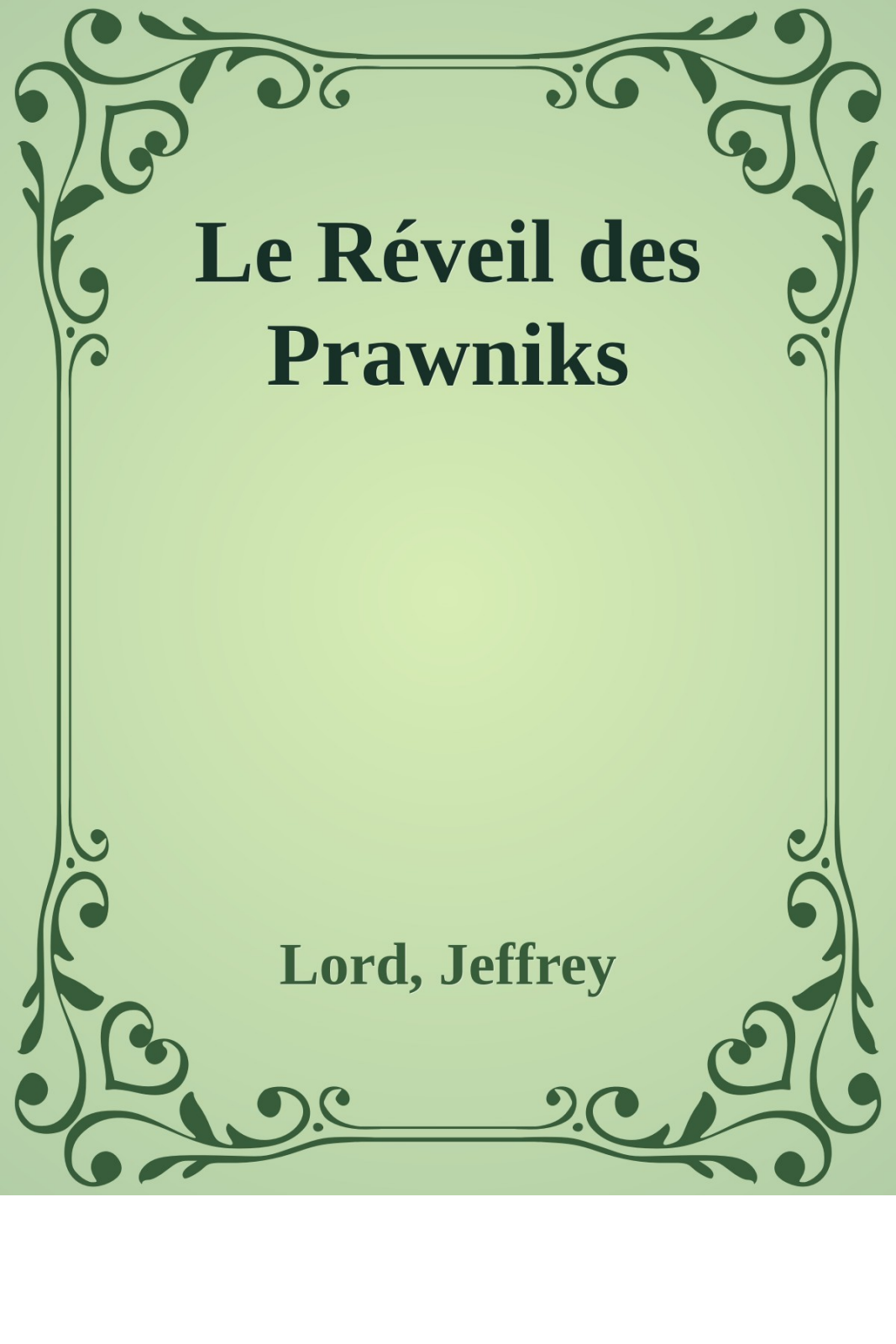


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Le Réveil des Prawniks

Lord, Jeffrey

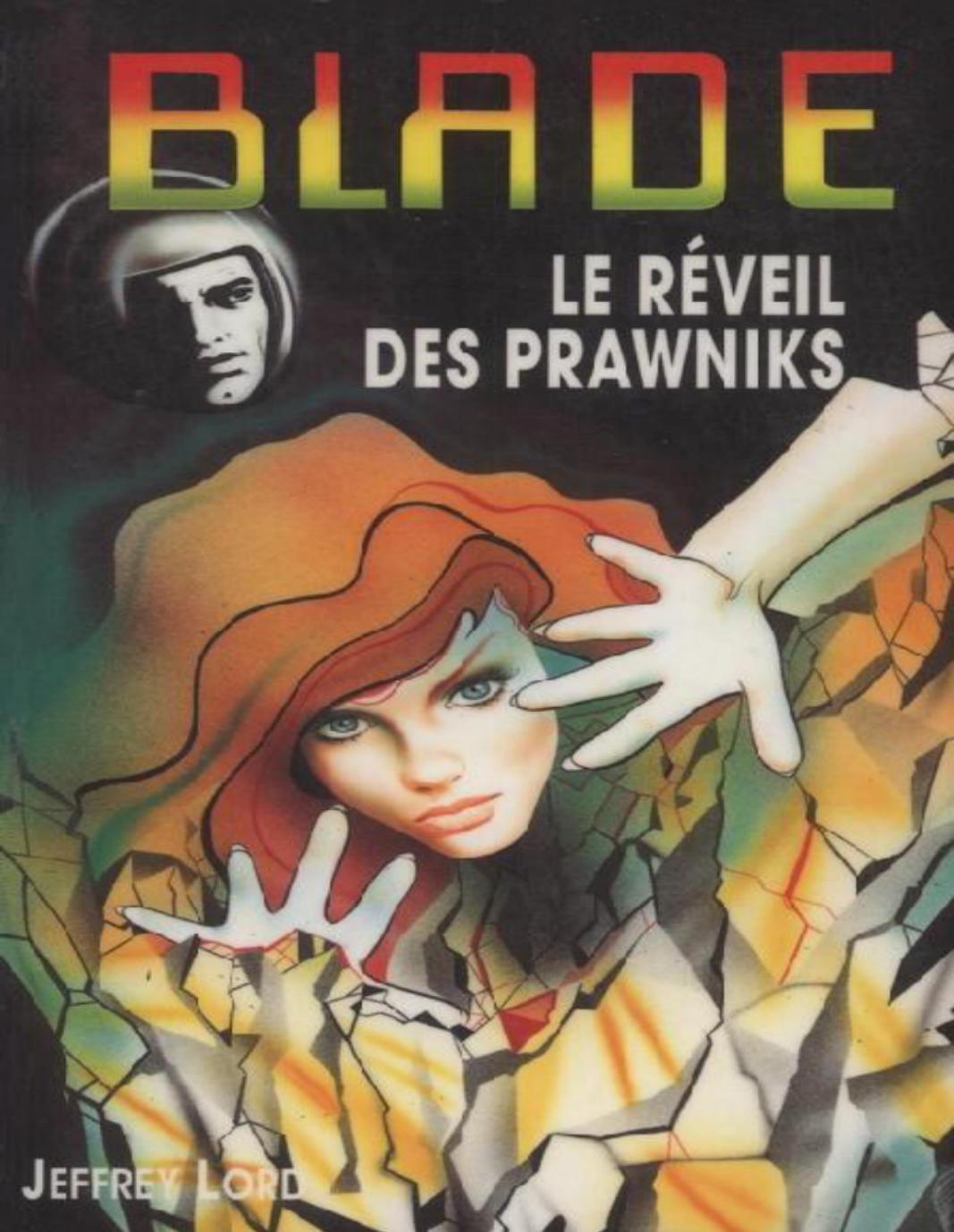
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

LE RÉVEIL DES PRAWNIKS

JEFFREY LORD



JEFFREY LORD

BLADE

LE RÉVEIL DES PRAWNIKS

Adapté de l'américain par
Frédéric SZCZEPANIAK

VAUGIRARD

Illustration de la couverture : Loris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vaugirard, 1996

ISBN 2-265-05944-7

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Richard Blade sortit sa tête de l'eau, le temps de renouveler sa provision d'oxygène. Déjà la lourde ceinture de plomb autour de ses reins l'entraînait une nouvelle fois vers le fond. Tout avait été calculé à la perfection : la profondeur de l'eau tenait compte de sa taille ; le lest avait été étudié en fonction de son tonus musculaire et de son poids.

Pour ne pas se noyer, il lui fallait régulièrement malmenier les muscles de ses jambes afin de franchir les cinquante centimètres d'eau qui le séparaient de la surface. L'effort était intense, chaque pulsion déchirante. Pourtant là ne résidait pas le danger majeur ; les trois hommes armés de poignards qui flottaient autour de lui n'avaient qu'une idée en tête : le tuer !

La lumière vive projetée sous l'eau révélait les expressions déterminées de ses agresseurs, grimaces difformes accentuées par la diffraction crue du liquide bleuâtre. Ces hommes étaient des assassins, à n'en pas douter. La cruauté luisait dans leurs regards. Des mercenaires sans état d'âme. Blade l'avait compris : il n'y aurait pas de merci !

Les lames l'avaient déjà frôlé par trois fois. Il devait agir vite, car les attaques désordonnées, brouillonnes, des tueurs commençaient à acquérir un peu de sagesse. Ils avaient tout intérêt à s'unir, à ne pas se battre pour leur propre compte ; ils devaient respirer ensemble et l'affronter de même. De toute façon, leur proie ne pouvait pas s'enfuir, à cause de l'imposante ceinture de plomb, bien sûr, qui l'alourdissait – eux n'étaient équipés que d'une charge légère, mais aussi et surtout à cause de la règle...

Blade parvint à bloquer le bras d'un adversaire au niveau du poignet ; la pointe du poignard s'arrêta à deux centimètres de son visage. L'eau ralentissait tous les mouvements, il convenait donc de densifier la moindre action, d'éviter les amplitudes. D'un geste vif, il réalisa une torsion de la main. L'homme abandonna son poignard qui coula aussitôt. Il n'eut guère le temps de répliquer : une main preste et dure comme l'acier venait de lui percuter la gorge. L'atemi porté de la pointe des doigts avait fendu l'eau sans perdre de sa vigueur. Le combat aquatique imposait le choix des techniques de combat.

Profitant de l'attaque de ses deux compères, l'homme, qui sous le

choc avait relâché sa réserve d'air, voulut regagner la surface mais, à sa grande panique, il fut irrémédiablement tiré en arrière.

Blade, cramponné au pied du fuyard, s'était laissé couler, l'entraînant par le fond et évitant ainsi les assauts des autres. Ses doigts sculptés en lames s'enfoncèrent dans l'estomac de sa victime, lui arrachant un cri qu'il ne put jamais exprimer ; l'eau s'engouffra dans ses poumons !

Blade poussa alors de toutes ses forces sur ses jambes et fila vers la surface ; il parvint dans le même temps à décocher un coup similaire à chacun de ses adversaires qu'il croisa en remontant. Il eut à peine le temps de respirer. Son attaque avait freiné sa remontée, seules ses narines purent émerger pour un minuscule quart de seconde avant que les lois de la pesanteur ne l'attirent à nouveau. Mais la chose ne fut pas un mal, car il convenait de profiter au plus vite de l'inconfort que ses atémis avaient provoqué chez ses adversaires. Il regroupa ses genoux et détendit brusquement ses jambes ; son talon droit s'écrasa sur une mâchoire, le gauche manqua sa cible.

Même s'il n'en ressentait pas la morsure, il sut qu'une lame l'avait touché au flanc. L'homme qui avait évité son coup de pied avait riposté, heureusement d'une façon assez maladroite. Le poignard avait glissé au-dessus de la hanche. Négligeant sa blessure, Blade ne vit que son avantage : l'homme s'était inconsiderément rapproché ! Il le saisit d'une main par les cheveux et de l'autre lui enfonça ses doigts à la base du larynx, provoquant une toux fatale.

Blade ne s'attarda pas : son dernier adversaire venait de s'accrocher à son dos. L'avant-bras du tueur passait déjà devant son visage et le poignard allait se ficher dans son front. Blade replia les jambes, laissant la ceinture de plomb le tirer vers le bas. Il accompagna en même temps d'un mouvement circulaire le geste de l'homme qui ne s'y attendait pas et la lame érafla l'épaule de son propriétaire. Mais la douleur fut suffisante pour lui faire perdre ses moyens ; l'eau lui donna son terrible baiser !

Blade se libéra aussitôt de son encombrante ceinture et, tandis qu'allégé il regagnait la surface, il vit cinq silhouettes d'hommes-grenouilles récupérer ses piteux adversaires.

Il respira à pleins poumons et crawla jusqu'au bord de la piscine ; une main charitable se tendit. Il la saisit et se hissa sur la terre ferme.

— Eh bien, une fois de plus vous avez ridiculisé vos sparring-partners, Richard, déclara avec admiration J, l'élégant patron du MI6 coiffé de son éternel melon.

Blade adressa un regard amical à son supérieur. À ses côtés, se tenait une infirmière militaire, très séduisante, qui se précipita pour

soigner l'estafilade superficielle du vainqueur. Bien qu'il n'en vît pas la nécessité, Blade laissa l'infirmière lui apposer une compresse humide et fraîche sur son flanc droit.

— Savez-vous que vous me posez un problème pour vos entraînements ? Plus personne ne veut s'opposer à vous.

Blade regarda le bord opposée de la piscine où une équipe de médecins prodiguait de multiples soins aux trois hommes qui recouvraient péniblement leurs esprits.

— Et ceux-là, où les avez-vous dénichés ?

J eut une moue gênée. Il fit un signe à l'infirmière qui s'attardait plus que de raison sur le corps parfait de Blade et attendit qu'elle se fût éloignée. Elle partit à contrecœur, non sans avoir décoché de ses prunelles vertes une œillade directe à cet homme étonnant dont elle avait admiré l'exploit. Blade lui adressa une promesse du regard ; il avait relevé sur sa blouse ses nom et grade.

— Une mauvaise idée de ma part, commença J. Des prisonniers à perpétuité à qui un confort supplémentaire dans leur vie de tous les jours a été proposé.

— À perpétuité, c'est-à-dire...

— Ils n'avaient rien à perdre...

Blade ne s'était pas trompé. Ces hommes n'avaient eu qu'une idée en tête : lui faire payer ce sordide arrangement !

— Je tâcherai, la prochaine fois, de vous découvrir des adversaires moins dangereux, reprit J.

Blade passa sa chemise.

— Si je ne peux m'en sortir face à trois tueurs de ce genre, il est inutile de poursuivre le projet DX avec moi. Les créatures humaines ou animales que j'affronte dans les dimensions sont, en règle générale, loin d'être animées d'attentions amicales à mon égard. Aussi risqués que soient les entraînements surprises auxquels vous me conviez, je préfère ne pas laisser s'émousser mes réflexes ni ma rage de vaincre.

J salua avec satisfaction la position de son agent. Richard Blade n'était pas pour rien son meilleur élément ; courageux, intelligent, habile, puissant, il réunissait toutes les qualités, plus une : celle de supporter les pressions inimaginables de la translation ! Pour une raison inconnue, personne d'autre que lui n'était parvenu à revenir vivant de cette extraordinaire expérience.

Bien qu'il mît en jeu une technologie extrêmement avancée et fût source de dépenses colossales, le projet DX reposait sur quelques idées simples qui avaient fait, par le passé, la grandeur de l'Angleterre : explorer des terres inconnues, en découvrir les potentialités, les

ressources, comprendre la situation politique et sociale des autochtones et, si possible, semer quelques graines susceptibles, un jour, quand le phénomène des translations interdimensionnelles serait totalement maîtrisé, de favoriser l'adhésion de ces contrées lointaines à un Empire britannique renaissant.

D'ici là, Blade avait du pain sur la planche... Et la présence inhabituelle de J à son entraînement augurait à n'en pas douter l'annonce d'une nouvelle mission.

— Lord Leighton nous attend, confia-t-il en désignant, quand ils quittèrent la piscine, le taxi londonien qui patientait quelques marches plus bas dans le brouillard.

— Leighton ! souffla Richard Blade, un petit sourire au coin des lèvres, n'avez-vous pas plutôt quelques nouveaux criminels à me faire affronter ?

Les deux hommes partirent d'un rire franc et le taxi démarra avant de se fondre dans la blancheur humide.

Vingt minutes plus tard, il les déposa aux abords de la Tour de Londres. Ils marchèrent côte à côte, silencieux, suivirent un temps un groupe d'écoliers italiens qui piaillaient autour leur professeur affairé à lancer à la cantonade des explications historiques sur le monument. Ils durent attendre un petit instant avant de se glisser à la dérobadé par une petite porte discrète. Ils tombèrent rapidement sur deux colosses, des agents de la Spécial Branch qui interdisaient l'accès à l'ascenseur derrière eux aux personnes non habilitées. Ils reconnurent immédiatement J, leur chef, et Blade, l'agent spécial, mais les soumièrent néanmoins aux tests d'identification oculaire et vocale. D'ailleurs, auraient-ils eu la tentation de n'en rien faire que J les aurait immédiatement relevés de leur fonction. On ne plaisantait pas avec la sécurité et J, malgré son flegme apparent et sa bonhomie, savait se montrer intraitable.

L'accès à l'ascenseur leur fut enfin autorisé. Une poignée de secondes plus tard, ils atteignirent, au terme de leur plongée dans les profondeurs du sol, le couloir blanc, nimbé de lumière blafarde, qui les mena au laboratoire le plus secret de la planète, celui de Lord Leighton.

Le savant les accueillit comme à l'accoutumée ; son fauteuil électrique roula jusqu'à eux, il leva son visage émacié, aux traits perpétuellement contractés, et leur adressa un sourire aussi éphémère que pincé.

— J'ai horreur d'attendre ! bougonna-t-il soudain. Vous m'aviez promis, J, de m'amener votre protégé plus tôt.

— L'entraînement..., commença J, connaissant trop le caractère

exécration du scientifique pour s'en formaliser.

— Est-ce que je m'entraîne, moi ? coupa le paralytique en faisant exécuter une délicate manœuvre à son fauteuil pour s'en retourner.

— Pardonnez-moi, intervint Richard Blade, j'aurais dû me dépêcher, ils n'étaient que trois...

La remarque fit jaillir une étincelle d'amusement dans le regard de J qu'heureusement Leighton ne put apercevoir.

— Je vous dispense de votre ironie, cingla le savant en se positionnant à sa console, nous avons du travail ! Allez vous préparer.

— À vos ordres ! répondit Blade avec égard.

Car Lord Leighton, s'il offrait un aspect rude, fortement accentué par la terrible maladie qui le rongait, était une personne exceptionnelle, digne de respect. Sans lui, pas de projet DX ! Concepteur génial de l'ordinateur et des logiciels de translation qui permettaient à Richard Blade de gagner les autres dimensions, il avait porté le projet à bout de bras, convaincu qui de droit, et assumé ses échecs (notamment le décès des prédécesseurs de Blade). Dormant peu, quatre heures par nuit tout au plus, il menait une course contre la montre où son génie affrontait sa vitalité déclinante. Sa hantise secrète : perdre ses capacités mentales avant d'avoir mené à bien ses recherches. Le combat était de toute façon perdu d'avance, Lord Leighton serait à jamais insatisfait quel que soit l'instant où sa maladie le terrasserait pour toujours...

Blade gagna le réduit faisant office de vestiaire et ôta ses vêtements. Leighton devait encore parfaire son œuvre : Blade quittait notre monde nu comme au premier jour ; mystérieusement, rien d'autre ne pouvait franchir les zones inconnues situées entre deux dimensions. Il couvrit son corps d'un pagne afin de ménager les principes victoriens du savant. Ensuite, aux endroits où Leighton fixerait les électrodes, il étala une pommade nauséabonde sur sa peau ; elle le protégerait des morsures dues à la folle énergie qui se déverserait de l'ordinateur.

Blade revint au centre du laboratoire et s'installa sur le siège qui épousa ses formes. Aussitôt Leighton roula jusqu'à lui et posa prestement sur sa peau les ventouses réunissant les extrémités des fils reliés à son immense ordinateur. Puis, sans prononcer une seule parole, il gagna sa console.

— Paré ? aboya-t-il à Blade comme s'il ordonnait à un équipage de virer de bord.

Blade leva son pouce en l'air en guise de réponse. Son visage ne devait à aucun prix trahir l'émotion qui l'empoignait à la pensée des souffrances abominables qu'il endurait lors de chaque translation. Il

eût préféré ne conserver que le souvenir de ses aventures, même cruelles, car la passivité à laquelle il était contraint entre les dimensions le rebutait ; attendre et souffrir ; attendre que la souffrance s'estompe ; attendre sans aucune indication de durée, comme un voyage éternel au sein de la torture.

Comme à son habitude, J lui fit un signe amical et Leighton tapota une ultime fois sur son clavier. Un vent glacial enveloppa brusquement le corps de Richard Blade et il eut l'impression que l'air du laboratoire se mettait à vibrer. Il y eut un bourdonnement particulier, comme un murmure soutenu, qui ressemblait au vol lointain d'un essaim d'insectes.

Pour Richard Blade, le véritable cauchemar commençait.

CHAPITRE II

La translation avait été une fois de plus abominable. Cet écartèlement de l'être, cet éparpillement des moindres atomes, cette sensation nauséuse d'être à la fois partout et nulle part et ce vestige de conscience qui, malgré tout, subsistait ; cet état pénible, jamais il ne serait possible de s'y accommoder véritablement. Le corps et l'esprit de Blade le supportaient, résistant aux terribles courants de souffrance qui, semblait-il, demeuraient, parmi ce vide immense, tournoyant, le seul lien entre ses particules éparses.

Le contact avec la matière fut, comme toujours, un plaisir profond, un soulagement. La recombinaison des cellules se produisait d'un coup. La réalité palpable surgissait du néant, aussi soudainement qu'un éclair illuminait l'obscurité totale d'une nuit tourmentée.

Un ciel immense apparut, bleu outremer, parsemé de nuages d'un blanc immaculé ; moutonnement paisible à peine troublé par un vent léger.

Puis ce fut le jaune sec des herbes de la lande qui s'étendait à perte de vue au pied de la colline où Richard Blade s'était matérialisé. Il embrassait ce paysage grandiose, sublime, cet horizon rendu parfait par la luminosité exceptionnelle qui appuyait les lignes, affirmait les contours, vivifiait les couleurs.

Blade remarqua la particularité singulière de sa colline ; sa forme en était arrondie et, bien qu'il se trouvât à son sommet, il put se rendre compte que le dessin en était régulier ; elle devait ressembler de loin à une imposante demi-sphère moussue posée sur la lande. Cela était d'autant plus frappant que les autres élévations alentour qui se dressaient sur la droite offraient un aspect plus déchiré et constituaient comme le dos ondulant d'un gigantesque serpent qui s'étirait jusqu'au bout de l'horizon.

Mais le plus étonnant, le plus spectaculaire au sein de ce tableau magnifique était ces milliers de blocs rocheux de deux mètres de haut environ dressés dans la plaine. Blade crut y voir les édifications étranges, œuvres des termites, comme il en existe dans les plaines du Nord-Ouest de l'Australie, mais en descendant la colline il les compara plutôt aux pierres levées telles qu'il les avait vues dans les Highlands d'Écosse ou sur les plateaux du pays de Galles. Même s'il n'y avait ici aucun alignement rigoureux, pas le moindre tracé, nul cromlech

susceptible d'indiquer qu'une volonté humaine avait présidé à cette plantation de menhirs.

Néanmoins, ce territoire de monolithes lui provoqua une certaine nostalgie de sa propre terre, mais à ce sentiment douxereux vint peu à peu s'en greffer un autre, plus inquiétant ; une impression de malaise, comme si une immense tristesse s'exhalait de ses formes austères. Il pressa le pas.

Arrivé devant ces pierres immenses, il posa la main sur l'une d'elles. La peau rencontra tout d'abord la rugosité des lichens qui tapissaient leur surface. Ses doigts glissèrent facilement sur la roche presque caressante mais, soudain, Blade retira sa main. Sous la pulpe de son index, une matière nouvelle, désagréable au toucher, lui avait provoqué une vive répulsion. Il examina avec attention ce qui l'avait ainsi fait réagir et s'aperçut de la présence d'une petite plaque laiteuse que son geste avait permis de révéler en détachant un morceau de l'envahissant végétal.

Blade palpa de nouveau cet étrange élément. Froide, avec cependant comme des nervures légèrement chaudes, la substance, souple au toucher, n'était pas minérale et ne correspondait à aucune matière connue de Richard Blade. Blanchâtre, translucide, elle laissait sur les doigts une trace d'humidité, ou plutôt une sensation d'humidité, qui s'estompait très rapidement.

Se demandant si la surface entière de ce menhir était constituée de ce matériau si particulier, il décida de gratter le lichen qui le recouvrait avec une pierre plate aux bords tranchants trouvée sur le sol.

Il mit ainsi au jour une surface d'un mètre carré environ. Apparemment, le bloc entier était de la même matière et il décida de l'étudier de plus près. Bientôt il perçut un reflet discret. Il frotta de sa paume la matière blanchâtre pour mieux voir. Aussitôt, la substance jusque-là translucide devint pratiquement transparente et Richard Blade constata que le menhir était creux. Mais ce qui le stupéfia fut ce qu'il y vit à l'intérieur : une silhouette d'homme !

Après une minute de réflexion, il résolut d'ôter la totalité du lichen poussant sur la paroi de cette « chose », afin de permettre à la lumière solaire d'en inonder pleinement l'« habitacle ». Quelques instants plus tard, il n'était plus possible de douter : un homme se trouvait bien à l'intérieur, tel un insecte emprisonné dans la résine, comme figé dans un geste suspendu ; son visage pétrifié affichait une expression de terreur qu'accentuait encore sa main levée, dérisoire protection contre le mystérieux et terrible fléau qui s'était abattu sur lui.

Blade songea alors que les milliers de menhirs qu'il avait

découverts du haut de la colline pouvaient fort bien receler en leur sein pareil locataire. Cela signifiait qu'il se trouvait au milieu d'un immense charnier, peuplé d'êtres debout, pétrifiés dans l'horreur ! Qui ou quoi avait bien pu œuvrer à cette immonde collection d'âmes incluses dans ces gangues blanchâtres ?

Il gratta la surface des menhirs les plus proches ; chacun d'eux révéla la présence d'un être figé dans un état d'hébétude, de terreur ou de colère. En poursuivant sa tâche, Blade découvrit que parmi les proies des menhirs il y avait aussi des femmes.

Il voulut alors entamer la matière en l'attaquant avec la pierre tranchante ; le bord ne put pas même y laisser une trace. Il avisa alors un gros bâton un peu plus loin et songea à frapper l'un des menhirs ; mais l'idée qu'il puisse ainsi attenter à la vie de son occupant le fit renoncer à ce projet. Car, hormis leur immobilité cadavérique, rien ne signifiait, en effet, que ces êtres fussent morts ; peut-être n'étaient-ils qu'en état d'hibernation ou cryogénisés d'une manière ou une autre.

Blade recula de trois pas et considéra leurs habits et leurs armes afin de se faire une idée sur le développement technologique de cette civilisation. Les armes blanches y avaient cours comme le démontraient les belles épées que les poings crispés maintenaient avec fermeté, et les vêtements possédaient une facture délicate prouvant que l'habileté et le bon goût avaient atteint un niveau au moins égal à la fin du Moyen Âge sur Terre.

Soudain, une brutale déflagration précipita Blade au sol. Un peu sonné, il se releva prudemment et put observer, au loin, un nuage de fumée qui s'élevait parmi la forêt de menhirs. Il estimait que le lieu de la déflagration était situé à environ trois cents mètres de l'endroit où il se trouvait. Il s'approcha, avançant sans bruit, à l'affût du moindre bruit suspect, du plus infime mouvement. Cependant, seul le vent se faufilait entre les pierres et faisait entendre son doux chuintement. Les herbes ondulaient avec langueur au rythme des sautes.

Blade s'arrêta à quelques mètres de la fumée que la brise éparpillait.

Juste devant lui, l'un des blocs était éventré et il s'en échappait la fumée qui l'avait guidé jusqu'ici. En fait, il s'agissait plutôt d'un nuage de poussière grise. L'herbe ainsi que les autres « pierres levées » alentour en était couvertes et une multitude de grains demeuraient encore en suspension dans l'air. L'explosion très puissante n'avait, en apparence, généré aucune combustion. Songeant soudain aux occupants figés dans la résine blanchâtre, Blade se précipita. Le menhir était vide ! Le sol à l'intérieur du bloc était recouvert d'une épaisse couche de cette poussière grise qui maintenant retombait comme une pluie de cendres. Il fouilla le tapis doux de son pied et

heurta quelque chose de plus dur. Il se pencha et découvrit sous la poussière des vêtements et des armes.

Après avoir vigoureusement secoué son butin pour le débarrasser de ses salissures, il le considéra avec intérêt. La première chose qu'il fit fut de comparer les dimensions des habits avec son propre corps. Les tailles correspondaient à peu près. Demeurer nu dans une terre inconnue générerait toujours chez lui un sentiment de faiblesse, de vulnérabilité dont il se passait volontiers.

Il enfila le solide pantalon noir qui le moula un petit peu trop à son goût, la chemise blanche sans col qu'il boutonna sur le côté jusqu'à la hauteur des clavicules pour ne pas se sentir trop serré. Les belles bottes de cuir souple lui révélèrent une surprise : des excroissances métalliques, aux pointes et aux talons acérés comme des lames de rasoir, constituaient des armes de combat redoutables. Il compléta sa panoplie à l'aide du large ceinturon doté d'une dizaine de fourreaux de quinze centimètres de long qui abritaient autant de petites lames à manche court. Il fit coulisser l'un des poignards dans sa gaine, le prit en main et s'assura de sa maniabilité avant de le remettre à sa place. La métamorphose fut achevée lorsqu'il enroula par-dessus son épaule et son torse le fouet de cuir tressé. L'homme nu, fragile, qui avançait sur la lande peu de temps auparavant n'existait plus, à sa place avait surgi un combattant armé de pied en cap !

Blade respira à pleins poumons et banda tous les muscles de son corps afin de prendre totalement possession de ses nouveaux habits. Il s'y sentait déjà relativement à l'aise. Il ne se formalisa pas à l'idée qu'ils avaient appartenu à un autre. Pas plus lorsqu'il songea que cet autre n'était peut-être plus que cette poussière éparpillée dans tous les coins. L'explosion avait probablement désintégré l'occupant du menhir.

« Poussières, tu redeviendras poussière... »

Quelle que soit la façon de mourir, rien n'était plus vrai que cela, pensa-t-il.

Il se dirigea alors vers un autre bloc qui, un peu plus loin, était, lui aussi, éventré. Contrairement au précédent, celui-ci était ouvert depuis longtemps, comme en témoignaient l'absence totale de poussière à l'intérieur et la présence d'herbes et de mousses. Blade y remarqua même l'entrée d'un terrier ressemblant à ceux que creusent les lapins sur Terre.

De la pointe d'un de ses poignards, il fouilla méticuleusement le sol ; les armes de l'ancien occupant pouvaient avoir été recouvertes par la végétation. Ses recherches furent vaines ; s'il y avait eu des armes à cet endroit, elles avaient été récupérées depuis belle lurette.

Des éclats de voix et d'étranges hennissements mirent soudain ses sens en alerte. En se dissimulant derrière un menhir, il se dit qu'il allait peut-être apprendre plus tôt que prévu comment et pourquoi les armes avaient disparu.

Les timbres graves, presque caverneux, recelaient quelque chose d'antipathique, de menaçant.

Blade mit un temps avant de comprendre ce qu'il entendait, non pas que ce langage lui fût étranger, – par un phénomène inexplicable il obtenait une parfaite compréhension des langues parlées dans les mondes parallèles –, mais la distance le séparant des êtres qui s'approchaient était encore trop grande.

Il se faufila dans leur direction et les aperçut bientôt à côté de leurs étranges montures, des animaux trapus, lourdauds, proches du cheval mais possédant, en guise de naseaux, une petite trompe ridée.

Il y avait deux personnages. Ils étaient corpulents et offraient un aspect grossier : arcades sourcilières touffues et proéminentes ; tignasse tombant sur leurs épaules ; visage massif, piqué de poils rêches ; yeux rapprochés et vifs. Ils présentaient ainsi tout l'aspect d'une intelligence limitée, ce que démentaient néanmoins leur langage assez élaboré et leurs tenues composées de peaux de bêtes joliment travaillées et de plastrons de cuir armoriés. Fouillant le menhir récemment éventré, ils laissèrent échapper des commentaires aussi surpris que mécontents.

— Alors là, je ne comprends pas ! Il n'y a rien ! Rien du tout !

— On s'est peut-être trompés ?

— Et la cendre ? Elle est venue comment la cendre ?

— Il était peut-être vide.

— T'en a déjà vu, toi, des Dramens vides ? Ça n'existe pas ! Un Dramen égale un Prawnik ! Cela a toujours été comme ça et cela sera toujours ainsi ! Du moins sur ce territoire...

— Alors quoi ?

Les deux créatures abandonnèrent le Dramen pour en faire le tour.

— Dis, comment on va gagner notre pitance si les Dramens sont vides ?

— Il n'y a pas de Dramen vide ! hurla le plus vigoureux. T'es un Gwopy ou pas ? T'as un cerveau ? Alors utilise-le ! S'il n'y a rien dans le Dramen, c'est qu'on s'est servi avant nous ! Tu comprends ?

— Mais cela veut dire ?...

Une main se posa sur sa bouche.

— Chut ! murmura l'autre. Si t'es un Gwopy, tu as aussi des narines. Que sens-tu ?

Ils reniflèrent tous deux.

— Rien, je ne..., commença-t-il avant de reprendre d'un air étonné : Ça sent !

— Oui, reprit l'autre en reniflant de plus belle, ça sent !

Blade comprit que sa présence avait été découverte. Il prit également rapidement la mesure de leur aptitude olfactive lorsqu'ils le suivirent à la trace dès qu'il chercha à s'éloigner. Leurs montures leur donneraient immanquablement le dessus dans une poursuite, aussi Blade résolut-il de se présenter à eux ouvertement.

Dès qu'ils l'aperçurent, à dix mètres, ils se figèrent sur place tandis que leurs visages prenaient une teinte pâle où surprise et crainte se mêlaient.

— Un Prawnik ! s'exclamèrent-ils d'une seule voix.

— Vivant ! Il... il marche !

— Il a résisté au Dramen et à l'explosion !

Blade s'avança vers eux d'un pas franc, les mains ouvertes en signe d'amitié.

— Je suis Richard Blade, un voyageur...

Une vive émotion étreignait les deux êtres qui entamèrent une conversation dont ils voulaient dissimuler les termes, mais que leurs voix puissantes trahissaient quand même.

— C'est un Prawnik et les Prawniks doivent être morts ! C'est la loi, Swarlyz l'a décidé ainsi !

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Eh bien, on respecte la loi, je n'ai pas envie d'avoir affaire à Swarlyz... Et puis vise un peu ses habits, on en tirera un bon prix au marché de Dvorka !

Une lueur cupide et assassine passa dans leurs regards. Visiblement, à leur avis, ce Prawnik n'était pas impressionnant. À eux deux, ils en auraient vite raison. Ils mirent un terme à leur conciliabule et se précipitèrent sans plus tarder sur cette erreur de la nature.

Si Blade avait compris que la lutte serait inévitable, il avait compté sur la lourdeur apparente de ces nouveaux ennemis, mais leur vélocité fut telle qu'il n'eut pas le temps de s'emparer de ses propres armes et dut esquiver la première attaque.

Blade saisit le manche de la courte pique que le premier assaillant tenta de lui enfoncer dans le ventre, puis partit à la renverse, entraînant avec lui le Gwopy qui atterrit trois mètres plus loin. Le second se précipita alors vers Blade encore allongé sur le dos et abattit sa large machette en direction de ses jambes. L'arme ne heurta que le

sol ; Blade avait roulé de côté. D'un bond d'une vélocité étonnante, l'être à la machette fut de nouveau sur lui. Avant qu'il ne frappât une seconde fois, Blade lui assena un puissant coup de pied dans la cuisse ; la lame située au bout de sa botte pénétra dans la chair du Gwopy, lui arrachant un cri de douleur. Un deuxième coup de botte lui déchira les parties. L'être s'écarta en hurlant tandis que son compagnon venait à la rescousse.

Blade se redressa et, dans un même élan, dégaina l'un des poignards qui ornaient sa ceinture et l'envoya percuter le Gwopy qui le chargeait, lance en avant. L'arme rebondit malheureusement sur le solide plastron de cuir sans ralentir la course du musculeux adversaire. Blade ne perdit pas une seconde et, devançant l'attaque, esquiva la lance avant de planter un second poignard dans le cou de taureau de son assaillant.

Sous le choc, les deux combattants roulèrent à terre. Malgré sa cruelle blessure, le Gwopy ne perdait point de son agressivité ; il saisit Blade à la gorge et chercha de ses doigts aux ongles durs à lui arracher le larynx. Blade lui ouvrit la gorge. Les mains, comme mues d'une conscience propre, continuèrent pourtant à serrer, à serrer, alors que déjà les yeux avaient perdu tout éclat de vie. Entendant dans son dos l'autre se rapprocher, Blade se dégagea avec peine des membres du mort et fit face au nouveau danger. La machette était élevée au-dessus de sa tête, prête à lui fendre le crâne. Les jambes ruisselantes de sang, une hémorragie au niveau de l'entre-cuisse, le Gwopy le fixait d'un regard voilé, flou, où se lisait malgré tout le désir de tuer.

Blade plongea sur le côté, effectua un roulé-boulé et se redressa un poignard dans chaque main. Son bras droit levé s'apprêtait à lancer une lame lorsqu'il suspendit son geste. Le Gwopy toujours debout, le bras étendu, ne bougeait plus ! La vie l'avait abandonné pendant qu'il était encore en pleine action.

Blade s'approcha de lui, tout en restant sur ses gardes, car son adversaire pouvait peut-être encore se livrer à une ruse étrange. Blade appuya son poignard sur l'épaule de l'homme qui ne bougea pas. Ses yeux immobiles conservaient la même expression assassine que précédemment. Blade le poussa ; le corps s'écroula sur le sol comme une masse. Sous l'effet de la chute, les paupières avaient clos ce regard mort.

Massant sa gorge douloureuse, Blade songea à la résistance étonnante de ces créatures et regretta de ne rien avoir appris de leur part sur ce monde inconnu. Il se ravisa aussitôt ; sa prodigieuse mémoire avait enregistré des noms : Prawniks, Gwopys, Dvorka, Swarlyz et... Il regarda les si particuliers menhirs... Dramens !

Les quelques informations reçues lui offraient une première

impression de cet univers et, aussi incomplète qu'elle fût, il devait pour l'instant s'en contenter. La patience était heureusement au rang de ses qualités, et il mit en sourdine les multiples questions sur les raisons mystérieuses ayant présidé à la situation pathétique de ces Prawniks figés dans les Dramens.

*
* *

Richard Blade éprouva quelques difficultés à amadouer les montures des deux défunts Gwopys. Le combat, l'odeur du sang, peut-être aussi la crainte de celui qui avait tué leurs maîtres avaient rendu les bêtes nerveuses. Elles refusèrent tout d'abord de se laisser approcher ; dès que Blade faisait mine d'avancer dans leur direction, elles trottaient aussitôt une dizaine de mètres plus loin, se gardant bien cependant de trop s'éloigner de l'endroit où gisaient les cadavres des Gwopys. Une macabre fidélité semblait les unir encore aux morts.

À l'évidence, la voix douce de Blade les rassurait, mais, malgré tout, elles se dérobaient chaque fois à la dernière seconde. Blade changea de tactique ; songeant aux rudes personnalités de leurs anciens propriétaires, il résolut de se montrer plus ferme et leur ordonna, d'un ton très autoritaire, de s'approcher de lui. À sa grande surprise, cette nouvelle approche porta ses fruits : l'une des deux bêtes, l'encolure basse, marcha vers lui, avec une réticence manifeste qui n'avait d'égal que son impérieuse servilité. La seconde attendait prudemment la suite des événements. L'animal s'immobilisa devant Blade qui posa délicatement sa paume sur le front osseux ; la petite trompe en dessous renifla les jambes de cet humain ; la bête poussa un petit grognement plaintif qui fut comme un signal pour son congénère qui s'approcha à son tour et se laissa caresser.

— Eh bien, les présentations sont faites, déclara Blade, voyant qu'il avait été finalement adopté.

Après ces amabilités, il fouilla les sacoches fixées sur les montures. Il y découvrit deux tonnelets de bois. L'un contenait de l'eau, l'autre un alcool passablement infect. Il y avait aussi des feuilles séchées, des fruits secs, un antique briquet à pierre et, dans une gibecière, un rongeur, sorte de lapin sans oreilles doté d'une queue de goret, récemment pris au collet comme en témoignait la fraîcheur de sa meurtrissure au cou.

Richard Blade se sentit paré pour une exploration plus sérieuse de ce monde : il possédait des vêtements, des armes, de quoi manger, et deux montures. Il enfourcha celle qui s'était rendue la première et se mit à réfléchir sur la direction à prendre. Il se remémora le paysage

embrassé du haut de la colline en forme de ballon sur laquelle il avait fait son apparition dans cette dimension. Tout était uniforme : les collines, la plaine aux herbes jaunes. Il prit sa décision en fonction du vent : aller face à la brise, comme un animal prudent ! En espérant que les trompes des deux étranges créatures qui l'accompagnaient sauraient à l'occasion sentir la présence d'un possible danger...

CHAPITRE III

Le soleil dispensait une chaleur printanière sur la steppe blonde. La température idéale soulageait les fatigues d'une longue chevauchée tant pour les montures que pour le cavalier. Les selles des défunts Gwopys devaient être relativement confortables pour leurs propriétaires, car le temps les avait moulées à leur postérieur, mais pour un nouvel utilisateur elles se révélaient fort désagréables avec leur relief particulièrement inadapté. Heureusement, l'allure amble des animaux compensait cet aspect déplaisant en produisant une douce ondulation, comme un roulis, dont Blade profitait pour détendre les muscles de son dos malmenés.

Il était difficile de savoir avec exactitude depuis combien de temps il parcourait ce territoire, car il ignorait tout du rythme solaire de cette dimension. L'astre du jour avait certes fortement décliné et s'apprêtait à frôler l'horizon qui s'auréolait déjà de couleurs chaudes. Blade estima, à l'aune de sa propre fatigue, qu'il chevauchait ainsi depuis au moins six heures.

Six heures sans rencontrer âme qui vive ! Il songea que les chances de découvrir une ville, une habitation relevaient de la loterie ; les zones habitées par rapport à la surface totale d'un pays sont toujours extrêmement réduites. Il avait pourtant déjà eu affaire à des représentants de ce monde. Ces êtres, des pilleurs de tombes en quelque sorte, bien que l'appellation de tombe en ce qui concernait ces élévations étranges, ces Dramens, soit inappropriée, devaient obligatoirement revendre leur butin quelque part... « Au marché de Dvorka », avaient-ils dit... Une cité probablement, et qui ne devait tout de même pas se situer à des centaines de kilomètres de là. Mais dans quelle direction ?

Blade stoppa sa monture et se dressa sur la selle. Son regard fila sur la ligne d'horizon ; il se retourna afin de considérer le chemin parcouru depuis la colline à l'arrondi parfait. Il distingua le passage frayé par les deux bêtes parmi les hautes herbes ; un chemin presque droit, qui s'évanouissait au loin. La colline était à peine visible, elle se confondait avec les autres. L'attention de Blade fut attirée par un nuage sombre où les rayons du soleil de plus en plus orange produisait des reflets brillants. Il trouva la chose curieuse mais ne s'en inquiéta pas outre mesure. Il talonna sa bête et se dirigea vers la petite chaîne

rocheuse sur sa droite. Son idée était de grimper sur le sommet le plus haut avant la tombée de la nuit, afin d'avoir une vue plus large que celles offertes par ses précédentes excursions sur ces crêtes.

Tout en chevauchant vers les rochers, il se tournait régulièrement afin d'observer derrière lui le nuage qui grossissait à vue d'œil. Il constata rapidement que celui-ci avançait à pas de géant et qu'il constituait une menace. C'était un sentiment ce sentiment diffus mais obsédant. Il s'arrêta pour pouvoir bien observer le phénomène qui se situait maintenant à trois cents mètres environ. Un sourire s'épanouit sur les lèvres du cavalier.

— Ton intuition te jouerait-elle des tours ? se dit-il à lui-même.

Il s'agissait d'une importante volée d'oiseaux noirs semblables à des corbeaux. Sur la plaine, l'ombre imposante de leur masse presque compacte courait sur les herbes à une vitesse remarquable. L'absence de croassements ou de tout autre cri rendait leur approche déroutante. Blade en nota l'aspect inhabituel, haussa les épaules et se remit en route.

Son inquiétude revint brusquement lorsqu'il sentit sa monture trembler et gémir, immédiatement imitée par la seconde bête. Il se retourna aussitôt et comprit les raisons d'un tel comportement : une vingtaine de volatiles, les plus rapides, s'étaient détachées du groupe et fondaient sur lui. Il éperonna les flancs de l'animal et le poussa au grand galop. Mais il n'avait déjà que trop tardé à accélérer : un corbeau lui entailla la nuque, puis un second le blessa au crâne. Les becs crochus des oiseaux constituaient de véritables armes que la vitesse de leurs piqués rendait aussi efficaces que des lames ou à des pointes de couteau.

Blade empoigna la bride de sa main gauche et, de sa dextre, déroula le fouet enroulé autour de son torse. Sans ralentir son allure, il exécuta un large mouvement circulaire au-dessus de sa tête. Le fouet, maintenant les oiseaux fous à distance, lui procura un instant de répit, mais leur grand nombre rendit bien vite caduque cette parade dérisoire. Pour dix qui recevaient le fouet sur les ailes et tombaient au sol, vingt parvenaient à le piquer au bras, dans le dos ou sur le sommet du crâne.

La situation était critique. Si Blade ne parvenait à se mettre à l'abri, la multitude allait inmanquablement le mener au trépas ! Il était à présent entouré d'une véritable nuée qui voletait de façon anarchique et excitée, créant comme un îlot de nuit sur la steppe. Les oiseaux ne criaient toujours pas et leur mutisme rendait plus terrible encore la hargne avec laquelle ils attaquaient. Leur présence cependant n'était pas silencieuse, les battements de leurs ailes généraient un bruit effroyable, comme une tempête assourdissante. Ils

se heurtaient les uns les autres, décuplant ainsi le volume sonore qui affolait les montures devenues difficilement maîtrisables et qui refusaient d'avancer.

Au sein de ce raffut, une voix se fit malgré tout entendre ; une voix faible, lointaine, qui appelait :

— Par ici ! Par ici !

Blade n'arrivait pas à savoir d'où elle provenait. Il frappait de toutes ses forces ; son fouet tuait sans discontinuer, tandis que de sa main libre il se protégeait du mieux qu'il le pouvait le visage et plus particulièrement les yeux qui par deux fois avaient été les cibles de ces animaux vicieux. Des filets de sang coulaient de ses arcades sourcilières là où les becs, manquant de peu les orbites, avaient provoqué deux profondes entailles.

Le rideau noir des volatiles s'écarta légèrement et Blade aperçut, à une quinzaine de pas, un petit homme, vêtu d'un habit de cuir vert cousu d'une seule pièce. Haut d'un mètre dix environ, il gesticulait sur un éboulis de rochers et lui faisait signe de le rejoindre. Blade éperonna avec vigueur sa monture qui bondit en beuglant. Cette manœuvre surprit les oiseaux qui suspendirent leurs attaques un bref instant.

Le petit homme bondit de son perchoir et l'entraîna derrière les rochers où, dans une sorte de petit cirque naturel, apparurent les ruines d'un village. La silhouette verte courait devant lui en direction de la maison ayant le mieux résisté aux outrages des années.

Les oiseaux avaient repris leurs attaques. Curieusement, aucun d'eux n'agressait le petit homme, pas plus du reste qu'ils n'avaient depuis le début des hostilités décoché un seul coup de bec sur les montures. Pour quelle raison troublante était-il le seul objet de hargne de ces volatiles ?

Le petit homme ouvrit avec grand mal la porte de la maison.

— Par ici ! dit-il en levant sa main dont les doigts, aux ongles crochus comme des serres, étaient reliés entre eux par une membrane épaisse et parcheminée.

Blade pénétra dans la maison suivi d'une traîne volante et noire. Il sauta aussitôt de sa bête et referma la porte derrière lui, puis, en quelques coups de fouet d'une extrême précision, il se débarrassa des quinze oiseaux ayant pénétré à sa suite. Pendant ce temps-là, le petit homme s'affairait à barricader de planches les ouvertures béantes des fenêtres par où les corbeaux entraient à présent. Tout en se livrant à ce travail, il marmonnait :

— Toujours pareil ! On tue sans effectuer les rites de protection au-dessus des morts et voilà ! Veux pas me croire ! Le Fou ! Mais

voilà !

Blade renforça à son tour les portes et les fenêtres puis, une fois ce labeur nécessaire accompli, acheva d'éliminer les oiseaux qui l'attaquaient encore tandis que dehors les autres, en furie, heurtaient de leurs becs acérés les panneaux de bois.

Blade se tourna ensuite vers le petit homme afin de le remercier. Celui-ci le regarda soudain avec des yeux effarés, comme s'il ne découvrait Blade que maintenant. Il lissa sa courte et fine barbichette blonde et reprit son marmonnement.

— Jamais vu ça ! Jamais vu !

Il examina Blade des pieds à la tête, allant jusqu'à le toucher d'un geste hésitant, prudent. Il le réexamina, marmonna, le toucha encore et encore, comme une marionnette répétant sans cesse les mêmes mouvements, les même paroles comme un disque rayé. Exaspéré, Blade le somma d'expliquer le sens de ses paroles.

— Tu es un Prawnik ! commença-t-il en roulant des yeux ronds. Tu devrais être mort ! Ou bien mangé par les Dramens !...

— Je ne suis pas un Prawnik, même si je leur ressemble. Je suis un étranger égaré loin de chez lui.

— Très loin, oui, oui ! C'est pour cela que les grôles te poursuivent. Pas malin ! Tu ignores que tu t'aventures sur une terre de vengeance, une terre de maléfices !

— Et alors, quel est le risque encouru ?

Le petit homme pointa son doigt crochu vers le plafond, signifiant qu'il fallait écouter l'acharnement des grôles.

— Tu as dû assassiner quelques êtres récemment. Pas malin !

— Je me suis défendu, mais comment le sais-tu, toi ?

Un ricanement aigu jaillit de la gorge du petit barbu.

— Comment je le sais ? Il me demande comment je le sais ? Mais les grôles, bien sûr !

Il parlait en effectuant de nombreuses mimiques. Il tordait ses lèvres, soulevait un sourcil puis l'autre et exécutait avec ses doigts des gestes étranges, ressemblant aux mudras des statues asiatiques.

— Les grôles ont mangé les âmes de tes victimes et elles se vengent à travers eux ! C'est ainsi en ce pays. Pas malin ! Il faut accomplir les rites au-dessus des cadavres. Sinon, pas malin !

— Alors, répliqua Blade quelque peu dubitatif, si une colonie d'insectes ont achevé le festin des grôles, ils vont me poursuivre aussi ?

— Pas les insectes, s'indigna le petit homme, pas assez évolués !

Pas assez !

La persévérance des oiseaux qui s'acharnaient sur les boiseries était inimaginable. La porte commençait à s'effriter sous les coups répétés de leurs becs acérés.

— Quoi qu'il en soit, conclut Blade, il faut trouver un moyen pour s'en débarrasser. Tu as une idée ?

Le petit homme s'affaissa.

— Pourquoi moi ? Je n'ai rien fait ! Je n'ai tué personne. Les grôles ne m'en veulent pas à moi ! À toi, oui, à toi !

— Eh bien, sors ! Tu n'as rien à faire ici !

Le ton péremptoire affola le petit homme qui se mit à trembler. Blade profita de sa réaction pour lui stimuler l'imagination.

— À mon avis les grôles ont bien compris que tu m'as aidé. À ta place, je réfléchirais à un plan pour échapper à leur vengeance.

Blade l'abandonna à ses ruminations affolées et explora la maison. Le petit homme fit mine de réfléchir un instant puis trottina bien vite sur les talons de Blade.

— Je m'appelle Karwo Waty ! dit-il en tirant sur la manche de chemise blanche de Blade. Et toi, qui es-tu ?

— Blade, Richard Blade !

Le petit homme hocha la tête, comme satisfait, puis reprit ses investigations en marmottant.

La maison en ruine était composée de la grande pièce, vide et basse de plafond, où ils étaient entrés et, derrière une porte vermoulue, d'une seconde plus réduite qui révéla une autre issue donnant sur une minuscule arrière-cour. Dans cette pièce, ils ne découvrirent que des meubles en piteux état, des fagots de bois, de vieilles paillasses et une armoire pleine de tissus mités.

— Pas d'idée ! Pas d'idée ! grommela Karwo Waty qui singeait les postures et les mouvements de Blade.

— Parle pour toi, mon vieux, moi, j'en ai une ! Aide-moi !

Blade entassa alors dans la pièce principale les meubles et toutes les planches qu'il put trouver, tandis que Karwo Waty y jeta les fagots et les vieux vêtements. Le petit homme ne semblait pas véritablement comprendre l'intention de Blade, mais l'énergie qu'il déployait pour le seconder n'en était pas moins grande. Ils réalisèrent bien vite un amoncellement important. Un sourire satisfait s'épanouit sur le visage de Karwo Waty à la contemplation de leur travail.

— Joli, joli ! dit-il en se tapant plusieurs fois de suite sur les cuisses avant de se gratter le crâne en se posant des questions sur la suite des événements.

Blade délésta l'une des bêtes du tonnelet contenant l'alcool de mauvaise qualité des Gwopys et le déposa à terre.

— Ouvre-le, ordonna-t-il au petit homme, tandis qu'il entraînait les animaux dans la pièce à côté.

À son retour, il remarqua un filet de liquide qui ruisselait sur la barbiche de Karwo Waty et le franc sourire de contentement lui gonflait les joues. Mais son expression se mua en effarement lorsqu'il vit Blade vider le contenu du tonnelet sur le bûcher.

— Non, non mais..., balbutia-t-il, oh non !

— Nous allons faire un feu de joie, commenta Blade en traçant avec le reste d'alcool une petite ligne qu'il acheva dans la pièce adjacente où ses montures fébriles s'effrayaient de la furie des oiseaux et de leur martèlement incessant sur les boiseries.

Blade fouilla l'une des sacoches et en sortit le briquet à étincelles qu'il glissa dans sa poche. Il retrouva ensuite Karwo Waty près du bûcher.

— Maintenant, écoute bien ce que je vais te dire. À mon signal, tu vas ouvrir en grand les deux battants et te protéger derrière l'un d'eux puis, à mon second signal, tu fileras au-dehors en refermant la porte.

Le petit homme hochait la tête à chaque recommandation, l'air tout à la fois apeuré et excité par le risque qu'il allait prendre.

— Et toi ? demanda-t-il enfin, le visage blême, lorsqu'il réalisa qu'il allait devoir enfermer Blade avec des grôles enragés.

— Moi, je vais leur régler leur compte. Allez !

Karwo Waty se tint près de la porte qui tremblait sous l'assaut effréné des oiseaux. Blade se cala, dos au mur à l'autre bout de la pièce, derrière le bûcher, et releva deux panneaux de bois qu'il avait arrachés de l'armoire vermoulue. Il les plaça devant lui comme deux grands boucliers. Leur mauvais état ne le protégerait guère longtemps des charges des grôles mais suffisamment, espérait-il, pour mener à bien son plan.

— Vas-y ! Ouvre !

Karwo Waty s'exécuta. Une nuée déchaînée s'engouffra dans la pièce, comme un ouragan noir. L'espace devint en quelques secondes une matière obscure, presque compacte, assourdissante, où des plumes volaient en tous sens. Les grôles trouvèrent d'instinct leur proie et s'abattirent sur elle, tâchant de l'atteindre derrière son abri de fortune. Le petit homme terrorisé mais épargné de la vindicte des volatiles attendait l'ordre de Blade pour quitter au plus vite ce lieu de l'Enfer, avant que les âmes des Gwopys ayant investi la conscience des grôles ne décident de détourner sur lui leurs représailles.

— Maintenant ! hurla Blade.

Les panneaux de bois s'effritaient entre ses mains et déjà des becs lui avaient cisaillé la peau.

Le petit homme obéit sur-le-champ et condamna toute retraite aux oiseaux en refermant la porte. Alors, Blade s'élança. Ses boucliers, comme des pelles de bulldozer, écartaient la masse compacte de becs, de plumes, d'yeux emplis de vice et de rage. Il pénétra dans la pièce à côté et referma aussitôt la porte derrière lui. Il sortit ensuite de sa poche le briquet des Gwopys et en fit jaillir une gerbe d'étincelles qui enflamma le filet d'alcool. Une ligne de feu courut aussitôt sous la porte jusqu'au bûcher qu'elle embrasa.

Blade s'occupa alors de la dizaine de volatiles qui l'avaient suivi et s'étaient acharnés sur lui pendant l'opération. Il en attrapa deux par les pattes et s'en servit de masse pour se débarrasser des autres. Il tua le dernier que déjà, dans l'autre pièce, le brasier crépitait et répandait une odeur d'alcool brûlé, de bois enflammé et de matière organique carbonisée : les grôles goûtaient au feu !

Les oiseaux, jusque-là absolument muets, poussaient à présent des cris de terreur. Une panique incontrôlable semblait s'être emparée d'eux. Les individus qui, éloignés du bûcher, échappaient aux assauts directs du feu recevaient de leurs compagnons malchanceux, véritables torches volantes, l'horrible brûlure du feu. Les plumes s'enflammaient au moindre contact et très vite l'animal se consumait jusqu'aux chairs. La fumée enveloppa bientôt cet holocauste et l'asphyxie acheva le travail de l'incendie.

Guidant ses montures affolées, Blade passa par la porte donnant sur la petite cour, et rejoignit dehors Karwo Waty soulagé de le voir sain et sauf. Ensemble, ils éliminèrent tous deux les quelques oiseaux qui n'avaient pas eu le temps de pénétrer dans la maison. Le fait d'avoir échappé au massacre ne leur avait nullement ôté leur agressivité. Seule la mort semblait pouvoir les calmer.

La charpente s'était effondrée ; les portes de la maison achevaient de brûler.

— Il faut vérifier que tous soient morts ! affirma le petit homme. Sinon, pas malin !

Ils s'engagèrent dans les ruines. Karwo Waty entreprit des fouilles minutieuses afin d'en avoir le cœur net. Mais à l'évidence pas un seul grêle n'avait survécu au sinistre. Il afficha une mine satisfaite.

— Bon, dit alors Blade à son compagnon, si tu connais la magie de ce monde, tu devrais accomplir tes fameux rites au-dessus des cadavres !

— Je ne suis pas magicien, s'exclama le petit homme, je suis le

dernier des Marmousets ! Je suis un fou ! Un rescapé !

Il lissa sa barbiche d'un geste nerveux. Ses yeux roulèrent, cherchèrent autour de lui comme des fantômes, puis il entonna un petit chant guttural accompagné de trois passes géométriques au-dessus de la masse noirâtre qui se consumait encore. Le tout dura à peine quinze secondes. Et le Marmouset quitta le lieu, s'essuyant les pieds sur le sol moussu.

— C'est tout ? s'étonna Blade qui s'attendait à plus de cérémonie de la part d'un être aussi singulier.

Karwo Waty haussa ses épaules.

— Ce n'était que des grôles, après tout.

*

* *

Comme il l'affirmait lui-même le comportement de Karwo Waty, le Marmouset, laissait également supposer qu'il ne possédait pas toute sa raison. Ses marmonnements incessants, ses mimiques excessives, ses paroles décousues ou à la répétition obsessionnelle, ses gestes inattendus, sa capacité de passer d'une émotion à l'autre, de la joie innocente à l'inquiétude la plus soudaine, tout révélait une psychologie fragile, aux fondements incertains, un être cyclothymique, totalement imprévisible. En Angleterre on aurait confié son cas aux instances médico-sociales.

Mais dans ce monde inconnu, jusqu'à présent inhospitalier et austère, Blade devait reconnaître qu'il était un compagnon non dénué d'intérêt. D'ailleurs, ne l'avait-il pas convié à profiter de sa modeste grotte pour y passer la nuit ? N'avait-il pas cuisiné à la perfection le gibier des Gwopys que Blade avait offert en guise de participation au repas ? Et puis il constituait une source d'informations très précieuse sur ce pays. Enfin en théorie ! Car son esprit à la logique malmenée par ses pensées confuses, absconses était difficile à suivre. Et lorsqu'il quittait les rives de l'entendement, comme un marin perdu dans la brume, son langage devenait haché et s'effiloçait au fur et à mesure que le temps passait.

— Petit Marmouset, seul au monde ! Car très malin, mais en fait pas malin du tout... pire que la mort... a connu pire que la mort...

Blade mangeait en silence ; il écoutait, s'efforçait de comprendre, de donner un sens à ce qu'il entendait, de recomposer une trame, fil après fil. Parfois, d'une question, il cherchait à guider, à orienter le flux irrégulier des pensées, des paroles, mais bien souvent les phrases ou les bribes de phrases aboutissaient à des impasses. Il lui fallait alors revenir en arrière, retrouver l'endroit où l'esprit avait bifurqué, et affiner sa question afin d'amener le petit homme à poursuivre le cours

de son propos ; mais, la plupart du temps, il suffisait d'attendre et le Marmouset reprenait ses déclarations là où une pensée analogique l'avait conduit sur un chemin de traverse.

— Houp ! Adieu le Zoo ! Malin, malin !

— Quel Zoo, mon ami ?

— Des Génocides ! Le Zoo des Génocides !

Blade sentit que la conversation avait glissé sur un terrain très sensible. Karwo Waty était à vif, son visage était parcouru de tics nerveux. Il fixait ses pieds, puis son regard errait tout autour de lui à une vitesse qui ne lui permettait sans doute pas de bien distinguer les choses ; à moins que sa vision fût à ce point particulière, comme celle de certains animaux dont la capacité de saisir les informations visuelles est extrêmement rapide.

Blade ne put obtenir davantage de renseignements, aussi hasarda-t-il les noms entendus dans la bouche des Gwopys. Il commença par le nom supposé d'une cité.

— Dvorka...

Le Marmouset se raidit. Il fixa Blade avec étonnement et crainte.

— Pas là-bas ! Aller ailleurs ! Plus de Prawniks, plus de Prawniks ! Sales Nanyks à la place... Smietz Bwoten !

Il cracha par terre.

— Qu'est-ce que Smietz Bwoten ?

— Qui est, qui est ! s'énerva le petit homme. Pas une chose Smietz Bwoten ! Le Régent ! Sale Nanyks !

— Et Swarlyz ?

En un éclair, le visage de Karwo Waty devint livide. Le Marmouset sombra alors dans une angoisse folle. Il se terra dans un recoin de la grotte, s'y recroquevilla et un long moment plus tard, alors qu'il n'avait point regagné de l'emprise sur ses craintes, il s'endormit en tremblant.

Blade s'interrogea sur ce qui avait bien pu plonger un être dans un état aussi pitoyable. L'évocation du nom de Swarlyz avait, par deux fois depuis son arrivée dans ce monde, généré de la peur. Les Gwopys le craignaient, le Marmouset en était terrorisé. Peut-être était-il la Force qui régnait en ce monde ? D'après ce qu'il avait compris en écoutant les Gwopys ce matin, sa loi avait condamné les Prawniks à la mort. En restaient-ils encore en vie dans ce pays ? La réponse paraissait évidente au vu des réactions que sa ressemblance avec eux avait provoquées tant chez les Gwopys que chez Karwo Waty : un Prawnik vivant, cela n'existait plus !

Il songea aux Dramens, aux corps figés dans des positions d'effroi

ou de rage ; il revit les visages déformés. Il songea à Karwo Waty, ombre prostrée dans la pénombre de la grotte. Et il sentit naître en lui une sourde colère qu'il n'abandonna qu'au seuil du sommeil.

CHAPITRE IV

Blade se sentit observé. Il ouvrit les yeux. Le Marmouset était assis à ses côtés et le regardait d'un air inquiet. Par l'entrée de la grotte, au travers du rideau de plantes tombantes, un filet de jour ; l'aube. Cette fois-ci, la crainte du petit homme ne reposait plus sur les brumes de son esprit dérangé mais sur une menace réelle : des aboiements menaçants très proches.

— Perdu ! Perdu ! marmonna Karwo Waty.

Blade se redressa. Les dimensions de la grotte l'obligeaient à se tenir légèrement courbé. Il boucla rapidement son ceinturon.

Une ombre soudaine bondit à leurs côtés. Blade dégaina deux poignards. Karwo Waty hurla : une espèce de molosse poilu l'avait mordu au mollet ! Blade s'abattit sur le dos de l'animal et lui enfonça une lame dans la gorge. Les mâchoires de la bête ne s'en desserrèrent pas pour autant, cela sembla même attiser sa hargne ; il tenait sa proie, il ne la lâcherait plus ! Blade lui fourragea alors la gueule comme on ouvre une huître. Il sectionna les muscles et les tendons, la mâchoire inférieure s'affaissa mollement ; l'animal persista dans son désir de mordre. Blade l'acheva d'un coup au cœur.

Karwo Waty hurlait toujours de douleur. Blade désirait s'occuper de lui, mais quelqu'un venait de pénétrer dans la grotte et demandait toute son attention. Il expédia son poignard qui vola comme une flèche, brisant net l'élan de l'être trapu, haut d'un mètre cinquante. L'intrus s'écroula sur le sol avant d'avoir pu se servir de sa lance. Blade la ramassa aussitôt et la lança de toutes ses forces par-delà le rideau végétal qui délimitait l'entrée de la grotte. La disparition de l'arme fut aussitôt suivie d'un cri et d'une vive bousculade. L'idée de Blade avait eu du bon ; les autres assaillants réfléchiraient à deux fois avant de s'engouffrer tête baissée dans la caverne.

— Nanyks ! Sales Nanyks ! pleurait Karwo Waty.

Un flux de sang jaillissait de son mollet gauche. Blade garrotta la jambe au-dessus du genou à l'aide de son fouet, puis il déchira un bout de sa propre chemise pour panser du mieux qu'il le put la plaie sanguinolente.

— Partir ! Tout de suite ! Par-derrière. Les Marmousets malins, toujours deux entrées, deux sorties.

Blade scruta le fond de la grotte. Effectivement, un couloir étroit, malaisé, s'enfonçait dans le corps de la pierre. Il hissa son compagnon sur son dos et s'engagea dans le boyau. Il devait se courber pour ne pas se heurter la tête aux irrégularités du plafond. Il avança dans le noir total.

— Tout droit ! Tout droit ! l'encourageait le Marmouset plein d'optimisme.

Mais derrière eux ils entendirent bientôt des voix qui résonnaient sous la voûte ; on les suivait.

Par endroits, la galerie s'élargissait et, par des fissures à la géométrie mystérieuse, des rais de lumière inondaient de temps en temps leur chemin. Dans une de ces chambres souterraines nimbée d'un halo lumineux, Blade déposa le Marmouset au sol. Il lui desserra légèrement le garrot puis revint sur ses pas, jusqu'à un gros rocher détaché de la paroi. Il le fit rouler de façon à obturer le corridor.

Le Marmouset se moqua de son idée.

— Les Nanyks sont moins grands que toi, mais tout aussi forts !

Blade ne prêta pas attention à ses remarques ; il poursuivit son but. Il ramassa tous les cailloux, les éclats de rocher de la taille d'une orange ou d'un melon et les jetait derrière le gros rocher au fur et à mesure qu'il les récoltait.

— Encore trop léger ! s'esclaffa le Marmouset qui ne voyait que folie, absurdité dans le comportement de son compagnon.

Blade, jugeant suffisant le tas de pierres, vint derrière le rocher et disposa soigneusement les cailloux entre le rocher et les parois. Lorsqu'il eut terminé, trente secondes plus tard, le recul du rocher était devenu impossible, les cailloux constituaient à présent des cales efficaces. Leurs poursuivants, quand ils chercheraient à dégager le rocher en le poussant, ne feraient que renforcer le système.

Le Marmouset comprit l'astuce et siffla son admiration.

— Malin, malin !

Blade soulagea une nouvelle fois le garrot puis reprit sa marche son fardeau sur le dos.

Il progressa encore durant une bonne vingtaine de minutes dans le noir total, avant de percevoir le vif éclat de la sortie. Ils furent bientôt aveuglés par la clarté du soleil, dont les rayons tombaient presque à l'horizontale. Leurs yeux cherchèrent encore à s'accommoder à la lumière brutale quand une ombre soudaine leur apporta un soulagement momentané. Blade en découvrit l'origine avec dépit : un Nanyks se dressait devant lui ! Une trentaine d'autres, armés d'épées et de lances, les entourèrent. À leurs côtés, trois molosses bavaient

d'envie de se jeter sur les fuyards.

Blade laissa glisser à terre le Marmouset et dégaina deux poignards.

Le vif étonnement des Nanyks à la vue de Blade n'atténua pas leur détermination. Mais l'un d'eux, plus sensible à l'opportunité qui se présentait à eux, tempéra les intentions de ses compagnons.

— Blessez-le s'il le faut, mais ne le tuez pas ! ordonna-t-il. Le Régent appréciera notre prise à sa juste valeur...

Les trente armes se pointèrent vers Blade.

— Tu ferais mieux de te rendre, ajouta le chef à son intention, avant que le combat ne s'engage, le Marmouset est déjà mal en point et, aussi fort sois-tu, mes soldats auront tout loisir de te blesser lorsque tu seras occupé avec mes petits amis.

Il tapota le crâne d'un des molosses qui grogna et retroussa ses babines, révélant ainsi ses crocs longs et jaunis.

Blade se rendit à l'évidence : combattre équivalait à un suicide ! Se rendre indemne demeurerait à présent son meilleur gage pour l'avenir. Il jeta ses poignards.

On le délesta de son ceinturon et, avant de l'attacher, le chef des Nanyks consentit à ce qu'il s'occupât une dernière fois de son protégé. Il dénoua le garrot ; l'hémorragie avait cessé. Il recueillit un sourire amical du Marmouset tandis qu'on le ligotait, puis il fut jeté à plat ventre sur le travers d'une selle.

*

* *

Le voyage dura une demi-journée. Ils franchirent deux lignes de collines, parcoururent des bois, chevauchèrent dans une vaste plaine, jusqu'au pied d'une montagne. Là un spectacle inattendu provoqua l'admiration de Richard Blade : une ville imposante était taillée dans la roche même de la montagne ! Des escaliers interminables couraient sur les parois menant à des promontoires ou à des renforcements aménagés en habitation.

— Dvorka, enfin ! lança l'un des Nanyks.

La troupe s'engagea sur une route qui serpentait sur la façade de la montagne. Elle s'enfonçait parfois dans son épaisseur sans perdre contact avec la lumière naturelle, car de nombreuses ouvertures sur tout le parcours permettaient aux rayons du soleil et à l'air frais d'apporter leurs bienfaits dans les galeries. La montagne était astucieusement creusée, et les urbanistes à l'origine de cette cité avaient utilisé avec intelligence les effondrements du relief, offrant

ainsi une succession d'espaces souterrains ou de salles à l'air libre. Les maisons présentaient sur leur façades des sculptures, cariatides longilignes aux visages amènes, angelots souriants et des symboles quasiment universels comme la balance, des anneaux en intersection, une corne d'abondance, des mains jointes...

Pourtant quelque chose venait rompre le charme de cette harmonie remarquable, comme un abandon, un laisser-aller qui se traduisait par l'état de dégradation des boiseries, la rouille des éléments de métal, les peintures écaillées ou pratiquement effacées. Tout ce qui était en pierre avait conservé sa splendeur, mais le reste avait subi les outrages du temps sans que personne ne vienne y remédier. Blade se rappela les paroles confuses du Marmouset au sujet de Dvorka. « Plus de Prawniks, là-bas ! Sales Nanyks à la place !... » Les Nanyks que la troupe croisait lors de son ascension se retournaient sur son passage en murmurant à chaque fois : « Un Prawnik ! » Rapidement, un cortège composé essentiellement de femmes et d'enfants se forma derrière eux.

Ce peuple était de petite taille. Hommes et femmes étaient également trapus. Leurs membres épais, disproportionnés par rapport à leurs corps, conféraient à leurs silhouettes des allures grossières et étaient sans doute à l'origine de leur dandinement permanent. Leurs vêtements révélaient une grande fantaisie ; le mariage des couleurs était étonnant, l'alliance des matières aussi, et aux tissus les plus fins s'associaient souvent des accessoires à peine ouvragés en métal blanc, en morceau d'écorce ou en fougères séchées.

Mais ce qui immédiatement attira l'attention de Blade était leur difficulté à monter les escaliers. En effet, les marches étaient légèrement trop hautes pour leurs enjambées et les contraignaient à forcer sur leur amplitude. Chacun se déhanchait donc pour monter ou descendre. À l'évidence, l'architecture n'avait pas été pensée pour des gens de cette taille, mais l'étonnant était que nul parmi eux n'avait eu l'idée de retailler les marches afin de les adapter à leur physique propre, ou, si quelqu'un y avait songé, il s'était bien gardé de le mettre à exécution ! Un tel manque d'investissement dans l'aspect pratique de sa vie quotidienne pouvait se rencontrer chez quelques individus, mais chez un peuple entier, cela avait de quoi surprendre...

Arrivée pratiquement au sommet de la ville, après avoir franchi un impressionnant précipice grâce à un pont-levis, la troupe mit pied à terre dans une cour où des palefreniers vinrent s'occuper des montures. Le chef congédia la totalité de ses hommes et demanda une escorte pour mener ses prisonniers et lui-même auprès de Smietz Bwoten, le Régent.

Une fois libéré de l'inconfortable position qui avait été la sienne

durant tout le voyage, Blade s'approcha de Karwo Waty.

— Comment va ta jambe, mon ami ?

Le Marmouset grimaça. Son visage n'exprimait plus la crainte, mais un pathétique désespoir.

— Bien mieux que mon cœur ! dit-il de façon laconique.

Du plat de leurs épées, les gardes les poussèrent en avant. Ils s'engagèrent dans une longue allée où de larges vasques sculptées dans le rocher, à intervalles réguliers, offraient leur lot de mauvaises herbes. Blade fut prêt à parier qu'au temps des Prawniks elles devaient déborder de fleurs ou de plantes grasses. Ils débouchèrent ensuite sur une vaste place en plein air, pratiquement déserte, qui constituait l'esplanade d'une magnifique façade haute de vingt mètres, entièrement sculptée dans la roche. L'œuvre était admirable. Une multitude de balcons donnaient sur la place. Une porte gigantesque, grande ouverte, permettait d'entrer dans ce qu'il convenait d'appeler un palais.

À l'intérieur, Blade remarqua qu'un effort avait été réalisé pour entretenir la splendeur du temps des Prawniks. La peinture dorée, ornant certaines sculptures ou les boiseries, ne s'écaillait pas, mais des coulures et des à-plats mal appliqués démontraient la maladresse des ouvriers. Il en était de même pour les marches des escaliers qui ici avaient été retravaillées afin de faire coïncider leurs dimensions avec les proportions des Nanyks ; malheureusement, le zèle avait réduit certaines d'entre elles à l'état de vestiges tant elles avaient été rognées, provoquant ainsi l'effet inverse de celui désiré : les Nanyks devaient se livrer désormais à une véritable gymnastique pour les gravir...

Les soldats les firent entrer dans une salle immense, baignée d'une lumière irisée provenant de vitraux dignes d'une cathédrale gothique. Blade nota que plus de la moitié d'entre eux étaient cassés. Le sol, sur toute sa surface, était couvert de tapis magnifiques aux motifs chatoyants, seuls objets de facture récente qui ne montraient aucun signe d'usure ou de négligence. Des centaines de coussins disposés en cercle indiquaient que la salle devait parfois recevoir un nombre important de convives. À l'extrémité opposée, des toiles crème et brunes tendues à mi-hauteur du plafond formaient une espèce de dais démesuré qui dominait le siège, ou plus exactement la couche, du Régent Smietz Bwoten qui, en galante compagnie, devisait avec des membres de sa cour alanguis sur des coussins brodés et des oreillers rebondis.

La troupe n'avait pas été annoncée. Le Nanyks responsable de la capture du Marmouset, par fierté, empressement ou négligence, n'avait pas suivi les règles du protocole. Smietz Bwoten, furieux d'une

telle intrusion, s'apprêtait à énumérer les châtimens que son capitaine endurerait pour lui apprendre la loi en vigueur, lorsqu'il fut sidéré de voir par-dessus les têtes de ses sujets le haut d'un torse et le visage parfait d'un Prawnik. La surprise s'accompagna d'une légère crainte ; les Prawniks avaient de tout temps été ses ennemis et, s'il jouissait à présent de leurs anciennes possessions, il n'en avait pas pour autant oublié le risque que cette race représentait pour son trône. Il refoula cette pensée : les Prawniks étaient morts, avalés par les Dramens du Mage Swarlyz. Aussitôt un nouveau sentiment colora ses émotions : la jubilation ! Il oublia la privauté dont avait fait montre son capitaine et songea plutôt à le féliciter.

— Que m'apportes-tu là ? dit-il en se levant, un sourire ravi sur les lèvres.

Le capitaine se rengorgea et s'écarta pour dévoiler toute l'importance de sa chasse. Smietz Bwoten était hypnotisé par la présence de Blade, il parvint néanmoins à détacher son regard pour considérer le Marmouset.

— Karwo Waty, tu es revenu ! Mon petit ami ! Je devrais te punir pour ton escapade. Swarlyz m'avait prévenu que tu étais versatile et prompt à te faufiler à la moindre occasion, mais moi je te faisais confiance ! Ce n'est pas gentil de ta part, vraiment !

Le Régent prit soudain conscience de la blessure du Marmouset. Son visage se durcit subitement. Il fustigea son capitaine.

— Qui l'a mis dans cet état-là ? Je le voulais indemne et tu l'as abîmé ! Si sa blessure ne guérit pas vite, je vous ferai étripper, toi et tes hommes !

Le capitaine sentit que sa vie reposait sur le fil du rasoir, et il s'efforça de ramener l'attention du régent sur la capture du Prawnik.

— Nous n'avons pas pu faire autrement, ce Prawnik était avec lui et le protégeait ; il était armé !

Le Régent oublia aussitôt sa colère. Une expression mièvre prit possession de son visage.

— Un Prawnik ! releva-t-il avec admiration. Un Prawnik, vivant !

Sa dernière phrase éveilla un doute pernicieux. Une lueur d'effroi traversa ses yeux.

— Y en avait-il d'autres ?

— D'autres quoi ? balbutia le capitaine.

— D'autres Prawniks, imbécile ! rugit Smietz Bwoten.

— Mais les Prawniks sont morts, les Dramens..., commença le capitaine.

— Et lui ? tonna alors le Régent en désignant Richard Blade. Lui,

n'est-ce pas un Prawnik ?! Repars sur-le-champ avec tes hommes dans la plaine des Dramens et vérifie si tout est comme avant.

Le capitaine voulut exprimer son étonnement, mais une pensée soudaine le glaça ; il comprit les inquiétudes de son maître : si les Prawniks morts étaient ressuscités ? Il hocha la tête et fit demi-tour, heureux néanmoins d'échapper aux humeurs changeantes du Régent. Loin des yeux du Régent, on était généralement aussi loin de ses préoccupations et donc de son courroux...

Smietz Bwoten tourna autour de Blade comme s'il se fût agi d'une bête vendue à une foire quelconque.

— Que regardes-tu ainsi ? questionna soudain Blade agacé par ce petit manège.

Sa voix fit sursauter le Régent. Évidemment, ce Prawnik parlait. Il n'était pas une de ces statues que l'on voyait suspendues au-dessus des balcons du palais.

— Qui es-tu ? interrogea le régent.

— Richard Blade ! Mais au risque de te décevoir, je ne suis pas un Prawnik bien qu'apparemment ma taille et mes traits semblent prouver le contraire.

— Ta voix aussi ! Tu as une voix de Prawnik ! Et à mon avis pour la bonne et simple raison que tu es un Prawnik ! D'ailleurs, je ne vois pas ce que tu pourrais bien être d'autre. Je connais tous les peuples.

— Je viens d'ailleurs, insista Blade, je viens du Royaume d'Angleterre. Je suis un étranger.

— Étranger à quoi ? Tu peux me le dire ? Je ne vois pas du reste d'où tu pourrais bien venir si ce n'est d'une cachette où tu t'es terré pendant dix ans après la défaite de ton peuple !

Le ton du Régent était dur et emporté. Il retrouva un peu de calme et Blade renonça à conter le comment de son arrivée en ce monde.

— Mais, reprit le Régent, je ne désapprouve pas ton apparition inattendue. Et pour te le prouver, et fêter aussi le retour de mon cher ami Karwo Waty, je vais ordonner que l'on organise un banquet sur-le-champ !

Il fit un signe à l'un de ses convives et lui lança quelques mots. Le Nanyks quitta aussitôt la salle en trotinant. Le Régent regagna alors sa place, demanda avec rudesse à deux membres de sa cour de laisser leurs sièges à ses « hôtes » qui s'assirent sur les coussins à peine libérés. Les gardes vinrent se disposer derrière eux.

— Comment pourrions-nous manger avec nos mains attachées dans le dos ? demanda Blade.

Smietz Bwoten sourit, dévoilant toute sa dentition.

— Prawnik, ton peuple a toujours considéré le mien comme étant grossier et faible d'esprit, mais sache que nous possédons une qualité qui, vu votre situation actuelle, vous a toujours fait défaut : la prudence ! Aida et Blyowa te donneront la becquée !

Les deux jeunes Nanyks nommées par leur maître s'approchèrent des prisonniers et prirent des poses lascives en s'asseyant à leurs côtés. En guise de vêtements, elles portaient des voiles légers qui ne dissimulaient rien de leurs poitrines opulentes ni de leurs fesses rebondies. Elles représentaient sans doute le summum de la séduction pour les Nanyks, mais, aux yeux du Marmouset qui conservait encore en lui le souvenir de la finesse des femmes de son peuple, elles n'offraient pas plus d'intérêt que les formes replètes des espèces porcines dont se nourrissaient les Nanyks ! Quant à Blade, s'il trouvait dans les regards de ces jeunes courtisanes des reflets d'une grande beauté, le reste de leur anatomie le laissait totalement de marbre.

*
* *

Une musique disharmonieuse ponctuait les évolutions des danseuses qui ondulaient devant Smietz Bwoten et ses trois cents convives occupés à dévorer les mets fumants et odorants que des serveurs déposaient sans relâche devant eux.

Suivant la coutume locale, chacun recevait une part modeste d'un même plat, mais cette parcimonie était largement compensée par la diversité des spécialités proposées, et, finalement, la quantité totale d'aliments ingurgitée par les commensaux était ahurissante.

Blade mangeait sans grand plaisir : il se nourrissait. L'avenir que lui réservait le Régent étant à ce point frappé d'inconnu, il était donc important de prendre des forces. Mais les mains trop parfumées des courtisanes altéraient le goût de la nourriture, et Blade devait prendre sur lui pour ne point ressentir d'écœurement chaque fois que les doigts boudinés lui introduisaient dans la bouche des morceaux de viande grasseyés ou des bouts de galettes mal cuites.

Une entêtante odeur d'encens flottait dans l'air. Le brouhaha continu, issu des conversations et des rires, avait une tonalité grave et monocorde.

Richard Blade observait tout le monde, cherchant à définir les liens d'allégeance au Régent, à approfondir le tissu social de cette communauté qui, depuis son arrivée dans Dvorka, n'avait eu de cesse de le dévisager et de l'associer au défunt peuple des Prawniks.

La fête de Smietz Bwoten avait été lente à commencer ; la présence de Richard Blade était à ce point dérangeante qu'un silence

pesant s'était instauré durant la première demi-heure ; les invités n'osaient parler, ni questionner le Régent sur l'existence de ce représentant de la race ennemie. Malgré son allure enjouée, quelque chose dans le comportement du Régent n'incitait pas son entourage à poser des questions. Mais l'abondance des mets et l'arrogance gestuelle des danseuses eurent finalement raison des inquiétudes et des réserves de tout le monde.

Blade remarqua que, mis à part les danseuses et les courtisanes du Régent, nulle femme n'avait été admise au banquet. La société des Nanyks était une société de mâles !

Lorsque le Régent eut adressé un petit signe à l'un de ses hommes, une agitation soudaine s'empara de l'assemblée masculine. Les danseuses quittèrent le centre de la salle ; les musiciens modifièrent la mélodie de leur musique et de leurs chants. Les conversations s'estompèrent jusqu'à ne devenir qu'un murmure discret, comme un grondement. Un page repoussa les larges vantaux de la porte et une dizaine d'hommes pénétrèrent dans la salle à pas lents, portant sur leurs épaules une litière, un palanquin en forme de baquet rectangulaire, où une femme splendide au torse nu, à la poitrine sublime, regardait dans le vide d'un air triste.

Les porteurs exécutèrent le tour de la salle afin que chacun puisse témoigner de sa beauté, puis ils déposèrent la litière devant un Smietz Bwoten au sourire béat.

Blade fut alors surpris de ce qu'il découvrit. La femme n'était pas humaine ! Son visage, son torse et ses bras ressemblaient en tout point à ceux d'une femme, d'une belle femme même, mais son bas-ventre se prolongeait en une masse oblongue et brunâtre qui disparaissait dans le sable déposé dans le fond de la litière !

À son côté, Blade sentit le Marmouset tressaillir. Il murmura avec compassion.

— Milna, la femme-ver !

Comme si elle l'eût entendu, la créature leva les yeux sur lui. Sa tristesse s'accrut lorsqu'elle le reconnut. Ainsi Karwo Waty avait échoué dans sa fuite. Elle lui adressa un léger sourire avant de s'apercevoir de la présence de Blade. L'espace d'un instant, une vive lueur d'espoir et de joie brilla dans son regard. Elle fixa cet inconnu dans les yeux puis remarqua ses deux jambes. Une expression de déception glissa alors sur son visage. Cet être n'était pas un homme-ver comme elle avait cru un instant, mais un Prawnik. Comme pour se faire pardonner d'avoir nourri un vain et fol espoir, elle lui adressa un sourire. Blade lui répondit d'un plissement des yeux et d'un hochement de tête compatissant. La douceur mais aussi l'assurance et la dignité qu'il mit dans ce simple geste furent telles que Milna, la

femme-ver, en éprouva de la joie.

— Eh ! vociféra alors Smietz Bwoten vexé d'être ainsi négligé, j'aimerais bien que tu fasses preuve de plus de considération envers ton maître !

La femme-ver le toisa avec un mépris manifeste, mais elle se garda bien d'exprimer ce qu'elle ressentait.

Peut-être pour se donner une contenance face à cet affront, peut-être par réelle émotion, le Régent rit alors bruyamment.

— Ah ! Ah ! Chers amis, regardez comme cette créature est merveilleuse lorsqu'elle anime sa fierté ! Regardez-moi ses seins qui se gonflent ! Plus d'un parmi vous aimeraient découvrir les mêmes sur les torses flasques de vos concubines !

L'assemblée accompagna ses paroles d'applaudissements et de rires. La musique s'enfla et les danseurs réapparurent. Le défilé des mets reprit son cours.

Richard Blade refusa à présent la nourriture que les courtisanes lui proposaient. Une vive colère s'était emparée de tout son être. Il se promit de mettre à bas le régime de cet infâme Smietz Bwoten et de rendre à cette femme-ver et à ce Marmouset la dignité qui sied à toute créature engendrée dans l'univers. Quel que soit le monde dans lequel le hasard ou la destinée, divine ou non, ait propulsé les êtres, ceux-ci méritent considération et respect ! Ces valeurs, bien plus répandues qu'on ne le croit généralement, étaient celles de Richard Blade et il entendait bien offrir sa vie pour qu'on leur rendît justice...

*
* *

La nuit était tombée. La clarté de la lune qui filtrait au travers des vitraux de la grande salle du palais baignait la pièce d'une lueur irréelle. Un étrange silence, après les frasques débridées de la fête, pesait sur le lieu, à présent déserté par les invités, les danseurs, les musiciens. Sans mot dire, des serviteurs Nanyks épuisés s'employaient consciencieusement à faire disparaître toute trace des festivités, tandis qu'au cœur de la montagne, dans des couloirs ignorés de la plupart des Nanyks vivant à Dvorka, les pas des gardes escortant Blade et le Marmouset résonnaient bruyamment.

Les soldats ayant accès à ces zones reculées du palais étaient triés sur le volet. La moindre fuite sur ce dont ils étaient témoins les aurait tous inmanquablement amenés à payer de la pire façon leur négligence. Une escouade entière affectée à la surveillance du lieu avait déjà été torturée et mise à mort pour cause d'indiscrétion. Smietz Bwoten ne s'embarrassait pas de découvrir le fautif ; le groupe était

responsable dans sa totalité.

Cette procédure expéditive avait le mérite de rendre chacun comptable du travail et de la prudence des autres. Ainsi, si l'un d'eux, sous l'emprise de l'alcool ou des charmes d'une courtisane, se faisait surprendre en flagrant délit d'insouciance, ses compagnons, sans la moindre hésitation, le sacrifiaient sur l'heure et éliminaient en même temps les oreilles indiscrètes ayant recueilli ses confidences fatales.

Les geôliers de Blade et du Marmouset s'arrêtèrent devant une lourde et massive porte brune surveillée par deux gardes qui l'ouvrirent avec grand-peine. La troupe pénétra dans une vaste pièce circulaire. À la lueur vacillante des torches, Blade distingua des objets accrochés aux murs mais il ne put les identifier. Des cages de grandes dimensions disposées en rond reposaient sur de larges pieds taillés dans la roche. Elles étaient distantes les unes des autres de trois mètres environ.

Karwo Waty fut libéré de ses liens et introduit dans l'une d'elles. Instinctivement, il se dirigea vers l'anfractuosité du gros rocher disposé dans la cage. Blade comprit alors que ce lieu était familier au Marmouset : cette cage avait été la sienne ! Cet endroit était le Zoo des Génocides évoqué la veille, alors que le petit homme pensait s'être à jamais affranchi de la servitude !

Blade jeta aussitôt des regards vers les autres cages, mais il ne vit aucun de leurs résidents. On l'enferma à son tour, lui demanda de se rapprocher des barreaux pour lui trancher ses liens. On lui jeta une couverture. Et les gardes sortirent, emportant les torches, abandonnant derrière eux une noirceur et un silence oppressants.

Blade appela aussitôt son compagnon, mais celui-ci ne répondit pas. Il étendit son appel à toute personne présente ici même, mais aucune voix ne s'en fit l'écho. Il s'enveloppa alors dans la couverture et s'allongea par terre ; l'air était frais, le sol aussi. Il chercha le sommeil, mais un bruit l'intrigua. Il tendit l'oreille et comprit de quoi il s'agissait : une respiration ! Ou plus exactement plusieurs respirations qui se combinaient en une seule. Blade parvint à en distinguer quatre. Il identifia celle aiguë du Marmouset, une autre très rauque, une troisième comme un souffle de forge et une dernière si légère qu'il eut du mal à la séparer des autres. Malgré son impatience de découvrir ses compagnons de réclusion, il s'endormit bientôt.

CHAPITRE V

Un martèlement discret réveilla Blade : des piétinements de sabots. Était-il possible qu'un cheval soit détenu en ces lieux ? Il se releva.

Du haut de la pièce, une rangée de soupiraux permettait à la lumière du jour de pénétrer timidement ; cela était toutefois suffisant pour y voir clair.

Ce qu'il découvrit l'étonna au plus haut point ; il crut avoir affaire à un être issu des légendes grecques ! Dans la cage lui faisant face, il voyait s'étirer un Centaure ! La créature était superbe ; le mariage d'un homme à la carrure impressionnante et d'un corps chevalin d'une puissance admirable ! Barbu, le visage dur, le crâne chauve et luisant, les bras musculeux, il se présentait comme une force de la nature. Il portait un vêtement de cuir qui dévoilait en grande partie son torse velu et couvrait le reste de son corps du garrot à la queue, protégeant tout à la fois son ventre humain et son ventre animal.

Le Centaure le regarda à son tour et sa propre surprise ne fut pas moins grande.

— Un Prawnik ? Ils ne sont donc pas tous morts ?

Sa voix était puissante. Blade songea à ses pensées de la veille : « un souffle de forge ». Voilà de quel poitrail jaillissait une pareille respiration.

— Je ne suis pas un Prawnik ! rectifia Blade.

— Prawnik ou pas, tu as été jugé digne de croupir ici jusqu'à ta mort !

— Tu es bien bavard, ce matin, Kento, cela ne te ressemble pas ! intervint une voix féminine mais incroyablement rauque.

De la cage voisine de Blade apparut alors une femme vêtue de cuir noir moulant. Sa particularité ne tenait pas à ses vêtements, mais à sa peau qui était entièrement couverte de poils fauves ! Ses oreilles rondes et sa mâchoire légèrement proéminente lui conféraient un aspect simiesque mais curieusement non dépourvu d'équilibre ni de charme. On aurait dit une femme déguisée pour un bal costumé.

Le Centaure n'apprécia pas la réplique de la femme-singe. Il regagna l'abri bâti dans sa cage et ne se montra plus.

La femme-singe fit les présentations. Elle se nommait Malèn et

était l'unique survivante du peuple des Babzés. Son langage élaboré et raffiné contrastait vivement avec son physique primitif. Blade lui expliqua en quelques mots qui il était et d'où il venait. Il lui parla de l'Angleterre, un royaume, disait-il, situé aux confins de ce monde.

— Il y aurait donc d'autres peuples au-delà de la Terre des Vivants ? dit-elle dubitative mais sans s'attarder d'avantage. Karwo Waty est revenu parmi nous, me dis-tu ? Le pauvre avait des illusions. Ce monde n'est plus pour les êtres libres. Il faut se faire une raison !

Elle baissa soudain la voix et ajouta :

— L'Aurouss Kento lui-même s'est fait une raison. Il a résisté longtemps. Le Régent voulait à tout prix monter sur son dos et parader devant ces arriérés de Nanyks. Il refusa toujours, jusqu'au jour où Smietz Bwoten menaça de tuer Kenta, son épouse. Le Centaure avait compris à quel point son épouse et lui-même étaient précieux aux yeux du Régent. D'ailleurs tous les pensionnaires du Zoo des Génocides sont précieux pour lui. Aussi, une fois de plus, Kento refusa. Mais l'impensable arriva : Smietz Bwoten, après d'horribles tortures, mit à mort Kenta. Kento eut beau revenir sur son refus, le Régent persista !

L'attention de Richard Blade fut soudain attirée par un mouvement furtif dans la cage voisine de celle du Centaure. Là encore, son étonnement fut grand : un enfant d'une dizaine d'années, au visage angélique, aux longues boucles blondes, entamait une lente marche dans sa cage. Un détail inquiéta Blade : les paupières entrouvertes du garçonnet étaient liées entre elles par une membrane.

— Je vais finir par croire que tu n'es effectivement pas un Prawnik, déclara Malèn. N'as-tu jamais entendu parler des Sylunes ?

Blade secoua la tête.

— Il ne voit pas ? demanda-t-il.

— Les Sylunes sont aveugles. Enfin *étaient* aveugles ! Comme nous autres, Alaël, est le dernier représentant de son peuple.

— Que s'est-il passé ? questionna Blade sans quitter des yeux le Sylune qui marchait toujours de long en large, calmement.

— Swarlyz, le Mage ! Aidé des Nanyks, ces nomades du Nord, et des tribus de Gwopys, il a anéanti tous les peuples pacifiques de la Terre des Vivants. J'ignore beaucoup de choses à son sujet, on dit qu'il était fils d'une Prawnik violée par des Nanyks et qu'il fut abandonné à sa naissance avant d'être adopté par un sorcier Gwopy. Je ne sais qu'une seule chose avec certitude. Un jour, après avoir semé la terreur à l'aide de la foudre et des tornades qu'il dirigeait à sa guise, il fit jaillir du néant les Dramens qui engloutirent Prawniks, Sylunes, Babzés, Marmousets, Aurouss et Worms. Les hordes Gwopys et Nanyks

traquèrent alors les survivants et les éliminèrent.

— Et vous tous, ici, pourquoi vous avoir épargnés ? demanda Blade.

La Babzé soupira en haussant les épaules.

— Je l'ignore... Peut-être pour satisfaire l'esprit pervers du Régent Smietz Bwoten...

— Personne n'a jamais pu s'échapper d'ici ?

— Le Marmouset, mais tu vois, il est de retour ! dit-elle d'un air triste avant d'ajouter avec ironie : il faut dire que la nourriture est bonne, adaptée à nos goûts personnels. Un conseil : sois exigeant pour ton logis, ton lit et ton assiette ! Smietz Bwoten est aux petits soins pour nous.

La Babzé se détourna alors et regagna la hutte en bois construite dans sa cage. Blade la suivit du regard puis alla s'asseoir en tailleur sur sa couverture. Il appela Karwo Waty, mais celui-ci ne répondit pas et demeura claustré dans son rocher, sans doute ivre de désespoir. Il songea à Malèn, la Babzé, et à la tournure si particulière de son esprit tout à la fois résigné, cynique mais néanmoins alerte. Il mesura la montagne de misère qui s'était abattue sur ces peuples et l'ampleur de la peine des si pitoyables pensionnaires de ce zoo inique. Chaque heure passée dans ce monde avait accru la sourde rage qui bouillonnait en lui ; il ne savait encore ni quand ni comment il parviendrait à renverser l'ordre des choses, mais il se préparait à sauter sur la première occasion...

*

* *

Depuis une heure, Blade observait les objets accrochés aux murs. Il s'agissait d'une riche collection d'armes. Il y reconnut les siennes et se douta que celles de chacun de ses compagnons de captivité devaient aussi se trouver là. La présence de ces armes, objets normalement garants de la liberté de leurs propriétaires, étaient exposées ici comme une torture de plus. Combien de fois le regard de l'Aourouss Kento ne s'était-il pas posé sur les lames effilées des épées, sur les flèches aux fers luisants, sur les masses hérissées de pointes, souhaitant visiblement s'emparer de l'une d'elles pour régler son compte au vil Smietz Bwoten ? De son côté, Blade avait lui-même jeté son dévolu sur quelques-unes. Une voix discrète en son for intérieur lui assurait que tôt ou tard ses mains se poseraient sur ces armes, instruments de sa liberté.

Il regardait aussi avec une émotion particulière une cage vide, la plus large du Zoo des Génocides. Les barreaux étaient scellés sur une

vaste cuve qui formait comme une espèce de piscine remplie d'un sable doré : la geôle de la femme-ver ! Elle était vide probablement, car la veille, à la fin de la fête, le palanquin n'avait pas suivi le même chemin que celui de Blade et du Marmouset. Si la place de Milna la femme-ver était ici, où donc avait-elle été conduite la nuit dernière ?

Un cri étrange, puissant, inhumain, suraigu, mit un terme aux interrogations de Blade. Il examina la salle pour découvrir quelle en était la provenance. Il s'aperçut alors de l'existence d'une petite porte de l'autre côté de la pièce. Les cris venaient de là. Bien que le son lui fût familier, il ne parvenait pas à l'identifier. Il appela Malèn qui sortit de sa hutte, l'air ensommeillée.

— Qu'est-ce qu'on entend, derrière cette porte ?

— Smietz Bwoten est un collectionneur, mon ami, et ses goûts s'étendent bien au-delà de nos humbles personnes. Il possède quelques animaux rares et ces cris résonnent souvent. Ce que tu as entendu est l'appel de l'oiseau géant, le Chywots.

Blade reconnut alors le cri si particulier d'un grand rapace.

— Il a dû sentir qu'on allait avoir de la visite, précisa la Babzé, il ne se trompe jamais.

Effectivement, moins d'une minute plus tard les serrures de la lourde porte d'entrée grincèrent. Les vantaux s'écartèrent pesamment. Les gardes s'engagèrent dans la salle, puis se postèrent de part et d'autre de la porte afin de laisser passer le long palanquin de la femme-ver soutenu par ses porteurs. Ils marchèrent jusqu'à la piscine de sable et en ouvrirent la porte. La femme-ver, l'air épuisée, s'agrippa à l'un des barreaux et fit glisser sur le sable fin son long abdomen qui s'enfonça aussitôt dans la profondeur dorée. En trois secondes, Milna disparut entièrement des regards.

— Je crois que c'est la plus malheureuse de nous tous, commenta Malèn. C'est une Worms du désert de l'ouest. Ce démon, ce malade de Régent abuse d'elle très souvent. Moi, il a voulu me goûter à mon arrivée, mais je suis trop velue pour un sans poils comme lui !

L'entrée de Smietz Bwoten dans la salle du Zoo des Génocides écourta les confidences de la Babzé qui se replia avec précipitation dans sa hutte. Le Régent avait les traits tirés, mais il était d'humeur enjouée ; souriant de toutes ses dents, il se dirigea immédiatement vers Blade. En passant, il jeta un petit coup d'œil salace en direction de la cage de la Worms. À la surface du sable, trois cercles concentriques révélaient l'endroit où Milna s'était enfouie.

Il s'arrêta devant les barreaux de Blade et lui parla comme à un enfant.

— Alors, mon ami Prawnik, as-tu bien dormi ? Je t'ai apporté de

la nourriture qui, j'espère, te fera plaisir.

Il claqua des doigts et les gardes déposèrent dans la cage des plats similaires à ceux de la veille.

— Mange à ta faim et réclame si tu n'en as pas assez ; je te veux en grande forme. J'ai une surprise pour toi...

Le Régent prit un air conspirateur.

— Mais chut ! C'est un secret ! J'espère que tu ne me décevras pas...

Le cri puissant du Chywots dans la pièce à côté détourna son attention. Le visage du Régent se durcit. D'un pas rageur, il se rendit dans l'autre salle. Il y eut aussitôt un hurlement de rage. Les gardes qui s'apprêtaient à donner le repas aux prisonniers suspendirent leurs gestes, une terreur glacée figeant leurs visages. Le Régent surgit soudain, la face cramoisie, une écume blanchâtre à la commissure des lèvres, ses yeux exprimant une colère démentielle. Il fondit sur le garde le plus proche et lui enfonça un poignard dans le cou jusqu'à la garde. Le Nanyk s'écroula en secouant la tête comme pour réfuter les arguments que le Régent n'avait même pas pris la peine d'énoncer. Il se tourna vers les autres et hurla :

— Le Chywots n'a plus d'eau ! Le Chywots n'a plus d'eau ! Personne n'a vérifié sa réserve hier soir ! Vous mériteriez tous de subir le même sort que celui-là.

Il décocha un violent coup de pied sur la face du mort et recommença son geste lorsqu'il se rendit compte que ses bottes étaient maculées du sang de sa victime. Il quitta la salle en aboyant une ultime exigence.

— Lavez-moi cette salle de tout ce sang !

Les gardes obtempérèrent silencieusement. Nul parmi les pensionnaires du Zoo des Génocides ne quitta son refuge ni ne toucha à sa nourriture, comme si la démence criminelle du Régent en avait souillé jusqu'à l'essence subtile.

*
* *

Blade s'interrogeait sur les paroles du Régent concernant la « petite surprise » que ce dernier lui réservait. L'esprit pervers, malade, emporté de Smietz Bwoten pouvait concevoir n'importe quoi : les supplices les plus cruels comme les attentions les plus délicates. Pourtant, le ton utilisé pour annoncer cette surprise lui avait paru franc, sans ironie ni duplicité ; seule l'expression du visage, excessivement affectée, en avait atténué l'apparente simplicité.

Le meurtre bestial du garde Nanyk par Smietz Bwoten avait plongé les pensionnaires du Zoo des Génocides dans un état d'abattement. Chacun préférait demeurer blotti dans son abri. Le comportement hystérique du Régent leur rappelait chaque fois la misère de leur situation : l'insupportable privation de liberté et l'incertitude perpétuelle qui présidait au destin de leur existence. Leur vie, en effet, dépendait des humeurs de cet être fantasque. Et il avait déjà démontré par le passé qu'il lui était possible, lors du déchaînement incontrôlé de ses pulsions émotionnelles, de passer outre l'attachement pathologique qu'il éprouvait pour ses « amis » du Zoo et de les punir féroceement.

Blade avait mille questions à poser sur ce monde, tant de points demeuraient encore obscurs ; et il ne vit pas tout de suite Karwo Waty que les gardes avaient contraint à sortir de sa petite grotte afin de lui soigner son mollet. Le Marmouset paraissait tourmenté ; son frêle visage était d'une pâleur cadavérique ; ses yeux démesurément écarquillés semblaient contempler un terrible spectacle vu de lui seul ; ses bras et ses lèvres tremblaient ; il claquait des dents.

— Karwo Waty, mon ami ! l'appela Blade. Regarde-moi.

— Tais-toi ! ordonna l'un des gardes.

— De toute façon, ajouta l'autre, il est dans ses brumes et, quand il est comme ça, il n'entend rien !

Les soins prodigués, ils abandonnèrent le Marmouset au milieu de sa cage. Il demeura ainsi sans bouger durant de longues minutes, toujours tremblant. Blade réitéra ses appels, en vain ; Karwo Waty semblait véritablement ailleurs, perdu dans un au-delà terrifiant qui imprimait sur sa face des expressions d'effroi, comme celles que Blade avait observées sur les faces figées des Prawniks saisis dans les Dramens... Qu'est-ce qui hantait donc ce petit personnage ? Qu'avait-il connu de si effroyable que son esprit lézardé lui ramenât en mémoire de si pénible manière ?

Ses questions furent sans réponse. Karwo Waty, comme électrisé par une pensée insupportable, fila d'un coup dans la noirceur de son trou de rocher et n'en émergea plus.

La journée se déroula sans qu'il puisse converser de nouveau avec ses compagnons d'infortune. De temps en temps, l'appel criard du rapace déchirait le silence qui retombait aussitôt plus pesant qu'auparavant.

Par deux fois, Blade crut que Milna, la Worms, allait surgir de sa piscine de sable, car des remous à la surface indiquaient qu'elle se déplaçait dans les profondeurs de la cuve. Il se rendit compte qu'il

attendait ce moment, qu'il l'espérait. Il aurait souhaité échanger quelques mots avec elle, la réconforter. La femme-ver lui avait en effet touché le cœur plus qu'aucun autre prisonnier de ce Zoo. La façon dont Smietz Bwoten l'avait exposée la veille au regard salace de ses convives l'avait blessée, humiliée. Blade en avait ressenti une indicible colère. Malheureusement, la Worms préférait demeurer à l'abri des regards. Au sein de son univers, où les mètres cubes de sable lui octroyaient une nuit protectrice, elle tentait probablement d'oublier vainement les outrages dont elle était de toute évidence la perpétuelle victime.

En fin d'après-midi, le Chywots, dans la salle adjacente, émit soudain un cri singulier, plus puissant, celui qui annonçait la venue imminente de visiteurs. Très vite, Smietz Bwoten, escorté de sept gardes et de trois molosses, fit irruption dans le Zoo des Génocides. Ses yeux brillaient d'un feu lubrique ; son sourire exprimait une joie, une excitation qu'il dominait avec peine. Il s'arrêta devant la cage de Blade. Les gardes demandèrent alors au prisonnier de se rapprocher des barreaux afin qu'ils puissent lui ligoter les mains. Blade songea un instant à refuser, mais il comprit qu'il n'avait rien à gagner à titiller la fragile patience du Régent. Il considéra les regards emplis d'espoir des molosses. Contrecarré dans ses plans mystérieux, Smietz Bwoten serait capable d'introduire les trois fauves dans la cage et d'assister au carnage avec un plaisir sadique. Sans armes, dans cet espace clos, le résultat en était couru d'avance. Il tendit ses mains. Une cordelette glissa sur ses poignets, puis s'enfonça dans sa peau. Le garde exécuta les nœuds de façon nerveuse et brutale.

Smietz Bwoten trépinait sur place, se dandinait d'un pied sur l'autre. Quand Blade sortit de la cage, le Régent ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose puis, se ravisant, préféra ricaner doucement. Il tourna les talons et quitta le Zoo des Génocides suivi par son escorte qui encadrait Blade. Celui-ci, avant de franchir le seuil de la salle, regarda derrière lui et aperçut Malèn, la Babzé, qui lui adressa un petit signe amical. La lourde porte se referma sur leurs pas avec un bruit sourd.

La troupe menée par le Régent emprunta une succession de corridors et d'escaliers. Blade abandonna son idée première qui fut de repérer tous les détails du trajet, toutes les bifurcations. Mais le dédale, par trop sophistiqué, rendait la chose impossible, d'autant plus que rien dans la décoration n'offrait de repères particuliers. Peut-être même était-on repassé plusieurs fois au même endroit. Une seule certitude s'imposait quant à la direction prise : on montait !

Les marches disproportionnées au regard des corps des Nanyks rendaient la progression fatigante pour eux et, plusieurs fois, Smietz

Bwoten fit une pause pour ménager ses jambes et reprendre son souffle. Une bonne demi-heure plus tard, ils quittèrent les corridors austères et poursuivirent leur marche dans une partie du palais beaucoup plus somptueuse. Là, les murs étaient ornés de sculptures représentant des animaux inconnus. Finalement, à un croisement de deux couloirs, le Régent ordonna à ses hommes de repartir. Ils s'exécutèrent et disparurent dans les secondes suivantes, abandonnant à leur maître les trois molosses garants de la surveillance du prisonnier.

— Passe devant, mon ami, demanda-t-il à Blade en désignant le corridor où il souhaitait aller.

— Où allons nous ? s'enquit Blade sans bouger d'un pouce.

Smietz Bwoten fut surpris de constater qu'on n'obtempérait pas à son ordre.

— C'est une surprise, dit-il d'un ton ferme.

Il appliqua la pointe de son épée dans les reins de Blade et, claquant les doigts de l'autre main, fit grogner les molosses. Blade obéit. Ils avancèrent ainsi jusqu'à une superbe porte massive.

— C'est là ! souffla le Régent. Recule-toi.

Smietz Bwoten attendit que son prisonnier eût reculé de cinq pas, puis il introduisit deux lourdes clefs dans les serrures et déverrouilla la porte. Si les molosses l'avaient quitté des yeux, ne serait-ce que l'espace d'une fraction de seconde, pendant l'opération, Blade se serait jeté sur le Régent afin de le désarmer, mais les fauves n'attendaient que cela. Il aurait été attaqué par les bêtes avant d'avoir pu s'approprier l'épée. Il attendit donc sagement, le dos au mur, la suite des événements.

Le Régent entrouvrit la porte, lança un furtif coup d'œil dans la pièce et se tourna vers Blade.

— Approche... Tourne-toi...

Smietz Bwoten s'empara du poignard qui pendait à sa ceinture. Blade s'inquiéta fugitivement des intentions du Régent, mais il jugea aussitôt que le Nanyk n'aurait pas accompli tous ces efforts pour le poignarder ainsi. La lame trancha les liens du prisonnier.

— À toi de jouer, dit le Régent en le poussant dans la pièce. Tu as une nuit. Comporte-toi en mâle ! Et ne t'avise pas de me tromper, je te surveille.

Avant que Blade ne pût demander la moindre explication, la porte se referma derrière lui et les verrous claquèrent.

Les actions du Régent lui parurent tout d'abord dénuées de logique. Mais Richard Blade reconnut qu'avec cet étrange cérémonial

et ce secret Smietz Bwoten avait démontré qu'il poursuivait une idée précise. Laquelle ? Mystère ! Apparemment, Blade avait une nuit pour l'élucider...

Il considéra la pièce où il se retrouvait maintenant. Le mobilier en était luxueux : fauteuils ouvragés, miroir ourlé d'or, splendides tapisseries au mur représentant des scènes de chasse ou de vie quotidienne mettant en scène des Prawniks. L'endroit ressemblait à un vestibule. Une porte couleur acajou, de l'autre côté, invitait à l'exploration de ce lieu inconnu.

Blade se lança dans la découverte de ce qu'il convenait de nommer un appartement. Des signaux de prudence s'éveillaient à chaque seconde dans l'esprit de Blade ; car, malgré l'apparente tranquillité de la place, le Régent au mental psychotique pouvait fort bien s'être livré à une mise en scène machiavélique, trompeuse, pour le précipiter dans un piège raffiné mais mortel, dont ce malade, de son poste d'observation, se délecterait avec grande jouissance.

Cependant, les pièces se succédaient sans révéler le moindre danger. L'appartement cossu était entretenu avec soin. Soudain un froissement dans la pièce voisine attira son attention. Il tendit l'oreille et surprit un bruit de pas qui s'interrompit quelques secondes plus tard. Quelqu'un marchait ici. Il eut la détestable impression qu'on l'évitait. Il s'arma d'une chaise et accéléra son allure. Un trotinement qui s'éloignait confirma son sentiment : on le fuyait ! La configuration de l'appartement se prêtait à un tel jeu ; certaines pièces possédaient plusieurs entrées.

Il pénétra dans une chambre somptueuse équipée d'un splendide lit à baldaquin dont les voiles d'une grande finesse flottaient légèrement dans la brise qui parvenait d'une belle fenêtre ouverte. Un espoir naquit dans le cœur de Blade. Il se précipita à la fenêtre. Malheureusement, l'ouverture donnait sur un à-pic vertigineux qui interdisait toute évasion. L'appartement avait été creusé dans une avancée de la montagne à une altitude impressionnante. Par acquit de conscience, il examina la paroi avec minutie, passant en revue toutes les possibilités, scrutant les rebords, les fissures, les prises existant dans la roche. Chaque parcours qu'il imaginait aboutissait inmanquablement à une impasse. À moins de confectionner une corde comme jamais il n'en a existé, cette ouverture ne pouvait mener qu'à la mort !

Un bruissement léger dans son dos l'amena à se retourner brusquement. Ce qu'il découvrit lui provoqua un « oh ! » de surprise. Mais l'étonnement le plus grand ne fut pas le sien. La jeune femme de vingt-trois ans qui se tenait devant lui tremblait de tout son corps, de toute son âme ! Ses yeux d'un vert océan perçaient la mèche rebelle de

sa chevelure rousse qu'elle rejeta en arrière d'un geste délicat ; elle porta ensuite sa main gauche à ses lèvres frémissantes tandis que son index droit se tendit, hésitant, en direction de Blade. Elle murmura :

— Vous êtes un... un fantôme ?

Blade n'eut pas le temps de répondre. Il dut se précipiter pour recueillir le corps évanoui de la jeune femme. Sa belle robe rouge crissa sur le poitrail de l'homme. Il la souleva et la porta jusqu'au lit. Il l'allongea avec douceur, déposa ensuite sa tête soyeuse sur l'oreiller blanc et s'assit à ses côtés. Son esprit ne recevait plus de signaux de danger et il admira longuement la finesse de ses mains, des traits de son visage, réalisant à cet instant à quel point cette femme était désirable...

CHAPITRE VI

Le linge humide apposé sur le front et les joues de l'inconnue aviva la circulation sanguine. Le visage se teinta d'une couleur rose. Les paupières papillonnèrent.

— Vous sentez-vous mieux ?

La jeune femme se redressa brusquement et eut un mouvement de recul. Très vite après, les yeux emplis d'un étonnement profond, elle brava sa crainte et posa sa main sur celle de Blade. Elle faillit l'enlever aussitôt, mais la chaleur et la douceur de cette peau l'en dissuadèrent.

— Je ne suis pas un fantôme. Je m'appelle Richard Blade. N'ayez pas peur.

— Les Dramens ont disparu ! s'écria-t-elle alors avec enthousiasme.

Son visage, illuminé par une expression de joie, devint véritablement divin.

— Par quelle magie les Prawniks ont-ils pu rester en vie ? Combien de survivants y a-t-il ? Dites-moi vite !

Avant que Blade ne pût formuler sa réponse, elle avait bondi et l'avait contraint à se lever à son tour. Elle regarda sa taille et s'exclama.

— Vous êtes grand comme les statues ! Tous les Prawniks ont-ils cette taille ? Je ne me souviens que de mon père. Plus grand que vous, assurément...

— Arrêtez ! déclara Blade, le visage empreint d'un sérieux et d'une solennité qui apaisèrent la jeune femme. À ma connaissance, les Prawniks sont bien morts. Quant à moi, je leur ressemble mais je ne suis pas des vôtres.

Une ombre de tristesse voila le visage de la Prawnik. Elle mit un temps avant de bien comprendre sa méprise. La force de son enthousiasme n'eut d'égal que celle du désarroi qui s'ensuivit. Elle s'assit sur le lit et se cacha la face entre ses mains.

— Qui êtes-vous ? demanda Blade d'une voix douce.

— Kiezitsa, pleurnicha la jeune femme, fille de Thorpe le Grand, Seigneur des Prawniks, roi du territoire qui s'étend au-delà des montagnes jusqu'à la lisière des forêts rouges.

Elle récita ces titres sur un ton enfantin, comme si elles les avait appris par cœur dans sa plus tendre enfance.

— Depuis quand êtes-vous enfermée ici ?

— Douze ans, me semble-t-il.

Blade saisit ce que cette réponse signifiait : Kiezitsa avait grandi ici, sans contact depuis l'enfance avec son peuple d'origine. Il songea aux précautions prises par le Régent, à l'éviction de ses gardes avant d'arriver à cet appartement. Était-il possible que Smietz Bwoten soit le seul être au courant de la présence, de l'existence de cette femme ?

— Quelqu'un vient vous rendre visite de temps en temps ? vérifia-t-il.

Une lueur de haine enflamma le regard de la jeune femme.

— Smietz Bwoten ! Je le hais de toutes mes entrailles. Il se vautre dans le palais de mon père et n'est même pas capable de l'entretenir. Il n'arrive pas même à concevoir ce que peut être l'art de mon peuple ! Les Nanyks sont des porcs, des attardés ! Je les hais !

— Calmez-vous, dit Blade en lui prenant le bras.

Elle se dégagea brutalement et s'écarta de lui.

— Et d'abord, que faites-vous là ? Qui vous a permis d'entrer ? Smietz Bwoten, sans aucun doute !

Blade expliqua sa rencontre avec le Marmouset, leur capture, le Zoo des Génocides, et l'étrange comportement du Régent. Son récit était à peine achevé que la jeune femme s'épouvanta.

— Il vous a envoyé pour me féconder ! C'est son obsession. Que je me reproduise comme une truie !

Blade avait envisagé que cette idée puisse avoir été la raison de toute cette mise en scène du Régent.

— Peut-être, en effet, a-t-il eu ce dessein.

— Plutôt mourir ! s'écria Kiezitsa. D'abord, je ne crois pas à ce que vous racontez. Le Zoo des Génocides est une histoire jaillie de l'imagination tordue de Smietz Bwoten et vous êtes son féal, une créature du mal comme lui ! Vous tentez de me séduire.

— Vous avez raison sur un point, jeune femme, coupa Blade, le Zoo des Génocides a bien pris naissance dans son esprit malsain, mais réfléchissez un peu, si notre intention commune était que je vous engrosse, croyez-vous que je me livrerais à ce petit jeu inutile ? Je vous coucherais sur l'instant et vous prendrais de force.

L'expression de la jeune femme démontrait qu'elle ne le croyait toujours pas. Il bondit alors sur elle et la jeta sur le lit. Il lui releva la robe et se coucha sur elle. D'un geste il emprisonna ses mains qui cherchaient à le griffer. Blade attendit un instant qu'elle cesse de se

débattre. Leurs regards se croisèrent puis il se retira.

— Convaincue ? dit-il en s'éloignant.

Il posa son pied sur le rebord de la fenêtre et contempla l'horizon qui rougeoyait. Le jour rendait l'âme et le soleil, disparaissant au lointain, offrait au monde ses couleurs les plus chaudes.

Sur le lit, la jeune femme haletait, mais peu à peu sa respiration s'apaisa. Elle se redressa. Son visage exprimait à présent des sentiments égarés, une profonde tristesse. Elle leva les yeux vers cet homme qui lui rappelait tant son peuple. Elle voyait son torse qui s'enflait à un rythme régulier, comme si la sérénité l'habitait, comme si rien en ce monde ne pouvait briser un tel homme, si solide, si digne, si vivant. Sur son front, les reflets du crépuscule dessinaient des lignes pourpres, et d'autres encore le long de ses traits parfaits, lui conférant un aspect féérique, surnaturel. Elle s'avoua que dans ses rêves les plus secrets elle avait imaginé un tel homme ; il apparaissait mystérieusement en pleine nuit et, après l'avoir rendue femme, il l'emportait loin d'ici...

Elle alla le rejoindre devant la fenêtre. À ses côtés, elle admira le paysage tant de fois contemplé, mais cette fois-ci l'embrasement de la plaine lui procura plus de joie qu'à l'accoutumée ; elle n'était plus seule à jouir de cette beauté. Elle hésita un instant puis posa sa tête sur son épaule. Il passa délicatement son bras autour de sa taille. Le corps fin fut parcouru d'un frisson irrépessible. Lorsque la nuit engloutit les ultimes lueurs du crépuscule et plongea l'appartement de la jeune femme dans l'obscurité totale, il la souleva et la coucha sur le lit. Elle le regarda dans les yeux et sourit : la première partie de son rêve allait se réaliser...

*

* *

La lune s'était levée, et sa lumière laiteuse formait un curieux dessin sur le mur à travers les voiles du lit à baldaquin qui flottaient sous la brise nocturne. Alanguie sur le drap de soie, Kiezitsa caressait les cheveux de son amant couché à ses côtés ; entre ses doigts glissaient les boucles brunes de cet homme qui l'avait aimée comme jamais elle ne l'eût imaginé. Tout avait été si fort, si puissant et si doux à la fois. Comme une tempête, un ouragan étrangement maîtrisé. Blade l'avait amenée vers des rivages de plaisir sans jamais la laisser s'échouer, lui refusant sans cesse cette jouissance déferlante qui aurait mis fin à leurs ébats. Il avait fait monter le désir, grossir cette envie d'abandon ; et cette attente avait été si gorgée de sensations heureuses, si pleine de délices qu'elle le remerciait timidement entre

deux soupirs. Son orgasme empli de mille et un espoirs fut l'apothéose de cet art de l'amour que possédait son amant.

Elle se blottit contre lui. Elle lui raconta alors ces pénibles années qui virent la chute des Prawniks et des autres peuples de la Terre des Vivants. Elle avait alors dix ans. Jusqu'alors les hordes de Gwopys et les nomades Nanyks avaient toujours été refoulés par l'armée de son père. Les autres peuples subissaient de temps à autre les pillages de ces barbares, mais sous les conseils avisés de son père, Thorpe le Grand, ils s'étaient organisés et étaient parvenus à réduire l'importance et la fréquence de ces raids meurtriers.

— Et Swarlyz, demanda Blade, qui est-il ?

— Avant l'écrasement des peuples, le nom de Swarlyz était attribué à un Gwopy, un chef de horde. D'après mon père, il était plus malin que les autres et parvint à unir les objectifs des Nanyks avec ceux des Gwopys. Aux dires de mon père, il fut capturé par les Sylunes qui le mirent à mort. Nanyks et Gwopys se tournèrent l'un contre l'autre et l'on s'était mis à espérer que c'en était fini avec eux, mais peu de temps après le Mage Swarlyz fit son apparition.

— Était-ce le même Swarlyz ?

— Je n'en sais rien. Mon père s'interrogeait à ce sujet. La description qu'on en faisait ne correspondait plus au chef de horde Gwopy.

— Que se passa-t-il alors ?

— Ce Swarlyz aussi réunifia Nanyks et Gwopys et lança ses attaques sur les peuples pacifiques. Les orages qu'il provoqua détruisirent les récoltes, ravagèrent des villages. Mais ses véritables victoires commencèrent lorsqu'il utilisa les Dramens. À partir de là, nul ne put lui résister. Les Sylunes tombèrent en premier, puis les Marmousets, les Aourouss, les Babzés, les Worms... et enfin les Prawniks... Il engloutit l'armée de mon père puis assassina les habitants de la ville, vieillards, femmes, enfants.

— Smietz Bwoten fut nommé Régent par Swarlyz ?

— Oui, Régent du territoire Prawnik. D'autres Régents Nanyks ou Gwopys occupent les royaumes des autres peuples.

Une pensée soudaine l'inquiéta. Elle regarda autour d'elle avec méfiance.

— Smietz Bwoten, nous surveille, chuchota-t-elle. Il connaît tous mes faits et gestes et... Oh ! Il a dû nous observer pendant que...

— Ne t'inquiète pas, la rassura Blade, il faisait nuit d'encre. La lune s'est levée bien après.

Il quitta néanmoins le lit et alla examiner les murs de la chambre.

— J'ai déjà fouillé partout, geignit doucement la jeune femme, je n'ai jamais rien trouvé.

Kiezitsa ne possédait pas l'expérience de Blade. Il ne lui fallut guère longtemps pour découvrir les minuscules fissures dissimulées parmi les arabesques d'une fresque par laquelle Smietz Bwoten pouvait les observer. Blade détermina les angles morts de la pièce et entraîna la jeune femme à l'abri des regards indiscrets.

— Comment te traite le Régent ? s'enquit alors Blade.

— Pour une raison inconnue, je fus la seule à échapper au massacre. Swarlyz m'a offerte au Régent comme une vulgaire marchandise. Il ne m'a jamais brutalisée, se contentant de m'épier. Deux servantes nanyks, recluses comme moi, me servent la journée. À ma demande, Smietz Bwoten m'a permis d'habiter dans les appartements de mon père.

Comme si elle prenait soudain conscience de ce qu'elle disait, elle demeura bouche bée ; un large sourire naquit sur ses lèvres roses.

— Le passage ! J'ai failli l'oublier.

Elle prit Blade par la main et l'entraîna vers un recoin de la chambre déserté par la lumière de la lune. Elle appliqua ses deux paumes contre le mur et murmura :

— Ici se trouve un passage secret permettant d'accéder à un réseau parallèle de corridors et de galeries. Mon père l'utilisait souvent pour quitter le palais discrètement. Il m'a souvent emmenée avec lui lorsque j'étais enfant.

— Les Nanyks sont-ils au courant de l'existence de ce réseau ?

— Les Nanyks ignorent tout des merveilles de ce château. Ce sont des nomades, des pillards, l'idée même d'entretenir, de nettoyer leur est étrangère. Ils utilisent cette ville depuis dix ans comme une halte, un bivouac ! Ils sont loin d'imaginer que la conquête laborieuse et subtile de cette montagne a permis de réaliser mille prodiges.

Blade palpa à son tour la surface rugueuse de la roche.

— Pourquoi ne pas en avoir profité pour t'enfuir ?

La jeune femme poussa un soupir de regret.

— Enfant, je n'avais pas assez de force pour libérer l'ouverture ; arrivée à l'âge adulte, le mécanisme a dû se gripper, je n'y arrive toujours pas.

— Smietz Bwoten ne t'a-t-il pas surprise en train d'essayer de l'ouvrir.

— Je suis fille de Thorpe le Grand ! s'indigna Kiezitsa. Je ne suis pas stupide. Je n'ai agi qu'au cœur des nuits les plus obscures.

Blade s'arc-bouta contre le mur et poussa. La jeune femme se

joignit à lui.

— La pierre doit normalement s'enfoncer dans la paroi, expliqua-t-elle.

Blade engagea toute sa force, toute son énergie dans sa poussée. Les muscles de ses cuisses gonflèrent à éclater, ses épaules furent envahies d'une vive douleur, les battements de son cœur résonnèrent dans son poitrail, son sang cogna à ses tempes. La roche céda sous la terrible pression et disparut dans une ombre plus dense que la nuit.

Ivre de joie, Kiezitsa se jeta dans ses bras avant qu'il ne puisse retrouver son souffle. Il était en sueur. Elle l'embrassa sur tout le visage et leur étreinte raviva le souvenir des heures précédentes.

Blade mit bientôt fin aux effusions. Si, malgré l'obscurité, le Régent avait pu distinguer ce qu'il faisait, il n'allait pas tarder à intervenir.

— As-tu de quoi allumer ces torches accrochées aux murs ? demanda-t-il en s'en emparant.

Kiezitsa se précipita vers un meuble et en revint avec un briquet. Blade en fit jaillir des étincelles et enflamma l'extrémité couverte de cire et de tissu. Blade passa la tête derrière la roche et examina le corridor. Il tendit ensuite les torchères à la jeune femme puis se précipita vers une des statues qui ornaient la chambre et la prit dans ses bras.

— Passe devant ! dit-il à la jeune femme qui hésitait à s'engager dans le couloir secret.

Il entra à sa suite dans le corridor, posa la statue contre la paroi, puis repoussa la roche de manière à la remettre en place. Il cala ensuite la statue derrière la pierre.

— Personne ne pourra nous suivre, s'exclama Kiezitsa admirative.

Il lui caressa le visage.

— Maintenant, il va falloir que tu te rappelles le chemin pour sortir d'ici.

La jeune femme se mordit la lèvre inférieure. Elle considéra les deux directions proposées par le corridor et s'engagea sans hésiter dans l'une d'elles.

— Pour l'instant, ce n'est pas difficile, commenta-t-elle, mais après...

CHAPITRE VII

Les galeries secrètes n'avaient pas été empruntées depuis plus de douze ans, si bien que des arachnides avaient eu loisir de tisser d'immenses toiles afin de capturer les insectes volants qui bourdonnaient de-ci, de-là. La flamme des torches réduisait ces créations savantes à de pitoyables filets gluants qui pendaient le long des murs et qu'il valait mieux ne pas toucher sous peine de se retrouver doigts et chevelure empêtrés dans une mélasse filandreuse dont on se libérait avec grande difficulté. Kiezitsa en fit l'expérience désagréable avant d'acquérir un peu de prudence.

Le système d'aération avait conservé son efficacité ; un léger courant d'air véhiculait une quantité d'oxygène largement suffisante à la combustion des torchères et à la respiration de plusieurs personnes.

Blade et Kiezitsa avançaient à pas rapides. Le sol, parfaitement travaillé, ne présentait ni bosses ni creux, et l'on pouvait progresser sans crainte de trébucher. La voûte, par contre, était plus accidentée ; Kiezitsa de taille modeste n'en était pas gênée, mais Blade devait surveiller les aléas du relief pour ne pas heurter un égarement de la roche. Bien souvent, il marchait en courbant le dos.

À chaque embranchement, la jeune princesse Prawnik hésitait, se remémorait les commentaires de son père et tâchait de se repérer dans le savant dédale de galeries.

— Une fois, raconta-t-elle, au terme d'une longue marche, nous sommes arrivés dans une plaine, assez loin de Dvorka.

— Saurais-tu retrouver ce chemin ? demanda Blade, sachant que la réussite de leur fuite dépendait de la mémoire de la jeune Prawnik. Une sortie loin de Dvorka est peut-être justement ce qu'il nous faut.

— Mon seul souvenir est que nous n'avons pas cessé de descendre et même parfois la pente était si raide que nous avons dû glisser assis par terre.

Lorsque des bifurcations délicates n'éveillaient aucun souvenir chez Kiezitsa, Blade lui rappelait qu'il fallait chercher la pente. Malheureusement, ce choix les conduisait parfois dans un cul-de-sac. Il leur fallait alors revenir sur leurs pas, jusqu'au dernier embranchement. Les capacités d'orientation de Richard Blade étaient grandement sollicitées et son esprit pragmatique, organisé, stockait les

informations. Comme un joueur d'échecs visualisant les diverses options possibles à partir d'une figure donnée, il parvenait à reconstruire avec exactitude le réseau secret.

Parfois, des éclats de voix roulaient dans le corridor, ou encore des parfums embaumaient l'air. Ils redoublaient alors de prudence, mais ces intrusions sonores ou odorantes dans leur passage secret provenaient des petites bouches d'aération. Ils surprirent ainsi quelques scènes de la vie nocturne des Nanyks de la cour du Régent : conversations sans importance, ébats érotiques ou ronflements tonitruants. Si la position et la taille des trous d'aération l'autorisaient, Kiezitsa explorait la pièce de son regard et s'efforçait d'en déterminer la localisation dans le palais. Ces quelques excursions discrètes parmi les Nanyks leur permirent de se situer, car, malgré sa réclusion de plus de dix ans dans les appartements de son père, la Prawnik conservait d'excellents souvenirs du palais et de la ville qu'elle connaissait encore par cœur. Son jeu favori, pendant ces dix ans, avait été d'entretenir sa mémoire des lieux, des gens et de toutes les connaissances transmises par son père ou ses instructeurs.

Les Nanyks n'ayant touché à rien, elle identifia telle statue, tel meuble et les remplaça relativement aisément dans leur contexte.

Sur leur parcours, Blade et Kiezitsa avaient croisé quelques mécanismes d'ouverture similaires à ceux se trouvant derrière le mur de la chambre de la jeune Prawnik. Celle-ci s'amusait à imaginer la tête des Nanyks ignorants si tout à coup, devant leurs yeux incrédules, le mur qu'ils croyaient bien connaître s'ouvrait pour laisser apparaître deux Prawniks, tels des fantômes traversant les épaisses parois de la montagne.

Tandis que la jeune femme s'orientait le plus précisément possible dans le dédale secret afin de bien en connaître le plan, Blade, que le souvenir du Zoo des Génocides hantait, décida de chercher un moyen pour venir en aide aux malheureux prisonniers de Smietz Bwoten. Il s'en ouvrit à Kiezitsa et décrivit la vaste pièce circulaire où les captifs étaient enfermés ainsi que les corridors qui y menaient.

— C'est la salle des Penseurs ! s'exclama la jeune femme. Le lieu où le Conseil des sages de mon père se réunissait pour discuter des problèmes graves de notre société.

— Es-tu sûre de ne pas confondre avec une autre pièce ?

— Certaine, toutes les autres salles du palais sont carrées ou rectangulaires.

— Si ce lieu est aussi important, il doit être possible d'y accéder par ces galeries secrètes. Nous devons y arriver.

Ils mirent en commun leurs connaissances. Kiezitsa localisa le Zoo

des Génocides par rapport à l'endroit où ils se trouvaient et en fonction des autres places déjà identifiées. Quant à Blade, il retrouva les galeries qui, en toute logique, suivant les indications de la jeune femme, devaient immanquablement les amener ou, tout au moins, les rapprocher de leur but. Ils se mirent en quête sans tarder.

Blade sentait de l'inquiétude poindre chez Kiezitsa. L'idée de délivrer les prisonniers du Régent l'effrayait un peu. L'inconscience des premiers instants de leur fuite s'amoindrissait ; elle prenait maintenant en compte les risques terribles qu'ils encouraient ; risques accrus depuis la décision de venir en aide à d'autres reclus. Elle se sentait pourtant profondément solidaire de ces êtres inconnus ; n'étaient-ils pas, comme elle jusqu'à ce jour, des jouets entre les mains de l'infâme Bwoten ? Peut-être y aurait-il combat ? Mais ils étaient sans armes. Peut-être cette tentative occasionnerait-elle un retard fatal à leur évasion ? Le Régent serait cruel à son égard si elle retombait entre ses griffes, elle en était persuadée.

— Nous aurons besoin d'aide pour lutter contre Smietz Bwoten, fit Blade. Les détenus du Zoo des Génocides seront des alliés précieux. Leur haine et leur rancœur sont au moins égales aux tiennes.

Ces quelques mots affermirent la détermination de la Prawnik. Il ne fallait pas seulement s'enfuir d'ici pour de bon, il fallait aussi songer à l'avenir et reprendre Dvorka des mains des usurpateurs. Elle força son allure.

Ils s'égarèrent plusieurs fois, ce qui contraria Blade ; le temps s'écoulait et la nuit d'ici peu allait aboutir à son terme. Les Nanyks seraient à coup sûr plus nombreux autour de la salle des Penseurs.

— Je pense que c'est ici, déclara Kiezitsa en scrutant la pénombre d'une pièce à travers une minuscule bouche d'aération. Mais je ne puis en être sûre, je n'y vois rien !

À son tour, Blade colla son œil contre l'ouverture. Aucune torche, aucune bougie n'était allumée. Seul un reflet d'argent créait comme une étoile dans l'obscurité. Blade poursuivit son observation puis sourit ; il avait identifié le reflet : se faufilant par un soupirail, un rayon de lune s'était accroché à l'une des armes fixées au mur du Zoo.

— C'est là ! affirma-t-il.

Ils cherchèrent aussitôt une ouverture. À leur grand désarroi, ils n'en découvrirent aucune. L'accès au Zoo des Génocides leur semblait interdit.

— Il doit y avoir un passage ! s'obstina Blade. S'il ne s'ouvre pas sur la salle même, il doit se trouver à proximité.

Ils élargirent leur champ d'exploration et suivirent les corridors avec attention.

— Par ici ! avertit soudain Blade.

Sa main, longeant la roche, avait rencontré un anneau de fer que le relief inégal de la paroi avait soustrait aux regards.

— Prends ma torche, dit-il à Kiezitsa avant de saisir l'anneau à pleines mains.

— Il est rouillé, commenta la jeune femme.

— Oui, mais solide ! souffla Blade en forçant sur l'objet.

Il affermit son effort en posant son pied contre le roc. Il se cambra puissamment et tira de toutes ses forces. Un grincement terrible retentit : l'ouverture s'était livrée ! Une cavalcade se fit entendre dans le couloir où débouchait le passage secret. Blade s'empara des deux torches et les écrasa sur le sol.

— Cache-toi, Kiezitsa.

Il se posta dans le creux créé par le recul de la roche et attendit. Trois silhouettes apparurent, tenant chacune une torche et une épée. Des gardes Nanyks, qui passèrent devant Blade sans l'apercevoir. Ils scrutaient le couloir, cherchant l'origine du grincement qu'ils avaient entendu, ne se doutant pas un seul instant que le danger viendrait de l'intérieur même de la roche !

Blade se glissa silencieusement derrière les Nanyks, tendit sa main vers le ceinturon de l'un d'eux et saisit délicatement le manche d'un poignard. L'homme ne sentit pas son arme quitter son fourreau, mais poussa un râle lorsque celle-ci lui perfora le dos. D'un geste tout aussi efficace, Blade s'appropriâ l'épée de sa victime avant même que les autres n'eussent réagi. Il se débarrassa du plus gros lorsque celui-ci se retourna. Son expression de surprise se figea dans la mort. Comme s'il connaissait déjà l'issue, le troisième défendit sa peau sans grande conviction. Les reflets de sa torche révélaient dans ses yeux une terreur irrépressible. Il s'écroula sur le sol, vingt secondes après les autres.

Kiezitsa avait observé le bel étranger, si rapide, si sûr de lui ; l'aisance avec laquelle il s'était débarrassé de ses trois adversaires l'avait subjuguée. Elle s'empressa d'aller le rejoindre. Il lui tendit une épée.

— Sais-tu te servir de ça ?

— Mon père m'a enseigné l'art du combat, et je parvenais à l'époque à désarmer un Prawnik adulte, mais depuis mes onze ans je n'ai affronté personne.

La fermeté avec laquelle elle s'empara de l'arme et la fit virevolter devant elle révéla son entraînement d'escrimeuse. Thorpe le Grand, son père, avait dû être un professeur exigeant pour que tant d'années

après sa disparition sa fille fût encore capable de manier l'épée avec tant de dextérité.

— J'ai poursuivi l'entraînement en visualisant les combats. Dans mon souvenir, les lames étaient plus lourdes.

— Tu étais une enfant...

Blade n'acheva pas sa phrase. Un Nanyk venait d'apparaître au bout du couloir. En un clin d'œil, il jaugea la situation ; ses compagnons gisaient sur le sol et deux Prawniks armés paraissaient devant les cadavres. Il fit demi-tour et s'enfuit à toutes jambes. Blade et Kiezitsa partirent à ses trousses. Ils le rattrapèrent un peu avant la lourde porte du Zoo des Génocides où l'attendaient deux autres gardes qui se précipitèrent à sa rencontre pour venir le secourir. Kiezitsa s'interposa entre Blade et le Nanyk fuyard qui à présent avait fait volte-face et s'apprêtait à vendre chèrement sa peau. La jeune Prawnik souhaitait vérifier sur-le-champ si les prouesses de son enfance se confirmeraient dans le présent bien réel.

Le Nanyk la frappa de toutes ses forces. Elle parvint à parer le coup, mais fut violemment projetée contre le mur. L'expression sur son visage révéla sa pénible surprise : affronter quelqu'un en chair et en os était bien autre chose que se battre contre le vent ! Blade leva son couteau mais Kiezitsa, malgré le léger étourdissement provoqué par le choc, d'un geste vif de la main, lui intima l'ordre de ne pas intervenir. Comprenant la situation, le Nanyk eut la face barrée d'un sourire cruel et satisfait. Il poursuivit son attaque, certain d'en finir sur l'instant avec cette fragile personne. Son épée vola vers le tendre visage de la Prawnik, mais n'atteignit que la roche. La jeune femme, vive comme une panthère, avait esquivé l'attaque et d'un réflexe étonnant avait porté un coup d'une redoutable précision derrière le genou du Nanyk, lui sectionnant les tendons et les muscles. Il s'affaissa, mais n'eut pas le temps de comprendre ce qui venait de se passer : un second coup lui avait tranché la gorge avant qu'il ne glissât totalement sur le sol.

Blade garda les félicitations pour plus tard : déjà les deux autres Nanyks attaquaient. Il bouscula le premier, se baissa pour éviter le coup du second et lui enfonça par la même occasion la pointe de son arme dans le ventre. Impatiente d'en découdre à nouveau, Kiezitsa s'appropriait le survivant avant que Blade ne s'en débarrasse. Elle exécuta deux passes, fit mine de frapper au front et fouetta par le travers dans le flanc de son adversaire. Sa feinte aussi esthétique que rapide fleurait encore l'entraînement. Face à un adversaire très expérimenté, celle-ci n'aurait pas été aussi efficace. Kiezitsa n'avait pas douté une seconde de la réaction du Nanyk qui exposa son côté droit en tentant de parer un coup fictif.

Fière d'elle, elle chercha le regard de son amant de la nuit.

— Mon père disait : maîtrise une seule botte dans sa perfection et pas un adversaire ne te résistera !

— Sage conseil, commenta Blade mi-amusé, mi-admiratif, mais qui ne trouve son exactitude qu'à une seule condition : il ne faut pas rater l'adversaire, sinon la feinte ne jouera pas deux fois !

Kiezitsa se rengorgea.

— Mon père n'était pas si bête ! Il ajoutait toujours : que chacun de tes coups soit une botte secrète !

Blade salua la qualité du professeur et la constance de l'élève qui avait retenu les leçons avec une fidélité touchante.

Mais l'heure n'était pas à la dissertation sur les règles de l'escrime. Le temps passait ! Blade posa son épée, glissa son couteau dans sa ceinture, débloqua ensuite les gros verrous de la porte du Zoo des Génocides et repoussa les battants qui produisirent un bruit mat contre le mur. Précédés de la lumière dansante des torches, ils y pénétrèrent aussitôt. Kiezitsa, sur ordre de Blade, alluma les braseros et les torches de la salle dont les flammes s'unirent avec la faible clarté de l'aurore qui pointait. Blade s'approcha des cages après s'être emparé des clefs suspendues près de l'entrée. Leur intervention au beau milieu de la nuit avait attiré l'attention des pensionnaires du Zoo. Malèn la Babzé, Kento l'Aurouss et Milna la Worms se dressaient contre les barreaux de leurs geôles respectives.

— C'est toi qui fais ce raffut ? cria la Babzé. Tu nous empêches de dormir !

Blade glissa la large clé de fer dans la serrure de sa cage.

— J'avais bien senti que tu étais un coriace, s'exclama Malèn en bondissant hors de sa geôle.

— Choisis-toi de quoi te défendre, dit Blade en désignant le mur aux armes.

La Babzé ne se fit pas prier. Blade s'empressa de libérer l'Aurouss qui se cabra et frappa puissamment le sol de ses quatre sabots.

— Merci l'ami, déclara-t-il, mais tes efforts risquent d'avoir été bien vains ! Nous ne pourrions jamais sortir d'ici vivants.

— Et alors ? intervint Malèn à présent armée de deux épées. Ne vaut-il pas mieux mourir en s'enfuyant que de pourrir ici ?

Le Centaure haussa les épaules, mais une lueur discrète s'alluma dans son regard lorsque ses yeux se posèrent sur la hache à double tranchant qui pendait au mur et sur l'arc et les trois carquois à ses côtés. Il s'approcha du présentoir et, n'osant y croire, toucha du bout des doigts les armes qui lui avaient été confisquées tant d'années

auparavant.

— Ne traîne pas ! beugla Malèn qui ouvrait à son tour la cage du Sylune.

L'Aourouss fixa les carquois dans son dos, passa l'arc autour de son torse, attacha le ceinturon et le fourreau de la hache et saisit celle-ci à pleine main.

— Karwo Waty ! appela Blade devant le rocher du Marmouset. Karwo Waty, c'est Blade ! Sors de là, on s'en va !

La barbiche du petit homme apparut, puis son visage en entier. Il regarda de tous côtés, puis, prenant conscience de la situation, sourit à Blade.

— Malin, malin !

Sa jambe allait mieux, il pouvait marcher sans souffrir.

Il retrouva comme les autres ses effets personnels : une courte épée à lame serpent, une sorte de kriss effilé.

— Inutile, je suis trop lourde, je ne pourrais vous suivre !

Milna la Worms refusa qu'on lui ouvrît la cage.

Blade retrouva Malèn et Kiezitsa qui tentaient de convaincre la femme-ver.

— Je ne puis me déplacer ni survivre ailleurs que dans du sable, poursuivit-elle. Partez, partez sans tarder, ne vous souciez pas de moi !

Le beau visage de la Worms, malgré son effort pour encourager ses compagnons d'infortune, révélait cependant une profonde tristesse.

La Babzé serrait dans ses grosses mains celles fines et délicates de la Worms. Milna plongeait son regard dans celui de Blade.

— Tu ressembles à mon époux que les Nanyks ont massacré tandis qu'il me protégeait, lui confia-t-elle. Je puis te demander une faveur ?

Blade hocha la tête. La Worms approcha son visage des barreaux et attira Blade contre elle. Elle l'embrassa en tremblant. Le baiser dura longtemps.

— Merci, lui dit-elle enfin.

En se reculant, elle saisit le couteau qu'il portait à sa ceinture.

— Je vais en avoir besoin, expliqua-t-elle. Smietz Bwoten ne nous ennuiera plus !

Elle dissimula le couteau dans le sable. Blade lui caressa tendrement la joue sur laquelle ruisselait une larme.

— Des Nanyks arrivent ! dit soudain une voix aux intonations étranges.

Blade ne comprit pas tout de suite à qui elle appartenait.

Le Sylune aux yeux voilés par une membrane blanchâtre précisa son information.

— Ils sont une vingtaine et progressent rapidement !

Malèn comprit l'étonnement de Blade.

— Les Sylunes sont aveugles mais perçoivent le monde mentalement. Leurs perceptions s'étendent bien au-delà des murs...

— Kiezitsa, guide-les au passage secret, ordonna Blade.

Il se précipita quant à lui vers le mur aux armes et, rejetant la courte épée du Nanyk, en choisit une longue, ornée d'inscriptions runiques. Il reprit le ceinturon aux nombreux poignards ainsi que son fouet. Un bel arc et son carquois retinrent aussi ses préférences. Après un dernier adieu à Milna, il bondit hors du Zoo des Génocides. Ses compagnons avaient déjà disparu, mais de l'autre côté débouchaient déjà les Nanyks. À sa vue, ils s'élancèrent vers lui. Il décocha deux flèches et fit deux victimes. Une débandade affolée régna alors dans les rangs des Nanyks qui se bousculèrent sans fraternité pour se mettre à l'abri derrière la courbe du couloir. Blade en profita pour s'éclipser.

Kiezitsa avait déjà introduit tout le monde dans la galerie. Blade y pénétra à son tour puis, aidé de Malèn dont la force de Babzé était colossale, il referma l'ouverture. Il recommanda ensuite un silence absolu, expliquant en deux mots que, si les bouches d'aération permettaient d'entendre ce qui se passait au-dehors, elles pouvaient aussi trahir leur présence et révéler l'existence des passages secrets.

Sans un bruit, ils se mirent en route. Kento, l'Aourouss, ne se plaignit qu'une fois de la bassesse du plafond qui le contraignait à se courber comme une vieille Nanyk ! Ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la montagne, vigilants à suivre les galeries déclives, afin d'atteindre l'issue lointaine située au cœur de la plaine...

*

* *

Le Régent fouillait avec rage la chambre de Kiezitsa, la jeune princesse Prawnik. Depuis les premières lueurs de l'aurore, par les petites fentes creusées dans les murs, il avait cherché en vain trace de sa « protégée » et de ce Prawnik à l'allure fière. Accompagné de trois molosses, il s'était résolu à s'introduire dans l'appartement. Furieux de ne pas les trouver, après avoir prévenu, menacé à voix haute, car il s'imaginait que ces deux prisonniers s'amusaient à le faire tourner en bourrique en changeant de pièce avant qu'il n'y pénètre lui-même, il avait lâché les fauves, sachant que si les bêtes les découvraient dans un recoin elles les mettraient en pièces. Les molosses avaient tourné et retourné dans l'appartement sans rien trouver. L'un d'eux avait même

apparemment sombré dans la folie et s'était mis à aboyer comme un damné contre le mur de la chambre, comme si les prisonniers avaient traversé par magie la roche pour s'enfuir ! Smietz Bwoten, hors de lui, s'en prit à l'animal et lui passa sa lame à travers le corps. Envahi d'une démente sauvagerie et irrépressible, il s'acharna ensuite sur le cadavre sanguinolent, poussant des grognements bestiaux à chaque coup d'épée. L'odeur du sang frais et la vue des chairs rouges excitèrent les deux autres fauves qui, une fois soulagée la rage de leur maître, se firent un plaisir de dévorer leur semblable sous l'œil ravi du Régent.

Le spectacle terminé, Smietz Bwoten siffla ses bêtes et quitta la chambre souillée de sang. Avant de sortir, il remarqua les taches rouges sur la literie de soie, symboles de la virginité envolée de sa captive. Rageur, il essuya alors sa propre épée sur les draps maculés, comme s'il voulait flétrir l'événement qui avait eu lieu ici.

Le garde Nanyk qui eut le malheur d'annoncer à son Régent, quelques minutes plus tard, que les « résidents » du Zoo des Génocides avaient disparu subit le même sort que le molosse. La gorge tranchée, il fut livré à l'appétit inassouvi des canidés aux larges mâchoires.

Les autres gardes évitèrent soigneusement de s'approcher trop près du Régent lorsque celui-ci vint constater de visu la disparition des prisonniers. Il hurla de rage devant les cages vides, frappant de son arme les grilles ouvertes. Un léger froissement derrière son dos le fit se retourner : le sable de la geôle de la Worms remuait ; la splendide créature apparut, plus belle que jamais, plus désirable qu'à l'ordinaire ! Sa poitrine gonflée semblait héberger le plus incroyable des désirs. Smietz Bwoten n'y résista pas et s'approcha, tout son être saisi d'un tremblement d'excitation.

— Milna, tu ne m'as pas trahi, toi ; tu es restée pour moi !

Le sourire enjôleur de la Worms le captiva, ses yeux l'ensorcelaient. Il posa son corps contre la grille et tendit une main vers les seins magnifiques. Avant qu'il ne puisse les frôler, la femme-ver lui porta un coup rapide de son poignard. Malheureusement, la garde du couteau fut bloquée par l'un des barreaux et la lame ne put s'enfoncer dans le ventre du Régent. Ce dernier hurla de douleur et se rejeta en arrière, les yeux exorbités. Il souleva son jabot d'un geste nerveux, la blessure était superficielle. Un rire hystérique l'emporta à la vue de la mine contrite de la conspiratrice.

— Raté, ma belle ! s'exclama-t-il. On ne se débarrasse pas de Smietz Bwoten de cette façon. Mais, crois-moi, tu auras ta récompense aujourd'hui même ! Donne-moi ton arme !

La Worms recula et se posta au centre de sa piscine de sable.

— Comme tu veux, nous allons vider ton baquet de ton si précieux

sable et te désarmer, après quoi, je te le promets, je m'amuserai avec toi comme jamais je ne l'ai fait !

D'un signe, il mit ses hommes à l'ouvrage. Ils contournèrent la cage et ôtèrent deux panneaux de fer, créant ainsi deux ouvertures de trente centimètres carrés chacune par lesquelles le sable s'écoula aussitôt.

La Worms s'affola un instant, ce qui accrut la satisfaction du Régent, mais bientôt un voile de sérénité descendit sur les traits fins de Milna. Elle sourit, puis regarda Smietz Bwoten droit dans les yeux avec des éclats de défi et de joie. Son expression incongrue étonna le Régent qui suspendit son sourire niais. Lorsque la Worms leva le bras et tourna la pointe du poignard contre son propre ventre, il comprit soudain ce qui avait provoqué cette jubilation.

— Non, cria-t-il, ne fais pas ça, je t'en supplie, non !

— Adieu, Smietz Bwoten, nous nous retrouverons un jour, sur la Terre des Morts !

La lame d'argent disparut dans le ventre délicat de la Worms qui ne se départit pas de son expression de joie. Un filet de sang s'écoula jusqu'au sable. Elle ferma les yeux puis s'enfouit dans la profondeur de son territoire afin de se soustraire au regard de Smietz Bwoten.

Le Régent tomba à genoux, la tête au creux des mains. Au grand étonnement des gardes, ils entendirent leur maître pleurer. La cuve se vida entièrement de son sable. Le corps de la Worms gisait sur le fond.

— Elle respire encore, murmura un Nanyk.

Smietz Bwoten écarta ses mains. Son regard luisait d'une cruauté indescriptible. Toute trace de tristesse, s'il eût jamais vraiment éprouvé ce sentiment, s'était envolée. Il se leva d'un bond. L'écume aux lèvres, il ouvrit la grille de la cage et, empoignant des deux mains la splendide chevelure de la Worms, il la sortit du bac et la traîna vers la pièce adjacente. Le corps mortellement blessé de Milna traça sur le sol, de son sang ocre, un long et étrange dessin semblable au relief des dunes de sable d'où elle était originaire. Elle eut une vision fugitive de son monde, de son époux massacré par les Nanyks, et une larme bleue vint mourir sur le triste sourire que son geste fatal avait engendré sur son beau visage.

D'un coup de pied, Smietz Bwoten ouvrit la porte. Un cri aigu accueillit leur arrivée. Le Chywots, le rapace géant, dressé sur un des perchoirs de son immense cage, scrutait les arrivants de son œil avide. Le Régent repoussa la grille et traîna la Worms gémissante dans la cage. Il ressortit et s'adressa au rapace.

— Mange ! C'est ton dîner !

L'oiseau géant ne bougea pas. Son regard de rapace passait de la

mourante à la courte silhouette du Nanyk qui s'excitait. Milna ferma les yeux. Déjà sa conscience prenait congé de la douleur, de cette vie cruelle offerte par le sort.

— Mange ! hurla Smietz Bwoten. Mange-la maintenant, je veux qu'elle sente ses chairs se faire déchirer par ton bec ! Dévore-la !

Le Chywots demeurait toujours immobile tandis que le Régent s'égosillait. Lorsque Milna la Worms rendit son dernier soupir, l'oiseau se posa à ses côtés.

— Imbécile ! tonna Smietz Bwoten. Tu mériterais que je te tue et que je te mange moi-même !

Il frappa la grille de son épée, puis quitta la pièce avant que le Chywots n'entame son pathétique repas...

CHAPITRE VIII

Un souffle terrible se déchaînait sur la plaine aux reflets bleus. Les immenses plages de chardons géants qui s'étalaient entre les rochers épars et les herbes rases émettaient de longs chuintements frénétiques sous les allées et venues désordonnées du vent.

Des tourbillons d'épines s'envolaient parfois, et rejoignaient les volées de feuilles rousses soustraites à la vaste forêt qui gémissait à quelques kilomètres de ce lieu désertique. Croisement des courants d'air engendrés par la barrière de montagnes et des bourrasques humides septentrionales, la plaine s'obstinait dans une inhospitalité millénaire.

C'est dans ce climat austère que Blade et ses compagnons surgirent du ventre de la terre, par un trou discret situé entre deux rochers couverts de lichens. Sous le ciel limpide, où de rares petits nuages ronds filaient avant de se faire écharper en invisibles filaments, ils se plaquèrent aussitôt contre les deux blocs rocheux à la recherche d'un abri. Les épines des chardons les assaillaient de toutes parts comme autant de guêpes excitées. Ils se protégeaient le visage avec leurs mains qui se hérissaient bien vite d'une multitude de dards fins et bleus.

— Retournons dans le souterrain, proposa Malèn, songeant davantage aux autres qu'à elle-même, car ses poils bruns la préservaient des pénibles piquûres, et attendons une amélioration.

— Inutile, intervint Kiezitsa, la Plaine Bleue ne connaît jamais d'accalmie !

Blade examina les environs. Les galeries les avaient menés de l'autre côté de la montagne, au pied du versant le plus escarpé. À trois cents mètres, les parois abruptes de la chaîne montagneuse formaient une barrière infranchissable. Hormis passer leur vie entière dans le sous-sol à manger des insectes et boire l'eau de ruissellement, ils n'avaient d'autre choix que de traverser la plaine dans sa largeur afin de gagner au plus vite la forêt qu'ils apercevaient au loin.

Blade leur exposa l'unique voie à suivre. L'évidence rallia leur faible enthousiasme.

Le Marmouset souffrait de sa jambe. La longue et délicate avancée dans les galeries de Dvorka l'avait épuisé et sa blessure s'était

réveillée. Blade proposa que Kento le prît sur son dos ainsi qu'Alaël l'enfant blond ; leurs poids conjugués seraient insignifiants pour un être aussi robuste que l'Aourouss. La foudre jaillit brusquement des yeux du Centaure. Il dégaina sa large hache et en menaça celui qui avait eu l'audace, l'affront d'avancer pareille insulte.

— Personne ne m'a jamais monté dessus ! rugit-il. Je ne suis pas une bête de somme. Porte toi-même le Marmouset. Quant au Sylune, tu te méprends si tu le considères comme un enfant, regarde la longueur de ses boucles ; il a au moins cent ans !

Se moquant de l'effet de stupeur qu'avaient créé ses paroles, l'Aourouss partit au grand galop en direction de la forêt, abandonnant le reste de la troupe. Le Sylune, qui avait été à l'origine de la colère du Centaure, demeura impassible et se protégea la face d'un morceau de tissu qu'il arracha de son habit. Silencieux, il attendit la suite des événements. À la lumière des propos de Kento, Blade le considéra avec scepticisme. Était-il possible que cela fût vrai ? Cet enfant de dix ans, aux cheveux blonds tombant sur ses épaules graciles, au visage d'albâtre, à la peau claire et ferme, pouvait-il avoir cent ans ?

À cet instant, Malèn passa derrière Karwo Waty, le souleva et l'installa sur ses solides épaules.

— Partons maintenant ! dit-elle. Tu as vexé l'Aourouss, il ne nous aidera pas, mais je suis sûre qu'il nous attendra là-bas.

Blade ouvrit le chemin. Derrière lui, Kiezitsa la tête enfouie sous la chemise de son amant suivait en aveugle. Puis venait Alaël, le Sylune, son visage d'enfant à présent entièrement masqué par un tissu blanc ; il allait d'un pas sûr. Malèn derrière lui se demandait quelle perception pouvait bien avoir le Sylune, comment la plaine, les chardons lui apparaissaient-ils ? Question qu'elle chassa bien vite, car les Sylunes conservaient depuis toujours jalousement leur mystère.

Sous le vent lancinant et cruel, la marche fut éprouvante. Par instants, le vent était si violent que Blade s'arrêtait quelques secondes afin de protéger ses yeux aux creux de ses mains. Une demi-heure plus tard, ils atteignirent enfin l'orée de la forêt, mais ne s'arrêtèrent qu'une fois définitivement hors d'atteinte des épines qui, portées par une malignité opiniâtre, les avaient encore persécutés une bonne cinquantaine de mètres au-delà des premiers arbres. Ils s'appliquèrent ensuite à se débarrasser mutuellement des piquants dont la substance urticante qu'ils avaient inoculée sous la peau de leurs victimes devait leur laisser longtemps encore de désagréables sensations de brûlure.

Comme l'avait annoncé Malèn, Kento ne les avait pas définitivement quittés. Les deux sabots avant posés sur un rocher, il les regardait sans aménité. Son visage était écarlate. Sa course rapide avait accru la puissance de pénétration des épines, et leur venin s'était

enfoncé plus profondément dans ses chairs. Impatient, emporté, l'Aourouss avait dû se frotter la face avec vigueur pour soulager ses démangeaisons et n'avait obtenu que l'effet inverse. À présent son orgueil lui donnait la force de se contenir, de résister à la furieuse irritation qui l'enflammait.

Le Marmouset fut le premier à retrouver le sourire. Il exprimait sa joie avec naïveté, s'agenouillant et baisant l'humus. Tout en lançant par-dessus ses épaules des brindilles et des feuilles mortes, il chantonna :

— Libre ! Libre ! Malin, malin, mon ami Blade !

Il effectua ensuite une danse loufoque qui fit rire à pleine gorge la Babzé et Kiezitsa. Cette exhibition eut le mérite de mettre un terme à la tension qui avait prévalu depuis leur départ de Dvorka. Pour la première fois, les évadés du Zoo des Génocides réalisèrent pleinement leur nouvelle situation.

Malèn imita le Marmouset. Elle huma une pleine poignée de terre.

— Ah ! comme il est bon de sentir autre chose que la poussière de notre prison. Cela ne vaut pas le terreau de ma forêt d'origine, mais tout de même...

Elle interrompit ses paroles pour mâchouiller les feuilles vertes d'un arbrisseau. Yeux fermés, gémissant de plaisir, elle s'abandonnait à la tendresse et la fraîcheur des végétaux. Alaël le Sylune, assis sur une pierre, avait le visage levé vers le ciel comme aspiré par la contemplation d'un monde invisible.

— Kiezitsa, demanda Blade qui pensait à tout ce qui pouvait les attendre, connais-tu cette forêt ?

— Pas du tout, répondit la Prawnik, je ne suis jamais allée au-delà de la fin du souterrain.

— Nous partirons donc droit devant nous, c'est le seul moyen de s'éloigner de la montagne d'où nous venons.

— Parce que tu crois que nous pourrions longtemps échapper à notre destin !

La voix grave, impérieuse de l'Aourouss figea le Marmouset dans une grimace affolée. Malèn suspendit son festin et le visage de Kiezitsa s'assombrit. Blade se tourna vers Kento qui s'approchait d'un pas puissant.

— Peut-être pourrions-nous fuir les Nanyks, reprit le Centaure sur un ton où transpirait l'amertume, mais tôt ou tard nous serons rattrapés par la magie de Swarlyz et nous finirons comme nos peuples, dévorés par les Dramens !

Les paroles achevèrent d'éteindre le feu enthousiaste qui s'était

emparé de ses compagnons. Blade, quant à lui, savait que l'Aourouss n'était sans doute pas loin de la vérité, mais, s'il y avait une chance infime de renverser le Régent et de mettre un terme aux méfaits de Swarlyz, seule la volonté de réussir leur permettrait d'y parvenir. Jamais le désespoir n'avait été source de succès et aussi colossale s'annonçait leur tâche, aussi inconnus en étaient les moyens pour y arriver, ils devaient par-dessus tout puiser en eux-mêmes cette foi qui présidait aux victoires. Blade décida de jouer sur la fierté de Kento pour neutraliser l'effet de son intervention. Il se percha sur le tronc moussu d'un arbre déraciné et apostropha l'homme au corps chevalin tout en dégageant d'un geste lent et discret le fouet qu'il avait ceint autour de sa taille.

— Libre à toi d'effectuer le chemin inverse ! commença-t-il d'un ton méprisant. Si tu aimes tant Smietz Bwoten, cours donc à sa rencontre, jette-toi à ses pieds et implore son pardon pour ton escapade !

Blessé au plus profond de son amour-propre, l'Aourouss bondit sur Blade, la hache en main. Tous crurent que la dernière heure de Richard Blade était arrivée. La masse imposante du Centaure et sa puissance musculaire étaient telles à leurs yeux que rien ne pouvait lui résister lorsque la colère dictait ses actes. N'avait-il pas lors de la mort de sa compagne tué six gardes nanyks de ses seuls bras et sabots avant d'être immobilisé par un filet d'acier. Leur ami Blade avait signé son arrêt de mort en insultant Kento. Contrairement aux autres, submergés par leurs émotions, Blade avait prévu la réaction du Centaure, et il savait que le courroux de Kento, aussi effroyable qu'il soit, constituerait en fait le défaut de son attaque.

La hache s'abattit avec une force et une vitesse incroyables. Kiezitsa, anticipant le massacre, détourna la tête et ferma les yeux. Un cri étrange entre le hennissement d'un équidé et le rugissement d'un fauve l'incita à regarder ce qui se passait. Elle vit la hache profondément enfoncée dans le tronc d'arbre sur lequel se tenait Richard Blade quelques instants plus tôt. L'Aourouss essayait de la dégager avec une rage désespérée. Blade, à ses côtés, saisit alors de sa main droite la large barbe du Centaure et, utilisant celle-ci comme un licol, s'y cramponna fermement afin de lancer sa jambe gauche par-dessus la croupe de son adversaire. Il se retrouva ainsi à califourchon sur le Centaure. D'un geste vif, il enroula son fouet autour de la gorge de l'Aourouss qui se cabra en rugissant, ce qui eut pour effet de l'étrangler davantage. Blade se cambrait de toutes ses forces. Ses muscles bandés jusqu'à leur extrême possibilité, il étouffait la puissante créature qui tantôt cherchait à renverser son cavalier en ruant, tantôt en essayant de le saisir par-derrière. Le manque d'air remplit bientôt son office. Kento s'effondra à genoux. Son visage

cramoisi commençait à virer au violet. Il se coucha sur le côté. Blade mit alors fin au combat. Il dégagea son fouet et sauta devant le Centaure qui respirait à grand bruit.

Malèn, Kiezitsa et Karwo Waty éprouvèrent le même sentiment d'admiration envers Blade. Sa rapidité, son courage et son sang-froid témoignaient de la haute valeur de leur nouveau compagnon.

Lorsque l'Aourouss eut pratiquement retrouvé son souffle, Blade acheva la leçon.

— Il est trop tard pour reculer ! Ne bradons pas cette liberté que nous avons obtenue, et ne nous laissons pas entraîner dans de sordides querelles ou de vains désespoirs. Notre destinée est entre nos mains ! Peut-être existe-t-il dans ce monde des survivants de vos peuples qui pourront se joindre à nous pour se débarrasser de Swarlyz et de ses féaux.

Les paroles de Blade distillèrent un regain de courage dans les âmes de ses amis. Sa prouesse, à l'instant, démontrait que jamais le sort en était définitivement jeté, que sous une apparente évidence la réalité pouvait se révéler tout autre. Kento, qui se redressait, ne partageait toujours pas ce point de vue, mais sa cuisante défaite lui avait imposé une humilité inhabituelle. Il parla donc avec plus de circonspection.

— Je n'ai pas plus que vous envie de courber l'échine, dit-il d'une voix discrète encore affaiblie par la morsure du fouet, et je défendrai maintenant ma liberté jusqu'à la mort qui me paraît aujourd'hui mille fois plus souhaitable que de me retrouver de nouveau le jouet de Smietz Bwoten. Mais vous semblez tous oublier que nos peuples sont éteints ! Tous nos semblables sont morts, engloutis par les Dramens !

Blade s'apprêtait à répliquer lorsqu'une voix étrange se fit entendre.

— Tu te trompes, Aourouss !

Les visages étonnés se tournèrent vers le Sylune dont les lèvres tremblaient légèrement. Fait rarissime, la vieille âme au corps d'enfant exprimait une émotion ! Les évadés du Zoo des Génocides attendaient une suite à ses paroles surprenantes, mais Alaël semblait avoir repris son mutisme habituel. Blade comprit que le Sylune en savait long sur les Dramens, mais quelque chose le retenait, générerait en lui une hésitation qu'il parvenait difficilement à surmonter. L'impassibilité coutumière de ce personnage dissimulait un mental agité, bien loin de l'apparente sérénité conférée par son aspect angélique.

— Tes paroles ont semé un doute, Alaël, déclara Blade en s'asseyant devant lui sur une souche. Dis-nous ce que tu sais, même si cela te coûte de parler !

Le Sylune redressa vivement la tête. Les mots de Blade avaient touché un point sensible. Les membranes qui recouvraient ses yeux frémirent discrètement. Blade ressentit à ce moment un étrange et furtif chatouillement dans le cerveau comme un léger courant d'air. Il lut sur la face pâle et enfantine une lueur de surprise.

— Tu lis dans les cœurs et les âmes mieux qu'un Sylune, murmura enfin Alaël.

Il respira profondément et, d'un geste empli de grâce, passa une main dans sa chevelure blonde et bouclée.

— Je suis le chef des Sylunes, commença-t-il, Smietz Bwoten lui-même l'ignorait. Je connais plus de secrets que tous vos peuples réunis, ma mémoire remonte à l'aube des temps ! Nous autres Sylunes avons la capacité de transmettre notre esprit à l'instant de notre mort. J'ai hérité celui de mon père, lui-même héritier des souvenirs de nos aïeux.

Blade comprit aussitôt là où voulait en venir le Sylune.

— Que t'a révélé ta mémoire sur les Dramens ? questionna-t-il.

Un frisson presque imperceptible parcourut son corps frêle. La perspicacité de cet homme le désarçonnait un peu.

— Les Dramens sont des projections immatérielles, précisa-t-il, dont le rôle est d'absorber l'énergie vitale de ceux qu'elles détiennent. Leurs captifs ne sont pas morts mais dans un état de suspension de la vie.

— Que se passe-t-il, intervint Kiezitsa tout à la fois emplie d'un espoir fou et d'une cruelle inquiétude, lorsque l'énergie vitale dont tu parles est totalement absorbée ?

— Le Dramen explose ! proposa Blade dont la réflexion mentale s'abreuvait des révélations du Sylune.

Alaël tressaillit une nouvelle fois, l'homme l'avait déconcerté par son savoir.

— C'est exact, confirma-t-il.

— Mais combien de Dramens ont explosé depuis dix ans, s'exclama Kiezitsa affolée, combien de nos amis sont-ils encore en vie ?

— Cela dépend, commença le Sylune hésitant encore à tout raconter... cela dépend des besoins en énergie de l'utilisateur des Dramens.

— Tu veux dire de Swarlyz ? précisa Blade.

Le Sylune hocha la tête. Sa réticence à livrer ses informations exaspéra soudain le Centaure qui s'approcha de lui menaçant.

— Pourquoi nous avoir laissés dans l'ignorance de ces choses ? lui

reprocha-t-il d'un ton sévère.

— Nous nous morfondions dans nos cellules, nous pleurons sur nos peuples éteints, pendant que tu savais qu'il n'en était rien ! explosa aussi Malèn qui partageait la colère de l'Arouss.

Alaël tourna vers eux un visage empli de compassion.

— À quoi cela aurait-il servi que je vous révèle cela ? Nous étions prisonniers. Quant aux Dramens, ils ne relâchent jamais leurs prières.

Blade s'interposa entre le Sylune d'un côté et l'Arouss et la Babzé de l'autre.

— L'espoir leur aurait donné plus de force, expliqua-t-il. Peut-être auraient-ils cherché à s'enfuir...

— La peine était déjà dans leurs cœurs, se défendit Alaël, mes révélations n'auraient eu pour seul effet que d'éveiller une joie éphémère qui aurait laissé place à une angoisse plus forte encore. Ils se seraient livrés à une comptabilité morbide au fur et à mesure que le temps passait. Chaque jour assassinant un membre de leur peuple ! Une sorte de goutte-à-goutte insupportable qui aurait ruiné leur raison ! J'ai voulu leur épargner une irrémédiable déception.

Les phrases du Sylune apaisèrent Malèn. Kento ravala son courroux sans pour autant accepter ces explications qu'il jugeait méprisantes. Le Sylune avait estimé qu'il n'aurait pas été capable d'affronter une telle situation ! Il l'avait ainsi dépossédé de sa propre dignité, de son courage. Blade n'avait cessé de scruter le visage du Sylune, son éclat perdait de sa blancheur lorsqu'il prononçait certaines phrases. Il songea qu'il devait exister un décalage émotionnel entre les paroles d'Alaël et la réalité des choses. Il eut l'impression que le Sylune mentait ! Ses véritables motifs n'étaient pas ceux invoqués, même si son souci de ne pas décupler la tristesse de ses compagnons de captivité pouvait avoir été sincère. Le Sylune dissimulait quelque chose. Sans doute lui aurait-il été possible de masquer totalement ses sentiments, mais la précipitation des événements, leur fuite rendaient à présent inévitable la révélation de ce qu'il portait en lui. Blade décida de le contraindre à exprimer son secret.

— D'où proviennent les Dramens ? demanda-t-il. Que sont-ils exactement ?

Le Sylune dodelina de la tête. Ses traits enfantins se durcirent. Il entrouvrit les lèvres, hésita un instant puis souffla un mot :

— Le Tore !

Blade n'eut pas le temps de relever ce nom : Karwo Waty poussa un hurlement déchirant et s'écroula au sol ! Pris d'un délire épileptique, il se tortillait comme un ver et vomissait une écume blanchâtre. De violents spasmes tétanisaient parfois son corps. Blade

l'immobilisa en s'asseyant sur lui afin d'éviter qu'il ne se heurtât la tête contre l'un des petits rochers à proximité.

— Que lui arrive-t-il ? s'inquiéta Kiezitsa profondément révoltée par ce spectacle. Il devient fou ?

— Il est fou ! reprit Malèn. Ce mal le submerge de temps à autre, cela passera. Smietz Bwoten s'amusait à le voir ainsi. Il parvenait même à le plonger dans cet état à volonté, lui murmurant quelque chose à l'oreille.

Le Marmouset s'apaisa peu à peu. Malèn le nettoya de ses souillures à l'aide de larges feuilles et de la sève incolore qu'elles renfermaient en leurs tiges. Elle le transporta ensuite un peu à l'écart où il s'assoupit bientôt.

Le cercle des compagnons se reforma.

— Qu'est-ce que le Tore ? questionna sans tarder Kento, visiblement peu affecté par les manifestations du Marmouset.

— Un cercle d'argent incrusté de gemmes rouges ! reprit Alaël. Ces pierres possèdent une vibration particulière. Grâce à elle, le Tore donne accès au champ de formes qui préside à la création de toutes choses en ce monde, ce creuset d'où naissent les lois de l'univers !... Swarlyz est à même d'engendrer tout ce que son esprit est capable d'imaginer. Il est omnipotent ; il est l'égal des Dieux !

Une chape de plomb s'abattit alors sur tout le monde. Swarlyz était donc définitivement hors de portée de leurs piètres possibilités ! Leurs peuples respectifs seraient à jamais captifs des Dramens ; quant à eux, ils n'étaient que des êtres en sursis, car tôt ou tard, si par chance ils échappaient aux hordes Gwopys ou aux Nanyks que le Régent allait immanquablement lancer à leurs trousses, l'esprit omniscient du Mage Swarlyz les retrouverait où qu'ils puissent s'enfuir, où qu'ils puissent se terrer !

L'Aourouss, la Babzé, la Prawnik et le Sylune partagèrent alors une certitude commune : nul, en ce monde, ne pouvait défier un Dieu !

— Les molosses ! hurla soudain Karwo Waty en se redressant, mettant fin à leurs états d'âme désabusés.

De grosses gouttes de sueur suintaient de son front tourmenté. Les cernes noirs autour de ses yeux clairs accentuaient le flamboiement de sa folie dans son regard brûlant. Malèn revint aussitôt à ses côtés et lui murmura des paroles d'apaisement. Mais le Marmouset insista.

— Ils arrivent ! Je les entends !

Le Sylune tourna la tête en direction de la plaine qu'ils avaient quittée peu de temps auparavant.

— Notre ami a l'ouïe fine : des molosses jaillissent du passage que nous avons emprunté, souffla-t-il en abandonnant son rocher.

— Smietz Bwoten aura donc découvert les galeries secrètes ! gémit Kiezitsa.

Kento galopa jusqu'à l'orée de la forêt afin de vérifier de lui-même. À travers le fin rideau d'épines tourbillonnantes, il distingua une douzaine de bêtes qui reniflaient le sol, visiblement peu perturbées par les attaques du vent d'aiguillons.

— Il faut s'enfuir au plus vite ! s'écria l'Aurouss de retour auprès d'eux. Smietz Bwoten les a lancés à nos trousses. Les molosses sont seuls, aucun Nanyk ne les accompagne pour l'instant. Fuyez ! Et que les Dieux vous viennent en aide !

Kento acheva à peine sa phrase : il s'éloigna sans hésiter, abandonnant ses compagnons d'évasion à leur triste sort. S'il ne tardait pas, ne perdait pas son avance, ses jambes puissantes et sa résistance le mettraient incontestablement hors de portée des fauves.

— Lâche ! hurla Malèn à son attention avant de cracher par terre.

La confirmation de la venue des molosses et la fuite du Centaure jetèrent l'épouvante dans l'esprit de Karwo Waty qui, submergé par la panique, partit dans une course folle.

— Rattrape-le, Malèn ! ordonna Blade.

La Babzé se lança à la poursuite du Marmouset qui filait comme le vent, la terreur décuplant ses capacités physiques. Blade chercha du regard les abris à disposition autour d'eux. Les arbres voisins aux premières branches trop élevées leur refusaient leur protection, seul, à cent mètres de là, un gros chêne au tronc ventru, à l'écorce rugueuse et ravinée, offrait une chance de se mettre hors de portée des fauves. Déjà leurs abois annonçaient leur arrivée imminente.

— Kiezitsa, Alaël, courez le plus vite possible jusqu'à ce gros arbre.

— Et toi ? s'écria la Prawnik.

Blade s'empara de son arc et sortit une poignée de flèches de son carquois.

— Je vais réduire le nombre de ces tueurs sanguinaires, ne discute pas, file !

Il partit à la rencontre de la meute hurlante. Il les aperçut maintenant qui pénétraient la forêt, et il se posta aussitôt près d'un petit rocher. D'un seul geste, il planta le bouquet de flèches dans la terre et encocha un premier dard. Il banda son arc à l'extrême, car il devait atteindre les fauves quand ils étaient le plus loin possible. Le premier trait transperça le poitrail de la bête de tête. L'animal hurla et

tourna sur lui-même, comme s'il essayait de se mordre la queue ; ses mâchoires claquaient puissamment, cherchant à attraper un ennemi invisible. Son hurlement surprit le reste de la meute. Une seconde flèche se ficha dans le cou d'un autre, sectionnant la carotide ; un torrent de sang jaillit de l'animal, provoquant une hystérie au sein de la meute. Deux fauves, dont celui blessé précédemment, se jetèrent sur leur congénère qui, malgré sa blessure, livra une rude résistance.

Blade hasarda un coup d'œil en direction de Kiezitsa. Elle et le Sylune n'avaient pas encore atteint le gros chêne. En revanche, il ne vit aucune trace de Malèn et du Marmouset. Le mouvement de Blade attira l'attention de la meute qui s'élança vers lui, deux bêtes seulement prirent un autre chemin s'enfonçant dans la forêt.

Déjà la horde grondante s'approchait, babines retroussées sur des crocs menaçants. Une flèche s'enfonça sous la pointe de l'épaule du meneur, suivie d'une autre qui, s'introduisant dans sa gueule, se planta au fond de sa gorge. Ses vives blessures ne ralentirent point son allure. La résistance de ces molosses était époustouflante ! Blade ne disposait que d'un nombre limité de flèches et décida de ne pas s'acharner sur un animal en particulier mais d'infliger de graves blessures à chacun d'eux. Une fois que chacun eut reçu son lot de mutilations, la dernière flèche acheva le meneur en lui perforant le cerveau au travers de l'œil.

Blade rejeta alors son arc et dégaina un poignard. Les fauves étaient à vingt mètres. L'arme vola jusqu'au cœur d'une bête qui s'écroula après quelques fractions de seconde. Lorsqu'il s'empara de son épée, quatre molosses au corps comme planté de banderilles s'apprêtaient à lui bondir dessus !

Blade entendit des cris au loin, derrière ; ils ne provenaient pas de Kiezitsa ni du Sylune qui commençaient à grimper dans l'arbre. Blade songea aussitôt à Malèn, au Marmouset et aux deux molosses qui avaient quitté la troupe pour disparaître là-bas, parmi les arbres.

Blade s'employait à tenir en respect les carnassiers. Trois d'entre eux bavaient du sang. Leurs mâchoires carrées, leurs regards assassins affichaient leur férocité. Blade repéra parmi eux ceux qui présentaient les plus vilaines blessures et décida de les épargner momentanément pour s'attaquer en priorité au plus vaillant. Par surprise, il fracassa le crâne du plus vigoureux, mais faillit se faire happer la jambe par un autre. Son épée revint aussitôt sur le côté et trancha la truffe du traître. L'animal émit un cri déchirant et s'enfuit en courant, abandonnant derrière lui une longue traînée ensanglantée.

À présent, seuls deux fauves lui faisaient face. Les plumes des flèches souillées de vermillon qui dépassaient de leur pelage témoignaient de la redoutable précision de Blade et ils avaient perdu

beaucoup de forces. Leur vie s'écoulait à grosses gouttes régulières sur le tapis brun de la forêt. Ils respiraient avec grand-peine, mais leurs postures demeuraient celles de prédateurs prêts à porter leur attaque au moindre écart d'attention de leur proie. Blade, pour sa part, aurait pu attendre qu'ils s'écroulent sur place, morts d'épuisement, mais au loin le combat fratricide au sein de la meute était fini : le molosse valide avait eu raison des deux autres et s'approchait à vive allure. Blade dégaina lentement un poignard. Son mouvement provoqua un regain meurtrier dans les yeux injectés de violence des fauves et leur respiration s'accéléra. Blade leva le bras puis, dans l'instant où il lança son arme dans le cou de l'un, trancha la tête de l'autre avec son épée. Les deux bêtes s'écroulèrent en même temps.

Blade ne s'attarda pas sur ses victimes, le molosse encore valide, prenant appui sur le petit rocher, bondissait sur lui. Blade leva de nouveau son épée. L'animal s'y empala, mais ses crocs se plantèrent dans l'épaule de Blade. Bête et homme roulèrent à terre. Le molosse était mort, mais sans pour autant avoir desserré ses mâchoires. Blade les écarta à l'aide de son épée et repoussa le cadavre.

Il se releva et considéra la meute décimée : dix cadavres jonchaient le sol de la forêt ! Il songea aux molosses qui avaient quitté le groupe et aux cris qu'il avait entendus. Il s'apprêtait à s'élancer dans la direction prise par Malèn quelques minutes plus tôt lorsque trois silhouettes émergèrent d'une brume de fougères. Malèn tenait fermement le Marmouset par le bras et le forçait à avancer. À leurs côtés, la face rembrunie, l'Arouss Kento les accompagnait.

CHAPITRE IX

Les évadés du Zoo des Génocides avançaient à marche forcée. L'attaque des molosses leur avait clairement montré que Smietz Bwoten avait retrouvé leur trace. Le Régent avait sans aucun doute ordonné qu'on lance une meute à leurs trousses dans les galeries secrètes. Comme les fauves n'avaient besoin, pour se diriger, que de leur seul flair, leur progression avait été extrêmement rapide et ils avaient forcément distancé les soldats Nanyks qui, eux, guidés par d'autres molosses tenus en laisse, s'étaient ensuite engagés dans le réseau parallèle à la lueur de torches. Ils ne tarderaient pas à émerger à leur tour dans la Plaine Bleue.

Malgré tout cela, les fuyards conserveraient encore deux avantages : les Nanyks, persuadés que les ravages occasionnés par la meute de molosses auraient sérieusement handicapé les évadés, progresseraient dans les galeries sans trop d'empressement ; et, après avoir réalisé leur erreur, ils avaient le choix de poursuivre à pied ou bien de regagner Dvorka, s'équiper de montures et contourner la montagne pour rejoindre la Plaine Bleue et la forêt où avaient disparu les prisonniers.

Les évadés se persuadèrent donc qu'ils avaient des chances de conserver leur avance. Le danger, dans cette forêt inconnue, était de tourner en rond et de perdre du temps. Blade, qui possédait un excellent sens de l'orientation, décida pourtant de ne prendre aucun risque. Il avançait d'un pas cadencé, se retournant souvent afin de tirer dans l'espace une ligne imaginaire qui, d'arbre en arbre, tel un cordeau d'architecte, lui permettait d'établir avec certitude la direction la plus droite qui soit, la seule qui les éloignait au plus vite de la Plaine Bleue, de la montagne de Dvorka, de Smietz Bwoten et de ses Nanyks.

Même si ce n'était pas aisé de marcher selon une ligne droite, la troupe le suivait fidèlement. L'Aurouss Kento semblait avoir définitivement ravalé ses réticences à s'allier avec ses anciens compagnons de captivité. Sa nature indépendante, son refus de toute entrave, sa soif d'extrême liberté exacerbée par tant d'années de captivité l'avaient fait adopter un comportement outrageusement égoïste. Lorsque, pour la deuxième fois, il les avait abandonnés, sa conscience s'était mis à le torturer. La voix de Malèn le traitant de

lâche résonnait avec obstination dans ses oreilles, les paroles outrageantes de Blade hantaient son esprit. Au grand galop, il s'était éloigné de ses compagnons de captivité mais, dès qu'il avait entendu les cris de Malèn et du Marmouset, il avait fait demi-tour et s'était précipité à leur rescousse.

Il avait percé de ses flèches les deux molosses qui les attaquaient, tous deux réfugiés dans le tronc creux d'un vieux arbre, et ce faisant avait détourné leur hargne sur lui-même. Il entrouvrit le crâne de l'un avec sa lourde hache puis éventa le second d'une ruade fulgurante. À présent, il fermait la marche avec dignité.

Blade entraîna sa troupe dans le lit d'un torrent qui traversait la forêt. L'eau effacerait ainsi traces et odeurs que pisteurs et molosses devaient inmanquablement suivre. Ils descendirent le courant tandis que Kento poursuivait sur l'autre rive une route perpendiculaire à la rivière. Deux cents mètres plus loin, il revint prudemment sur ses pas et, galopant dans l'eau, rejoignit rapidement ses compagnons. Cette tactique préconisée par Blade désorienterait les Nanyks. Le temps gagné grâce à ces ruses serait le bienvenu, car les longues années de captivité avaient considérablement affaibli les ex-captifs du Zoo des Génocides. Ils étaient loin de posséder l'endurance de Blade, et leurs corps endoloris réclamaient fréquemment de petites haltes. Ils respiraient alors profondément comme des coureurs de fond, ôtaient leurs bottes et s'allongeaient un instant sur des coussinets de mousse ou un tapis de feuilles mortes. Il leur semblait que Blade ordonnait toujours trop tôt le signal du départ, mais aucun d'eux n'aurait songé à rechigner, pas même Karwo Waty ; le souvenir des molosses enragés cherchant à le mordre hantait son esprit.

Alors que la nuit tombait, ils s'écroulèrent d'épuisement dans le vaste creux d'un abri sous-roche désigné par Blade. Ils avaient marché toute la journée, se nourrissant de baies rouges offertes par des buissons épineux ou de fruits marron clair, enchâssés dans une gangue dure, qui tombaient en pluie du haut de grands arbres aux larges feuilles grises. Blade leur trouvait un léger goût de châtaignes grillées.

Tout au long de leur marche, il réfléchissait aux forces en présence. Smietz Bwoten n'était qu'un pion, certes il régenterait l'ancien territoire des Prawniks et constituait un danger réel pour les évadés, mais son pouvoir n'était rien comparé à celui de Swarlyz. La loi qui régissait tout était issue de la volonté du Mage. Swarlyz était donc l'être qu'il fallait détrôner. « Il est l'égal d'un Dieu !... » Les paroles du Sylune lui revinrent en mémoire. Peut-être cela était-il vrai. Peut-être possédait-il une puissance défiant l'imagination. Mais il n'en était pas moins un tyran. Blade avait appris, lors de ses voyages dans les DX, que toute créature engendrée, toute entité, aussi redoutable qu'elle

fût, avait une faiblesse secrète. Swarlyz aussi devait posséder son talon d'Achille. Son omnipotence lui venait du Tore, eh bien, peut-être sa faille y résidait-elle aussi. Blade voulait en savoir plus sur cet objet mystérieux.

Il regarda ses compagnons perclus, éreintés, seul Kento semblait avoir conservé un peu de vaillance. Le Sylune s'était assis un peu à l'écart du groupe. Son esprit devait vagabonder dans les sous-bois, telle une sentinelle invisible. Ses capacités mentales demeuraient incompréhensibles à qui n'était pas de sa race. Quelle représentation du monde son cerveau aveugle d'images oculaires arrivait-il à concevoir ? Blade se la représentait comme une image de synthèse, où les formes immatérielles pouvaient atteindre une surprenante précision tout en étant par ailleurs si différentes. Peut-être le Sylune accédait-il à des niveaux d'informations hors de portée du regard normal ? Sa vision franchissait peut-être les surfaces de la matière, et parvenait à sonder l'intérieur des choses ; ainsi un arbre, un rocher étaient-ils pour lui davantage des formes creuses plutôt que des contours. Le monde en devenait aussitôt plus vaste, sa réalité embrassant des espaces nouveaux.

Blade se surprit lui-même à jongler avec les aptitudes supposées du Sylune. Comment pouvait-il pousser ainsi son raisonnement, son imagination ? À partir de quoi fondait-il ses pensées ? Il se sonda un instant, remontant le cours subtil de son processus mental. Lorsqu'il en découvrit l'origine, il en reçut comme un éveil et comprit soudain ce qui le dérangeait chez Alaël. Le Sylune cachait quelque chose, comme un secret lourd à porter, une honte, une espèce de culpabilité ! Et Blade pensait bien avoir découvert ce qu'il en était, au moins en partie.

Lorsque le Sylune avait parlé des Dramens et du Tore, il avait usé d'un vocabulaire particulier, décrivant les Dramens comme des « projections immatérielles » et l'univers du Tore comme « un champ de formes » ! Blade avait lui-même utilisé des paroles semblables pour représenter l'idée qu'il se faisait de la perception des Sylunes. Ce rapprochement inattendu vint en écho à l'impression de malaise éprouvée par Alaël, lorsque l'existence du Tore fut abordée dans la conversation. Une certitude germa dans l'esprit de Blade : il existait un lien entre les Sylunes et le Tore. Il sentait que ce peuple devait avoir quelques responsabilités concernant le Tore. Quittant le matelas d'herbes tendres qu'il s'était confectionné, il alla rejoindre Alaël.

Une lumière pâle tombée de la lune se faufilait entre les frondaisons des arbres et inondait le visage clair et les cheveux blonds de la vieille âme réfugiée dans un corps d'enfant. Malgré ses yeux aveugles, le Sylune sentit l'approche de Blade. Il sut immédiatement

de qui il s'agissait et, comme s'il augurait des moments à venir, Blade nota une légère crispation des muscles dorsaux sous la toile du vêtement quand il s'assit à côté d'Alaël.

— J'ai à te parler, mon ami, déclara Blade en préambule.

Le Sylune respira profondément et murmura :

— L'heure est venue de confier le lourd secret de mon peuple et celui plus pénible encore de ma propre ascendance.

— Je le crois, confirma Blade.

D'un geste qui lui était coutumier, Alaël passa sa main dans ses cheveux bouclés et commença à parler.

— Mes souvenirs remontent si loin... Lorsque mon père, à sa mort, me transmit son esprit, je faillis en perdre la raison, j'étais si jeune alors. Le monde, l'univers prit immédiatement un sens nouveau pour moi. Tout ce qui m'entourait, tout ce qui constituait les fondements de ma pensée trouva une place logique au sein de ce qui m'apparaissait comme un immense chaos. Accepter cette mémoire transmise de père en fils depuis la nuit des temps était comme un viol de mon esprit ; mes souvenirs se coulèrent avec difficulté dans la masse millénaire des expériences, des scènes vécues par d'autres que moi. Les premiers éléments remontent aux temps ancestraux. Les autres races n'en ont connaissance qu'au travers de légendes, de contes dont nul ne soupçonne la véracité.

Alaël leva son visage vers le ciel, pointa un doigt vers un groupement d'étoiles puis poursuivit son récit.

— J'ai assisté à la naissance de cette étoile... À l'époque, les Sylunes voyaient avec leurs yeux. Ils n'avaient pas encore découvert le Tore...

— Le Tore, murmura Blade qui entendait la confirmation de ce qu'il avait pressenti. Ton peuple a donc créé le Tore ?

— Mes souvenirs ne remontent pas à sa création. Je n'ai accès qu'à de lointaines réflexions à son sujet.

— Que disent-elles ? insista Blade.

— Elles disent ceci : « Avons-nous créé le Tore ou bien s'est-il fait créer par nous ?... »

— Cela signifie-t-il qu'il possède une pensée propre ?

— Peut-être, mais je ne le crois pas. Les souvenirs postérieurs relatent surtout que ses différents propriétaires en firent mauvais usage, plus par maladresse que malveillance, d'ailleurs. On ne joue pas impunément avec le pouvoir absolu. La race des Sylunes cherchant à se parfaire y perdit la vue.

— Mais si le Tore est source de toute création, pourquoi ne pas

avoir recouvré la vue par ses pouvoirs.

— Se coiffer du Tore revient à se retrouver plongé dans un espace d'apparence irréelle. Le mortel n'y possède plus aucun repère. L'exploration de ses recoins, de ses zones est dangereux. Nombreux sont ceux qui y ont perdu la raison. Cet univers est changeant, si bien que l'on peut agir dans un sens en un lieu donné puis ne plus pouvoir reproduire la situation initiale. Il en fut ainsi pour notre vue.

— Vous avez réussi ensuite à développer une capacité cérébrale vous permettant de dépasser votre infirmité.

— C'est exact. Un expérimentateur habile du Tore nous permit de voir sans nos yeux et nous conféra l'aptitude à transmettre notre esprit à notre descendance.

Blade demeura songeur un instant, tentant de faire une synthèse entre les propos du Sylune et la période contemporaine.

— Et quand cela s'est-il vraiment gâté ? demanda-t-il, soucieux d'amener Alaël à ne rien lui dissimuler.

Le Sylune pivota légèrement en direction des autres évadés. Ils dormaient tous profondément.

— Blade, ce que j'ai à te dire, nul avant moi ne l'a jamais confié à quiconque. Même au sein de mon peuple, seule ma famille, de père en fils, en a recueilli le souvenir. La mémoire des autres Sylunes fut sur ce point détruite par un de mes aïeux à l'aide du Tore.

Blade, conscient de la valeur de ce qu'il allait entendre, posa sa main sur l'épaule d'Alaël.

— Je t'écoute, ami, mais je ne te promets point de garder cela secret.

— Ta franchise est pour moi le garant que ton âme est noble. Tu jugeras donc ce qu'il est possible de dévoiler ou pas.

Blade hocha la tête et le Sylune poursuivit sa confession.

— Les Aourouss, les Babzés, les Marmousets, les Worms, mais aussi les Gwopys et les Nanyks, tous, m'entends-tu, tous ont été créés par un Sylune.

La révélation était si importante que Blade en eut un instant le tournis. Ainsi une race pensante avait réussi, au sein de l'univers connu, à donner vie à d'autres races d'un niveau d'organisation et d'intelligence comparables à elle-même !

— Et les Prawniks ? questionna-t-il, mal à l'aise à la pensée que des êtres identiques aux hommes pouvaient également avoir surgi de l'esprit d'un Sylune.

— Les Prawniks occupaient ce monde avec nous bien avant la découverte du Tore, le rassura Alaël. L'intrusion dans le domaine des

Dieux nous sembla incompatible avec notre philosophie et notre éthique. Nous décidâmes de détruire le Tore.

— Mais la tentation de le conserver en secret fut sans doute trop forte ? supposa Blade pour qui les êtres de toutes les dimensions se ressemblaient finalement beaucoup.

— Comme tu le dis. Ma famille se livra à un simulacre de destruction et, par la suite, de père en fils, lors de la transmission de l'esprit, le terrible secret perdura de génération en génération.

— Comment Swarlyz se l'est-il approprié ? s'étonna Blade.

Le Sylune haussa les épaules.

— Je n'en sais rien ! Il avait été déposé par mon ancêtre au fond d'une grotte devant laquelle il avait ensuite construit sa maison. L'accès en était en théorie impossible. Devant les méfaits de Swarlyz, j'ai compris la source de son pouvoir. J'ai abattu les murs pour vérifier mon idée : une galerie interminable avait été creusée dans le sous-sol de la grotte et le Tore avait disparu ! Nous aurions dû, j'aurais dû le détruire, mais...

Alaël dissimula son visage entre ses mains. Les pouvoirs du Tore avaient exercé une réelle fascination sur sa famille. Personne, depuis des générations, n'avait pu trouver la force de le détruire. Tous, pourtant, s'étaient gardés de succomber à la tentation. Mais le mal était fait : l'existence du Tore constituait en elle-même un incommensurable danger !

— Alaël, insista Blade, j'ai besoin de ton aide. Est-ce que le Tore possède une faille ?

Le Sylune releva la tête. Une ride étrange sur son visage d'enfant lui barra le front. Son vaste esprit passa en revue tout ce qu'il savait sur le Tore. Après de longues minutes, il secoua la tête.

— À ma connaissance, il n'en a aucune ! avoua-t-il sur un ton chargé de désespoir et de remords.

Blade ne s'avouait pas vaincu. Son esprit rebelle s'obstinait dans son idée : tout possède une faille !

— Et Swarlyz ? dit-il soudain. Que sais-tu de lui ? Comment utilise-t-il le pouvoir du Tore ?

Le Sylune mit un temps à comprendre où voulait en venir Blade. Son visage s'éclaira un peu.

— Apparemment, il l'utilise mal, affirma-t-il. Il se contente de poser les pieds dans les pas de mon peuple : tornades, foudre, Dramens, tout a été inventé par des Sylunes. Peut-être en a-t-il peur ?

— Il est prudent ! Ne m'as-tu pas dit qu'on peut devenir fou lorsqu'on l'utilise ?

Blade se releva sans attendre la réponse du Sylune. Une idée lui avait traversé l'esprit. Son regard suivit la lueur de la lune qui se posait sur le corps endormi de Karwo Waty, le Marmouset fou...

*
* *

Au premier rayon de l'aurore, les évadés du Zoo des Génocides ouvrirent les yeux. Le Sylune, dont le système nerveux particulier ignorait les phases de repos nocturne, avait veillé sur leur sommeil. La forêt était calme. Ils recueillirent au creux de plantes aux larges corolles de rafraîchissantes quantités de rosée dont ils se désaltérèrent. Ils mangèrent leur petite provision de fruits farineux au goût de châtaignes qu'ils avaient ramassés le jour précédent.

Lorsque chacun se fut restauré, Blade tint conseil. Il exposa ce qu'il projetait d'accomplir : se débarrasser du Mage Swarlyz.

— Je crois que la nuit a gauchi ton esprit ! s'exclama Kento sans attendre que Blade n'expose son plan. Nous ignorons où il se trouve, et quand bien même le saurions-nous, sa puissance est telle qu'il nous balaiera d'un revers de main.

Ses compagnons, aussi dubitatifs que l'Aourouss, tournèrent leurs regards vers Blade.

— Je sais comment atteindre le repère de Swarlyz, déclara Blade. J'ai trouvé un guide !

— Un guide ! relevèrent de conserve Malèn et Kiezitsa. Quel guide ?

— Le Marmouset !

Blade accompagna ses paroles d'un doigt pointé en direction de Karwo Waty qui se tenait un peu en retrait du groupe.

— Le Marmouset ! s'esclaffa le Centaure. Il ne sait même pas se guider lui-même.

— Tais-toi, Kento ! coupa Malèn. Laisse Blade s'expliquer.

Blade entreprit de résumer l'entretien qu'il avait eu avec le Marmouset la veille au soir. Après sa conversation avec le Sylune, il était allé tirer de son sommeil le petit homme à barbiche. L'échange avait été ardu ! Karwo Waty s'était sans cesse défilé, parfois sous l'emprise de son esprit délirant, mais le plus souvent par ruse afin d'éviter une confrontation pénible avec son passé.

Patient, tour à tour autoritaire ou compréhensif, Blade était parvenu à lui faire avouer qu'il savait se rendre chez le Mage.

— Karwo Waty connaît un chemin qui mène au royaume de Swarlyz. Il a vécu un temps avec lui avant d'être confié à Smietz

Bwoten le Régent. Notre ami s'est échappé plusieurs fois de ce qu'il appelle le monde du Dôme, le territoire de Swarlyz.

— Le monde du Dôme, répéta Kiezitsa, de quoi s'agit-il exactement ?

Blade haussa les épaules. Les paroles du Marmouset avaient été si confuses qu'il ne lui avait pas été possible d'en savoir davantage. L'essentiel était qu'il existât une entrée, un passage vers la demeure secrète du Mage.

Il ne restait plus à espérer que l'esprit dérangé de Karwo Waty fût à même d'en retrouver la localisation...

CHAPITRE X

— C'est là ! gémit Karwo Waty, désignant un amoncellement d'une trentaine de gros rochers de granit en équilibre les uns sur les autres.

Blade et ses compagnons se rapprochèrent. Ce curieux monticule situé dans la clairière, loin des autres roches, était incongru. Était-il l'œuvre de la nature, d'une quelconque magie ou de la peine des hommes ? Personne ne sut le dire.

— C'est bien là ! insista le petit être, pointant du doigt un espace entre deux rochers.

— Nous avons marché deux jours durant pour ça, vociféra Kento. Un trou de Marmouset ! Jamais nous ne passerons !

Le Centaure frappa le sol de ses sabots et fit mine de s'éloigner.

Tout au long de leur périple, la tension n'avait cessé de monter. Karwo Waty les avaient menés tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, suivant les fluctuations erratiques de sa pensée, de ses humeurs. Et chacun en était venu à croire que le chemin menant au royaume de Swarlyz, s'il existait bel et bien ailleurs que dans l'imagination du Marmouset, demeurerait à jamais égaré dans le cerveau embrouillé de leur compagnon.

Alors que nul n'espérait rien d'autre que la fin de cette marche hasardeuse, le petit homme à barbiche avait été saisi d'une irrépressible excitation, étrange mélange de joie et de crainte, devant les blocs de granit.

Les dimensions modestes du passage étouffèrent d'un coup les espérances des évadés du Zoo des Génocides. Hormis le Marmouset, personne n'aurait la possibilité de se glisser sous les roches.

— Il vaut mieux partir, déclara soudain Karwo Waty. Partir, plus prudent !

— Pas si vite, répliqua Blade en l'attrapant par le bras. Assieds-toi là.

Karwo Waty obéit à l'injonction de son ami, tandis que celui-ci s'approchait du trou.

— Alaël, dit-il, ta vision mentale te permet-elle de voir à l'intérieur ? J'aimerais savoir si la galerie est plus large que l'entrée.

Le Sylune sonda les rochers et ne tarda pas à éclairer Blade.

— C'est effectivement le cas. Et Kento lui-même parviendrait à s'y mouvoir. Du moins dans la partie que je puis distinguer.

— Mais comment entrer ? intervint Kiezitsa. Ces blocs sont entassés les uns sur les autres.

— Ça doit peser quelques tonnes ! commenta à son tour Malèn.

Blade se releva, examina longuement l'édifice de rochers, puis l'escalada souplement. Il disparut de la vue de ses compagnons. Très vite ils entendirent le bruit sourd d'un éboulement suivi d'un grincement aigu, comme celui que produit une pierre que l'on fait glisser sur une autre.

Soudain, une main jaillie du trou agrippa la jambe de Malèn qui se tenait au bord. Elle poussa un cri de surprise et se dégagea brusquement.

— Range ton épée, dit alors une voix familière. C'est moi, Blade.

— C'est malin, un peu plus et tu étais manchot, grogna la Babzé.

Kiezitsa se mit à genoux devant l'ouverture.

— Comment es-tu entré ?

— Par-derrière. Une espèce de cheminée assez courte. Montez, je vous rejoins.

Kiezitsa s'empressa d'escalader les rochers, imitée par Alaël. Malèn s'apprêtait à les suivre lorsqu'elle remarqua le petit air rusé du Marmouset. Elle comprit qu'il profiterait de leur absence pour prendre la poudre d'escampette. Elle étendit son bras velu, le souleva par la ceinture et le déposa un mètre au-dessus d'elle.

— Lâche-moi, tu m'entends ? Pas malin d'aller là-dedans.

— Pas malin non plus de résister ! répliqua-t-elle en lui piquant l'arrière-train avec la pointe d'une de ses épées.

Karwo Waty grimpa sans regimber davantage.

Ils se retrouvèrent quelques mètres plus haut, aux côtés de Blade, devant un puits dégagé par leur compagnon.

— On pourra tous passer, constata Kiezitsa.

— Et Kento ? s'enquit Malèn.

Elle s'apprêtait à l'appeler lorsqu'ils le virent, derrière eux, un peu en surplomb, bondir de rocher en rocher avec une adresse et une précision remarquables. Il atterrit près de la cheminée.

— Si ton gros derrière passe, Malèn, le mien passera aussi ! fit-il en lui lançant un clin d'œil.

— Sache, Aourouss ventru, rétorqua la femme-singe faussement piquée au vif, que mon postérieur a affolé plus d'un des Babzés de

mon pays !

Le Centaure lui sourit puis se pencha au-dessus du trou.

— Je passe le premier.

Il glissa ses pattes arrière dans le vide. Son corps chevalin emplît la totalité de l'ouverture, frotta contre la roche, puis s'enfonça doucement, ralenti par ses pattes avant et ses bras puissants qui prenaient appui sur le rebord. Il disparut dans le noir, avalé par la bouche de granit.

L'un après l'autre, les évadés du Zoo des Génocides quittèrent le ciel bleu pour le plafond noir du souterrain.

Ils se retrouvèrent en bas, le haut de leur visage éclairé par une faible brume lumineuse qui descendait par le soupirail naturel. Les fronts barrés de rides inquiètes, anxieuses annonçaient qu'ils savaient que l'inconnu, vers lequel ils allaient cheminer, recelait en son sein une potentialité certaine de dangers, de risques.

Kiezitsa se serra contre Blade et posa sa main sur sa poitrine. Elle profitait de l'obscurité pour s'abreuver à cette chaleur rassurante, cette puissance masculine qui plusieurs fois depuis leur rencontre lui avait redonné courage, espoir, mais aussi plaisir, jouissance.

— Comment allons-nous nous diriger dans le noir ? murmura-t-elle.

Blade lui passa la main dans les cheveux.

— Alaël, dit-il, sera notre vue à nous tous.

*

* *

Un chuintement léger et régulier résonnait dans l'obscurité. Le bruit allait en s'amplifiant.

— Une rivière souterraine, suggéra Blade.

Quelques mètres plus loin, le Sylune apporta une confirmation.

— Restez bien sur la gauche, conseilla-t-il, nous devons cheminer sur une bande large d'un mètre à peine.

Les évadés du Zoo des Génocides avançaient à la queue leu leu. Chacun, un bras posé sur l'épaule de celui qui le précédait, écoutait avec attention les conseils du Sylune. Celui-ci veillait à les prévenir des modifications du relief : affaissement de la voûte, déclivité nouvelle, forme du souterrain. Malgré cela, trébuchements et heurts restaient inévitables, mais la prudence diminuait les risques.

Blade marchait derrière Alaël ; suivaient ensuite Kiezitsa, puis Karwo Waty qui tenait la robe de la Prawnik. Sur les talons du

Marmouset, Malèn empoignait, de sa large main velue, l'épaule du petit homme, pour se guider comme les autres mais aussi et surtout pour maintenir Karwo Waty sur le bon chemin, car son corps tremblant dénonçait son manque terrible de volonté. Kento le Centaure fermait la marche.

Depuis qu'ils côtoyaient la rivière, la roche était devenue humide, glissante et même friable sur le rebord, là où l'eau mordait, grignotait son tribut à la matière solide. De temps à autre, leurs appuis se dérobaient ; la pierre s'émiettait, roulait dans l'invisible, faisait entendre des ploufs longs et sombres.

Des évadés du Zoo des Génocides, Blade était le seul à avancer le cœur serein. Contrairement aux autres, il n'avait éprouvé aucun mal à s'en remettre à leur guide. Le Sylune voyait pour eux et faisait montre d'attention et de prudence. L'inquiétude de ses compagnons résidait peut-être dans leur trop longue captivité qui avait amoindri leur aptitude à faire confiance à autrui. Blade l'avait compris, et il s'efforçait de répéter les informations et les messages de prudence émis par Alaël afin de les rassurer, faisant en sorte que la parole remplace la lumière qui manquait à leurs yeux.

Soudain, alors que la rivière semblait étouffer son propre murmure, le Sylune se figea sur place. Blade sentit un vif frémissement parcourir la frêle épaule d'Alaël. Les autres compagnons s'arrêtèrent à leur tour. Le Sylune n'avait encore rien dit que tous déjà avaient perçu la présence d'un danger. Plus personne ne respira. Blade se pencha vers le Sylune.

— Que se passe-t-il ? lui murmura-t-il à l'oreille.

Alaël tourna la tête.

— Des créatures inconnues. Quatre. Leurs mâchoires sont impressionnantes. Ce sont des fauves qui voient dans le noir.

De longs et menaçants feulements glissèrent le long des rochers.

— Les Gardiens du passage ! gémit alors le Marmouset tremblant des pieds à la tête, comme si la mémoire de ces créatures lui revenait sur l'instant.

— Avançons, reprit Alaël, le passage s'agrandit à deux mètres d'ici ; nous serons plus à l'aise pour nous défendre.

Il guida ses amis vers une espèce de placette que des crues de la rivière, en des temps reculés, avaient creusée dans le roc.

— Où se trouvent-ils ? questionna encore Blade.

— De l'autre côté de la rivière, sur un promontoire, juste en face de nous. Ils ne tarderont pas à nous attaquer.

Kento avait dégainé sa hache et tournait la tête en tous sens.

— On ne voit rien !

Blade s'était emparé de son arc.

— Alaël, tends ton bras en direction de l'un d'eux !

Le Sylune obéit sans comprendre. Aussitôt Blade se campa derrière lui et colla son bras contre celui d'Alaël, l'utilisant comme un tuteur. Il banda ensuite son arc et décocha sans tarder un premier trait.

Un rugissement terrible lui signala que sa cible avait été atteinte.

— Bravo, le félicita le Sylune, tu lui as perforé le crâne.

— Vise un second avec ton bras ! ordonna Blade.

Blade réitéra son geste et une deuxième flèche fendit l'obscurité avant de se ficher dans le poitrail d'une seconde bête qui rugit à son tour.

Les cris de souffrance de leurs compagnons excitèrent les deux autres. Ils bondirent aussitôt sur les silhouettes fragiles qui gesticulaient sur l'autre rive.

Kento fut le premier à subir leur attaque. Un fauve atterrit sur son dos et lui enfonça profondément ses griffes et ses crocs dans le flanc. Le terrible hurlement du Centaure se répercuta dans le couloir souterrain et roula au loin tel un éclat de tonnerre. Malèn tenta de venir en aide à l'Aourouss, mais elle fut renversée par une de ses puissantes ruades.

Terrorisé, Karwo Waty s'était jeté à terre. Kiezitsa, adossée contre la roche froide, serrait dans sa main son épée pointée en bas de peur qu'un de ses amis ne vienne s'y empaler. Alaël quant à lui, agenouillé la tête entre les mains, comme replié sur lui-même, semblait avoir l'esprit ravagé par une douleur inconnue. Il commençait même à gémir.

Quand le deuxième fauve fut à quelques pas de ses proies, il marqua une courte pause comme s'il voulait choisir celle qui présentait le plus riche festin. Son compagnon s'étant approprié le large Centaure, il considéra Blade avec grand intérêt et se ramassa sur ses pattes arrière pour bondir sur sa future victime.

Blade, aveugle comme tous les autres, entendait les cris de l'Aourouss aux prises avec le premier fauve. Une flèche déjà encochée dans la corde de son arc, il tentait de savoir où se trouvait la seconde bête qu'il sentait prête à frapper. Il ressentit alors un étrange fourmillement dans la nuque, puis à l'intérieur du crâne. Il y avait comme une présence dans son cerveau, une autre conscience qui l'explorait, passant d'une zone à l'autre, cherchant à trouver un chemin parmi ses neurones, à introduire quelque chose... Le phénomène en question dura à peine quelques secondes et se conclut

par une vive douleur et une étrange sensation dans les pupilles.

Blade écarquilla les yeux. Il perçut de vagues contours, des couleurs inconnues, comme des champs de vibrations qui ondulaient autour de lui. Il comprit bien vite ce qui se passait : il voyait ! Oh, pas avec ses sens habituels, pas avec sa vue propre, mais il voyait !

Il voyait le fauve qui s'apprêtait à lui bondir dessus ; plus loin, il distingua le Centaure luttant contre une bête énorme qui lui tailladait la croupe et les flancs, Malèn qui tirait sur une patte du même fauve, Karwo Waty allongé face contre terre, Kiezitsa l'air affolée et le Sylune la tête dans les mains comme plongé dans une souffrance sans nom.

Blade décocha sa flèche vers l'animal qui menaçait la vie de l'Aourouss. La pointe transperça le pelage au niveau du poitrail, perfora un poumon et déchira le cœur.

Blade n'eut pas le temps d'assister à la réaction de sa victime : un choc violent le projeta au sol. Se retrouvant renversé à même la roche, deux cents kilos de muscles, de griffes et de crocs sur le corps, Blade pensait avoir peu de chances de demeurer vivant. Comme des lames acérées, les griffes s'enfonçaient dans ses cuisses. Mais la gueule de l'animal, empêtrée dans le bois de l'arc, n'avait pu se refermer sur son visage. Blade mit ce bref répit à profit. Ses mains glissèrent vers son ceinturon et s'emparèrent chacune d'un poignard. Il dut lutter contre son instinct d'éloigner la gueule de l'animal qui secouait la tête dans tous les sens pour se débarrasser de l'arc. Les babines retroussées de rage, le fauve, enfin libéré, abaissa ses crocs au-dessus de sa tête. Blade projeta sa main droite vers le haut et un horrible cliquetis métallique l'avertit qu'il avait frappé juste. Deux crocs sautèrent contre la lame en acier trempé, puis le palais de la bête fut transpercé. Le fauve rejeta sa tête en arrière et poussa un rugissement assourdissant.

Blade en profita pour le renverser et lui trancher la gorge d'un geste rapide et précis. En un ultime soubresaut, le fauve roula jusque dans la rivière qui l'engloutit à moitié.

Aussi inopinément qu'elle était survenue, l'étrange vision abandonna alors Richard Blade et la nuit totale revint à nouveau. Un léger picotement dans le cerveau persista quelques secondes. Blade se redressa et palpa son corps. Ses doigts rencontrèrent un liquide visqueux et chaud. Il saignait, mais les blessures infligées par les griffes du fauve étaient superficielles.

Derrière lui, il entendait les gémissements terrifiés de Karwo Waty, la respiration haletante de Kiezitsa et de Malèn et le souffle rauque, où perçait une souffrance contenue, de l'Aourouss Kento.

Soudain, des clapotis dans l'eau attirèrent son attention. Il écoutait

cette sorte de bouillonnement lorsqu'une luminescence ténue s'éleva de la rivière, gagnant en intensité de seconde en seconde jusqu'à inonder la galerie souterraine d'une lumière douce semblable à celle d'une couple de torches.

Blade se pencha au-dessus de l'eau. Le corps du fauve était là, dépassant légèrement de la surface, et tout autour, grouillant, une multitude de petites anguilles fluorescentes qui entamaient leur festin. Blade se réjouit de leur présence. La perspective de demeurer dans l'obscurité après ce combat n'était guère enthousiasmante.

Il se tourna vers ses compagnons. Le Centaure était appuyé contre le mur mais toujours debout. Malèn, à ses côtés, examinait déjà, dans la nouvelle lumière, l'étendue de ses plaies. Kiezitsa se rapprocha de Blade.

— Comment as-tu pu tuer cet animal dans le noir ? demanda-t-elle en désignant la bête qui gisait aux pieds de l'Aourouss, l'empenne d'une flèche dépassant de son poitrail.

Blade ne lui répondit pas tout de suite. Il fit trois pas et s'agenouilla aux côtés du Sylune allongé sur le sol : il était inconscient.

— Je pense qu'il pourra mieux que moi répondre à cette question, dit-il en soulevant la tête blonde.

Évanoui, pâle, Alaël ressemblait encore plus à un enfant. Ses traits détendus n'exprimaient plus la profondeur de sa personnalité. La ride soucieuse qui apparaissait parfois à son front était absente. Blade lui tapota les joues, puis Kiezitsa lui appliqua un morceau de sa robe qu'elle avait déchiré avant de le tremper dans l'eau de la rivière. Le linge humide fit légèrement tressaillir le Sylune, un afflux de sang vint rosir ses pommettes.

— Ami, tu as projeté ton esprit dans le mien, n'est-ce pas ? demanda Blade dès que le Sylune eut repris connaissance.

— Ce fut très pénible, murmura Alaël, tu n'es pas de ma race et nos cerveaux sont si peu compatibles.

— Cela a marché quand même.

Le Sylune était véritablement épuisé. Le transfert de son esprit lui avait demandé un effort colossal et une bonne part de son énergie vitale et psychique s'était envolée. Avec une tout autre personne que Richard Blade, cette expérience lui eût été fatale, mais les aptitudes physiques et mentales de celui qui traversait les dimensions relevaient de l'exceptionnel. La configuration même de son cerveau, l'extrême résistance de son être alliée à la grande malléabilité de ses cellules lui conféraient une grande disponibilité face à des événements de ce type.

L'esprit du Sylune, s'immisçant dans celui de Blade, chevauchant

ses neurones, infiltrant ses synapses, avait trouvé un terrain propice, accueillant, presque familier dans lequel il parvint à emprunter les réseaux nerveux reliant les zones cérébrales aux organes des sens. Il n'y avait pas eu de rejet de la part de Blade. Contrairement à lui, le commun des mortels se serait probablement braqué, cabré face à cette présence étrangère, et la projection mentale du Sylune aurait été alors disloquée, éparpillée dans le vide immatériel du monde psychique. Alaël serait alors devenu un être incomplet, ne possédant plus toute sa raison ou, tout au moins, ayant égaré les passages délicats menant à sa raison.

Aidé de Kiezitsa, le Sylune se releva tandis que Blade se rendait auprès de l'Aourouss. Malèn nettoyait ses plaies en les léchant. Le visage de Kento était marqué, mais il conservait la maîtrise de ses émotions.

— Blade, déclara-t-il en voyant son compagnon s'approcher, dis à cette Velue d'arrêter de me passer sa langue râpeuse sur mes chairs. C'est assez qu'un animal s'en soit délecté sans que tout le monde s'y mette.

Blade lui sourit et posa sa main sur son épaule. Contrairement à ce qu'il disait, les interventions de la Babzé n'étaient pas pour lui déplaire comme en témoignait la bienheureuse passivité avec laquelle il se laissait faire. Ses blessures étaient profondes, et peu d'êtres auraient pu supporter pareilles meurtrissures sans défaillir, mais les Aourouss étaient des personnalités solides, vigoureuses, résistantes, et Kento, parmi son peuple, était de ceux qui faisaient montre de la plus grande vitalité.

— Elle pense m'assainir mes plaies de cette manière, ajouta le Centaure, mais je ne vois pas en quoi sa salive serait plus sûre que la bave de cette satanée bestiole qui m'a labouré le dos et les flancs.

— Nous soignons ainsi nos blessés depuis que le monde est monde ! pesta la Babzé en se plantant devant le Centaure, et estime-toi heureux que je m'abaisse à m'occuper de toi de cette façon. Je pourrais me contenter de t'asperger avec l'eau sombre de cette rivière qui véhicule à mon avis tous les maléfices de celui vers qui elle nous conduit.

Le rappel de leur but les assombrit davantage. L'affrontement avec les fauves était le premier de leurs obstacles et, peut-être, le moins difficile.

— Il faut partir, déclara Blade à la cantonade.

— Restons, restons ! s'écria le Marmouset qui avait finalement consenti à sortir de son repli sur lui-même et à jeter un regard autour de lui. Ici, il y a de la lumière. N'allons plus dans le noir.

— Il n'a pas tort, releva Malèn. Avancer dans le noir constitue un danger presque insurmontable. Cette fois, nous avons eu de la chance, mais plus tard...

Les paroles de la Babzé étaient sensées, mais ils ne pouvaient non plus demeurer ici toute leur vie, ni rebrousser chemin après tous ces efforts. Blade sentait que l'attaque dans le noir, leur extrême vulnérabilité avaient tempéré les ardeurs de ses compagnons. Il marcha quelques pas au bord de la rivière et contempla, songeur, les anguilles fluorescentes qui arrachaient des lambeaux de chair au cadavre du grand félin.

Un sourire glissa sur les lèvres de Richard Blade. Il s'agenouilla au bord de l'eau. De la pointe de son épée, il rapprocha l'une des pattes du fauve puis, la saisissant à pleine main, il entreprit de haler l'animal sur la rive. La bête était lourde, mais il parvint à l'extraire de la rivière et à la déposer sur la roche.

Les anguilles, soudain privées de leur repas, tournaient en tous sens, se disputant les rares morceaux qu'elles avaient réussi à détacher du cadavre et qui flottaient entre deux eaux. Déjà, en l'absence d'aliments à ingérer, les phosphorescences de certaines s'atténuaient.

Blade découpa alors rapidement l'une des cuisses du félin puis, libérant le fouet qu'il portait enroulé autour de son torse, il en noua l'extrémité autour de la patte. Il rejeta ensuite le cuissot à la rivière, comme un gigantesque appât, et suivit la rive sur quelques mètres en tirant tel un chaland le lourd morceau de viande. Il fut heureux de constater que les anguilles se déplaçaient avec le cadavre. Cette source nouvelle de nourriture leur redonna de la vigueur et elles festoyèrent sans tarder, retrouvant ainsi leur luminosité première.

— Je vois que tu nous as trouvé de la lumière, commenta Kiezitsa. Espérons qu'elles ne le mangeront pas trop vite ! Notre route est sûrement encore très longue.

Sans plus attendre, la troupe se remit en route dans un ordre différent. Blade ouvrait à présent la marche, traînant à ses côtés sa lumière aquatique. Kiezitsa, Alaël, Karwo Waty, Kento et Malèn marchaient à sa suite. Tous, excepté le Sylune qui n'en possédait pas, tenaient leurs armes, prêts à se défendre. La Babzé, qui serrait fermement ses deux épées, marchait parfois à reculons afin de bien surveiller leurs arrières. La route menant au Mage Swarlyz était dangereuse ; il convenait de ne pas abaisser la garde, de ne pas oublier un instant que leurs vies étaient en jeu et, au-delà de leurs existences propres, celles de tous les êtres emprisonnés dans les Dramens et qui périssaient à petit feu dans l'univers fantasque et cruel du Tore.

CHAPITRE XI

Le débit de la rivière souterraine grossissait et s'accélérait sous les regards inquiets des évadés du Zoo des Génocides. Des affluents invisibles, sourdant probablement de dessous les roches, devaient s'unir au flux principal, l'incitant à grignoter davantage la pierre, réduisant d'autant la largeur du passage sur lequel évoluaient les représentants des derniers peuples. Mais le plus angoissant était ce grondement qui se répercutait dans la galerie et s'enflait jusqu'à en devenir assourdissant.

Ce bruit fut finalement identifié comme étant celui d'une cascade. En effet, une bonne centaine de mètres plus avant, la rivière se précipitait dans un gouffre insondable d'où remontaient le fracas de l'eau et une nuée de gouttelettes qui formaient comme un rideau de pluie à l'approche de la chute.

En quelques instants, les évadés du Zoo des Génocides furent trempés jusqu'aux os. Cette douche forcée n'entama pas leur progression. Ils déplorèrent simplement les conséquences de la modification du terrain sur le comportement des anguilles. À l'approche du gouffre, celles-ci rebroussaient chemin les unes après les autres, provoquant le retour à l'obscurité. Lorsque le morceau de viande, passablement déchiqueté par les nombreuses attaques des poissons, disparut dans le vide, emportant avec lui trois anguilles dont la voracité avait pris le pas sur la prudence, la galerie retrouva la nuit noire. Du moins, c'est ce que pensaient Blade et ses amis. Mais quelques secondes plus tard, tandis que leurs yeux s'étaient accoutumés à la nuit, leurs rétines accrochèrent une timide lueur orangée qui provenait d'une nouvelle galerie débouchant sur l'autre rive.

Le Sylune projeta son esprit dans ce nouvel axe souterrain, mais la distance fut trop grande pour lui. Blade s'interrogeait sur la direction à suivre lorsqu'il constata qu'une violente terreur agitait le Marmouset devant la faible lumière orange. Il sut alors ce qu'il devait faire.

— Il nous faut traverser ! cria-t-il à l'intention de ses compagnons.

— Le courant est trop fort ! hurla Kiezitsa. Nous serons tous emportés.

— Regarde ! Il y a trois rochers qui émergent légèrement de la surface, nous allons prendre appui sur eux.

Blade vint au côté du Centaure. De l'eau ruisselait de son crâne chauve, courait le long de son visage aux traits durs, disparaissait dans sa large barbe puis s'écoulait ensuite sur son torse puissant. Son regard sombre, sa mine plus fermée qu'à l'ordinaire trahissaient ses efforts pour juguler les douleurs qui l'élançaient dans le dos.

— Penses-tu que tu pourrais résister à ce courant ?

Un éclair de rage jaillit de ses yeux noirs. Ce n'était pas cette rivière de malheur qui l'empêcherait de passer et il en avait assez qu'on le prenne pour un faible ! Blade traduisit immédiatement la réaction de l'Aourouss. Il précisa aussitôt sa pensée.

— Il va nous falloir créer comme une rampe pour leur permettre de traverser.

Il désigna Kiezitsa, Alaël et Karwo Waty, puis reprit ses explications.

— J'aimerais que tu sois le pilier central, planté au milieu de la rivière.

L'Aourouss hocha la tête d'un air satisfait. Ses souffrances n'en seraient pas adoucies, mais il n'était pas un lâche, ni une mauviette ! Il s'engagea dans l'eau qui lui arriva jusqu'au milieu de son corps chevalin. De ses sabots, il cherchait prudemment des appuis solides, puis pesait ensuite de tout son poids avant de progresser. Il atteignit bientôt le milieu de la rivière. Blade ordonna aussitôt à Malèn de traverser et de prendre place devant Kento afin de parfaire la barrière vivante qu'il entendait bâtir. La Babzé en position, il entra à son tour dans l'eau glaciale. Le courant le martelait en plein milieu de la poitrine. Il dut bander ses muscles quand il plaça ses mains l'une sur la croupe du Centaure, l'autre sur une saillie rocheuse en bord de rive.

À quelques mètres de la chute, les trois corps formaient ainsi une chaîne fragile, bousculée par les centaines de mètres cubes d'eau qui bouillonnaient tout autour.

— Alaël, passe en premier ! cria Blade dont la voix, malgré sa puissance naturelle, parvenait avec peine à couvrir le tonnerre qui remontait des entrailles de la terre.

Le Sylune s'engagea dans la rivière d'un pas assuré. Le courant faillit le déséquilibrer et le plaqua avec force contre le corps de Blade.

La silhouette enfantine, frêle, parut devoir se briser sous l'effort nécessaire pour se libérer de la pression de l'eau. Le visage perdit de son innocence et l'espace d'un instant imprima sur ses traits fins le poids véritable de son grand âge.

Alaël passa de Blade à l'Aourouss, s'agrippa au vêtement de cuir, à une large épaule, à un bras puissant qui l'aida à attraper celui de Malèn. Il atteignit l'autre rive frigorifié et se plaqua contre la roche.

— Karwo Waty, à toi !

Le Marmouset fit un pas en arrière. Ses yeux affolés se révoltèrent un instant avant de se fixer sur la lueur orangée. Un tremblement convulsif commença à s'emparer de lui. Kiezitsa posa la main sur son épaule pour l'apaiser. Ce contact le fit sursauter et il rebroussa chemin en courant. La Prawnik s'élança à sa poursuite sous les cris d'encouragement de Malèn et les hurlements de colère du Centaure.

Le Marmouset avait oublié toute prudence, et courut si vite qu'il glissa sur la roche humide et plongea dans la rivière. Son petit corps fut aussitôt emporté par le flot tumultueux.

— Attention ! hurla Blade à ses deux autres compagnons. Il faut le retenir !

Malèn et Kento se préparèrent à le recevoir, mais en peu de temps le Marmouset avait déjà pris une grande vitesse ; il heurta le Centaure de plein fouet et tenta désespérément de s'accrocher à ses vêtements, mais le courant l'entraîna sous l'eau entre les pattes de la puissante créature. Le Marmouset disparut. Un léger reflet orangé illumina une seconde sa chevelure lorsque celle-ci émergea derrière le Centaure. C'est dans cet instant si fugace que se joua la vie du petit homme. De la main droite, Blade empoigna la touffe de cheveux, et de son bras gauche il se cramponna à la cuisse de l'Aourouss dont les muscles avaient, à présent, la dureté de l'acier. Les sabots puissamment calés contre des rochers immergés, Kento tenait bon, permettant à Blade de remonter le Marmouset. D'abord il lui sortit la tête de l'eau puis le serra contre sa poitrine. Il se redressa ensuite et le poussa vers le torse de Kento. Ce dernier tendit son bras et parvint à saisir le Marmouset. Il le tira à lui et le confia à Malèn qui, aidée du Sylune, le déposa sur la rive opposée.

Blade reprit sa place initiale et Kiezitsa put à son tour franchir la rivière déchaînée qui semblait accroître sa pression sur les corps endoloris qui bravaient sa puissance.

Les évadés du Zoo des Génocides se retrouvèrent tous, épuisés, gelés, sur la rive trempée où la lueur orange formait sur leurs visages exténués comme un étrange linceul. Karwo Waty recrachait sans discontinuer l'eau qu'il avait avalée et, entre deux hoquets, grondait des mots sans suite, mais dont l'intonation trahissait rage et frayeur.

Ils se reposèrent deux brèves minutes puis Blade annonça la reprise de la marche. Bien qu'ils fussent encore éreintés, ils acceptèrent sans rechigner. La pluie froide qu'ils recevaient sur leurs têtes, le grondement de plus en plus assourdissant de la chute d'eau les poussaient de toute façon à fuir ces lieux.

Ils se levèrent et empruntèrent la galerie d'où venait la lumière

Lorsque, après avoir suivi un raidillon sur quelques centaines de mètres, les évadés du Zoo des Génocides quittèrent enfin le ventre de la Terre, ils eurent du mal à croire ce que leurs yeux découvraient. Une immense vallée, tapissée d'une herbe brunâtre, s'étendait devant eux. Le ciel, d'où provenait la clarté orangée, était un immense dôme lumineux à l'aspect irréel dont les extrémités touchaient l'horizon, ce qui conférait au paysage tout à la fois une vastitude impressionnante et une atmosphère mystérieusement étouffante, comme si le monde entier avait été confiné dans une boîte gigantesque par la folie d'un titan colossal.

Les collines torturées, les végétaux aux formes délirantes, les intensités de lumière et les couleurs sans cesse changeantes formaient un paysage déroutant où les évadés sentirent rôder une sourde malversation. De silencieux éclairs qui traversaient l'espace d'un bout à l'autre du dôme abandonnaient sur leur passage une odeur âcre, déplaisante.

Malgré l'aspect maléfique imprégnant chaque chose, chaque relief, les évadés du Zoo des Génocides ne purent s'empêcher de ressentir comme un attrait envers ce lieu qui exerçait une séduction sournoise. Blade en prit conscience et lutta contre ce penchant qui déjà avait planté ses griffes dans le cœur de ses compagnons. Ils demeuraient là, figés dans une contemplation béate de ce qui les entourait. Seul, parmi eux, Karwo Waty ne semblait pas touché par cet enchantement. Bien au contraire, il tremblait de tout son être, et ses regards terrorisés cherchaient dans toutes les directions le danger imminent qui allait mettre fin à leurs jours.

— Mes amis, commença Blade, prenez garde de ne pas succomber aux maléfices de ce lieu.

— Quels maléfices ? murmura Kiezitsa un sourire serein sur les lèvres.

Les autres le regardèrent, une lueur absente dans les yeux ; même Alaël affichait un air détaché. Karwo Waty observa un instant ses compagnons et balbutia :

— Swarlyz... Le Tore... Il va tous... Pas malin !... Les manger, tous ! Plus d'esprit, plus d'esprit.

Le Marmouset s'agenouilla, prit sa tête entre ses mains et poussa de longs gémissements plaintifs.

Blade s'approcha de ses amis et les gifla tous très violemment à

tour de rôle. Ce traitement de choc réveilla en eux un peu de conscience, mais pas assez pour qu'ils prennent la mesure de ce qu'il advenait de leur esprit. Blade recommença mais accompagna cette fois ses gestes de paroles cruelles.

— Malèn, sale Babzé, tout ton peuple a été massacré ! Kiezitsa, bonne nouvelle : tes parents sont morts. Kento, Smietz Bwoten a eu raison de tuer ta femme !

L'Aourouss fut le premier à réagir. Un vent de colère empourpra ses joues, il porta aussitôt la main à sa hache, mais suspendit son geste, regardant avec effarement Blade secouer brutalement le Sylune. Kento sut aussitôt ce qu'il devait faire et il injuria à son tour Malèn et Kiezitsa. Ses claques vigoureuses ramenèrent bien vite ses amis à la raison.

— Le pouvoir du Tore ! commenta Alaël à peine recouvert son plein raisonnement.

— Veillons à ne pas nous laisser distraire de notre tâche, conseilla Blade avant de relever le Marmouset toujours agenouillé.

Karwo Waty se laissa faire. Il se tint sur ses petites jambes flageolantes.

— Mon ami, lui dit Blade, dans quelle direction devons-nous aller pour découvrir Swarlyz ?

Le Marmouset partit d'un petit rire aigu et désabusé.

— Partout ! Partout ! Aller partout ou rester là. Pas malin !

— On ne tirera plus rien de lui, soupira Kiezitsa devant la mine défaite, comme à jamais soumise, du petit homme à barbichette.

Quelque chose attira l'attention de Blade. Il ne savait pas ce qui l'avait alerté, mais le pressentiment d'un danger proche fut si vif qu'il scruta les alentours comme un aigle en quête d'une proie. Ses amis l'imitèrent aussitôt.

— Là ! dit Blade en désignant des rochers. Quelque chose a bougé !

— Je ne perçois rien, intervint le Sylune, tu dois te méprendre.

Alaël avait à peine achevé sa phrase que, des rochers, surgirent des silhouettes menaçantes.

— Des Gwopys ! s'écria Malèn, dégainant prestement ses deux épées.

Blade reconnut les formes trapues qu'il avait affrontées le jour même de son arrivée en ce monde.

— Ils sont nombreux ! constata Malèn.

En effet, une cinquantaine de Gwopys se ruaient à leur rencontre

en hurlant.

— Allons-nous les affronter ? questionna Kiezitsa, inquiète de la supériorité numérique de leurs adversaires.

— Je crains que nous n'ayons guère le choix, murmura Blade en lui caressant doucement la joue.

— Et le plus tôt sera le mieux ! s'écria Kento avant de se cabrer et de partir au-devant des assaillants.

Blade n'eut pas le temps de le retenir. Le rapide galop du Centaure le mena moins de trois secondes plus tard face aux premiers Gwopys. Sa hache vola aussitôt et une tête roula au sol. Un premier ennemi de chair et de sang venait d'être abattu.

Dans la foulée, l'Arouss fendit le crâne à une dizaine d'adversaires. Mais il fut rapidement encerclé. À présent, il risquait à tout moment d'être blessé dans le dos, bien que ses terribles ruades fissent hésiter plus d'un guerrier.

Blade banda son arc et fit de son mieux pour dégager les arrières du Centaure et lui permettre un repli stratégique. Mais Kento, soit parce qu'il ne s'apercevait pas de ce soutien, soit parce qu'il se refusait à interrompre même momentanément le combat, s'obstinait à frapper de sa hache avec une hargne impressionnante.

De nombreux Gwopys l'avaient à présent dépassé et, abandonnant ce terrible combattant, poursuivaient leur course vers les silhouettes moins imposantes qui les attendaient sur la plaine.

Son carquois vide, Blade libéra les manches de tous les poignards suspendus à son ceinturon, et s'empara de son épée.

— Malèn, Kiezitsa, protégez le Marmouset et Alaël, je vais au-devant d'eux !

Il s'élança.

À une distance raisonnable des premiers Gwopys, et sans ralentir sa course, il projeta avec une redoutable précision et une grande puissance quelques poignards qui se plantèrent dans les visages. Il renversa deux assaillants sans cesser de courir, son épée ayant tranché un cou et perforé un ventre.

Les Gwopys, redoutables guerriers, eurent tôt fait d'apprécier la grande dextérité de Blade et faisaient montre d'une plus grande prudence quant à leur manière de combattre. À présent, ils tâchaient de concerter leurs attaques. Leur force colossale et leur rapidité contraignirent Blade à la défensive.

Toutefois, celui-ci s'évertuait à conserver une grande mobilité. Et lorsqu'il s'aperçut que Malèn et Kiezitsa s'apprêtaient à crouler sous le nombre de leurs assaillants, il faussa compagnie à ses propres

adversaires et courut prêter main-forte à ses amis.

Un instant dépités, les Gwopys se précipitèrent sur les talons de Blade. Leur lourdeur, cependant, permit à Blade d'éliminer quelques-uns de leurs semblables qui furent surpris de recevoir dans le dos des coups d'épée fatals. L'intervention inespérée de leur ami redonna un peu de cœur et de courage aux deux femmes qui vendaient chèrement leur peau.

Au loin, l'Aourouss Kento paraissait devoir renoncer à la victoire. Vingt-cinq adversaires l'encerclaient.

— Tout est perdu ! gémit Kiezitsa en évitant de justesse un estoc pernicieux.

La jeune femme jeta un vif regard vers celui qui l'avait rendue femme, cet amant survenu dans la nuit pour lui offrir un espoir de liberté. Mourir ici n'était pas un mal. Elle avait connu l'absence de joug durant quelques jours. Elle avait porté la rébellion et agi contre Smietz Bwoten et le mystérieux Swarlyz. Tout cela n'avait pas été tenté en vain : la mort lui permettrait enfin de retrouver ses parents dans l'au-delà, loin de l'injustice qui régnait sur la Terre des Vivants.

Elle abaissa sa garde et présenta sa poitrine aux deux gros Gwopys qui l'affrontaient. Blade la regarda à cet instant précis. Toute la dignité du peuple des Prawniks resplendissait sur son visage d'opale. Le seul contentement de Blade était qu'il ne tarderait pas lui-même à mourir. Mais en ce qui le concernait, il ne cesserait pas de frapper, jusqu'au dernier souffle, jusqu'à l'ultime étincelle de vie.

La gorge serrée, il vit les deux Gwopys élever leurs larges sabres au-dessus de la chevelure blonde de la jeune princesse qui soutenait bravement les regards vipérins et sadiques de ses bourreaux.

Alors que le sort en était jeté s'éleva une voix d'outre-tombe, impérieuse et glaciale, figeant les Gwopys dans une immobilité de statue. Leurs gestes suspendus, leurs traits grossiers, leurs expressions emplies de cruauté les rendirent comparables à d'horribles gargouilles évadées d'un château maudit.

La voix s'éleva une nouvelle fois.

— Disparaissez !

Aussitôt les corps solides des Gwopys perdirent de leur consistance, devinrent translucides, puis transparents, et se confondirent bientôt dans l'orangé que le dôme gigantesque dispensait sur la plaine.

Blade et ses compagnons se retrouvèrent seuls. Leurs épées souillées de sang restaient les uniques preuves matérielles du combat qui avait eu lieu. Au loin, le Centaure tournait en tous sens à la recherche de ses adversaires.

Alors un bruissement se fit entendre. Comme un seul homme, les évadés du Zoo des Génocides se tournèrent vers le gros rocher d'où provenait le chuintement. La roche avait abandonné sa rigidité et se déformait comme un vulgaire pain d'argile sous les doigts habiles d'un sculpteur invisible. Sur le haut du rocher apparut peu à peu un visage déformé où on lisait le dessin d'une tête de Prawnik accompagnée des traits grossiers d'un Nanyks. Lentement, le rocher composa un corps tout entier, grand comme un Marmouset frappé d'obésité et vêtu d'un habit vert émeraude aux longues veines dorées. Sa peau légèrement blanchâtre, presque translucide par endroits, rappelait à Blade la matière qui composait les Dramens. L'être qui s'était ainsi révélé ne conserva guère longtemps cette taille réduite et distordue. Il s'allongea rapidement jusqu'à dépasser d'une tête Blade lui-même.

Un rire vigoureux vint conclure le numéro de transformation qui avait fortement impressionné les spectateurs.

— Misérables, commença le personnage d'un ton ironique, vous pensiez vraiment que vos plans ridicules me surprendraient ? N'avez-vous pas entendu dire que ma puissance est sans égale ? Bien évidemment, elle dépasse de loin ce que vos minuscules esprits peuvent concevoir. C'est, après tout, compréhensible qu'une volonté puérile d'insoumission se soit emparée de vous.

— Tu es Swarlyz ? demanda Blade.

L'être écarta les bras et sourit.

— Quelle perspicacité ! Connais-tu d'autre Mage dans les environs ? Y a-t-il un autre Maître du Tore ?

Une lueur éblouissante resplendit alors sur le front de Swarlyz. La couronne d'argent ornée de runes intaillées et de gemmes orange qui lui ceignait la tête semblait avoir répondu à l'annonce de son nom. De ces pierres en losange émanait la même lumière orangée qui filtrait du dôme, comme si elles avaient été composées de la même matière.

— Il est touchant de constater, reprit le Mage dont les traits déformés ne trahissaient aucune émotion, que les ultimes rejets des peuples déchus se soient donné la main pour venir m'affronter. Même le fragile Karwo Waty a bravé ses craintes pour revenir ici. Pas malin du tout. Marmouset. Pas malin !

Le petit homme accroupi sur le sol, les bras autour des genoux, tremblait des pieds à la tête.

— À moins, poursuivit Swarlyz, que tu ne désires passer le Tore autour de ton front une nouvelle fois ? Lors de ta première tentative, lorsque tu as découvert le Tore enfoui en territoire Sylune, tu y avais perdu la moitié de ta raison. Cela ne t'a-t-il pas suffi ?

Soudain, la voix du Mage se durcit, son visage avait pris une

couleur grise.

— Ta place n'est plus ici, mais dans le Zoo de Smietz Bwoten ! D'ailleurs, plutôt que de vous tuer, vous allez tous y retourner finir vos jours et je sais que vos vies seront longues !

Un cri puissant s'éleva derrière Blade. Avant même qu'il ne se retourne pour en découvrir l'origine, l'Aourouss Kento surgit dans son dos, la croupe maculée de sang. Comme enragé, hache en avant, il fonçait sur le Mage avec toute la fureur dont il était capable.

Swarlyz le laissa approcher et, lorsqu'il ne fut plus qu'à un mètre, le Tore lança un éclair argenté et le sol se déroba sous les sabots du Centaure. L'Aourouss ne dut son salut qu'à ses réflexes : au moment de tomber il planta sa hache sur les bords du gouffre créé par la magie du bandeau. Le corps suspendu au-dessus d'un vide sans fin, il cherchait en vain une prise pour ses sabots, mais les parois glissantes de la faille refusaient au Centaure le moindre appui. Sous le poids trop important de l'Aourouss, sa hache glissait dans la terre et creusait un sillon qui n'était plus qu'à une dizaine de centimètres du bord.

Blade se précipita à son secours et, se jetant au sol, lui saisit les bras alors même qu'il allait plonger dans l'abîme. Malèn tenta à son tour de lui venir en aide, mais un geste de Swarlyz l'immobilisa, annihilant ses capacités motrices.

— Laisse donc, Babzé, sourit le Mage, je veux savoir de quoi est capable cet étrange Prawnik !

Le Centaure pesait plusieurs centaines de kilos. Blade avait écarté les jambes et ses pieds s'enfonçaient dans la terre pour assurer sa fragile position. Ses épaules le faisaient souffrir et il s'attendait à tout instant que se rompent sous l'extrême tension ses tendons et ses os.

— Lâche-moi ! souffla Kento. Tu ne pourras pas me retenir bien longtemps.

— Jamais ! grinça Blade dont le visage fut marqué par l'effort.

Swarlyz tapota dans ses mains, faisant mine d'applaudir.

— Bravo ! Je n'ai pas été témoin d'un tel spectacle depuis le pitoyable combat qu'a livré Thorpe le Prawnik face à mes invincibles Dramens !

L'évocation du nom de son père déclencha une irrépressible colère chez la jeune Kiezitsa. Sa main glissa vers la courte épée du Marmouset qui se trouvait à sa portée. Son geste fut d'une vélocité surprenante. L'épée vola vers Swarlyz qui ne s'aperçut du danger qu'au dernier moment. Un éclair issu du Tore réduisit l'arme en cendres alors qu'elle n'était qu'à cinq centimètres du visage du Mage.

La diversion provoquée par l'attaque de Kiezitsa eut un effet

inattendu. L'instant d'inattention du Mage, l'intervention du Tore dans la destruction de l'épée provoquèrent une modification dans la texture des parois du gouffre. Les sabots de Kento s'y enfoncèrent légèrement, soulageant d'autant les efforts de Blade qui, tirant de toutes ses forces, permit à l'Arouss de s'extraire du trou.

Lorsque le Mage tourna son attention vers eux, il émit un petit rire sardonique. Le Tore scintilla à son front et la terre se referma derrière Blade et Kento.

— Je vois que vous vous accrochez à la vie avec vigueur. Fort bien ! Puisque vous y tenez, je vais m'amuser avec vous !

CHAPITRE XII

Debout sur la plaine aux reflets orangés, les évadés du Zoo des Génocides se sentaient plus unis que jamais. Leur longue captivité, leur évasion inespérée, les combats menés au coude à coude avaient tissé entre eux des liens indestructibles. Ils savaient pourtant que cette remarquable alliance au départ peu naturelle, qui leur avait permis d'affronter tous les dangers, ne leur suffisait plus. Désormais, ils n'étaient que des poupées de chiffon entre les mains toutes-puissantes de Swarlyz.

L'extraordinaire pouvoir du Tore ne connaissait, apparemment, aucune limite, et depuis le jour où le bandeau d'argent était entré en possession du Mage, celui-ci avait passé son temps à en explorer les multiples possibilités. Avec prudence mais obstination, il avait sondé les univers, expérimenté les états et les réactions que son esprit, à l'aide du Tore, pouvait engendrer à loisir. Et lorsqu'il se désignait comme étant le Maître du Tore, chacun parmi les évadés du Zoo des Génocides admettait à contrecœur que ce titre n'était pas usurpé. Seul Blade nourrissait encore l'espoir de découvrir la faille de cet être omnipotent. Peut-être cette volonté de nuire était-elle perçue par le Mage, car ce dernier prêtait une attention toute particulière à Richard Blade. Ses regards demeuraient fixés sur lui et une expression d'étonnement, à peine perceptible, vint glisser sur son visage. Il pointa son index en direction de Blade.

— Ta présence sur la Terre des Vivants me pose un petit problème, gronda-t-il en écarquillant de façon démesurée ses yeux globuleux. J'ai sondé ton âme jusqu'au moindre recoin, examiné la structure la plus intime de tes cellules et je n'ai découvert aucune parenté avec l'une quelconque des races connues. Tu n'es pas un Prawnik malgré les apparences. D'ailleurs, comment pourrais-tu être l'un d'eux : je les ai tous engloutis dans mes Dramens !

« Ah ! les Prawniks ! J'en libère un ou deux de temps en temps, histoire de me distraire et de revivifier mon énergie. Comparés à moi, ils sont de piètres adversaires. J'espère que tu me réserves une agréable surprise. Es-tu prêt à te battre avec moi ?

Blade releva son épée en guise de réponse. Un petit sourire satisfait effleura les lèvres du Mage.

— Vois-tu, ma toute-puissance distille un poison qui me désole :

l'ennui ! Tu représentes pour moi une chance de rompre cette lassitude. Malheureusement pour moi et sans doute pour toi aussi, l'intermède ne sera que de courte durée !

Une épée identique à celle de Blade apparut entre les mains du Mage qui avança vers son adversaire.

— Oh, un instant ! dit-il. Je trouve qu'il y a trop peu de spectateurs pour assister à ta mort et à ma victoire. Et puis je ne tiens pas à ce que tes amis tentent quoi que ce soit dans mon dos, lorsque je serai occupé à t'envoyer dans l'au-delà.

Le Tore s'illumina et les Gwopys qui s'étaient évaporés précédemment réapparurent dans la plaine, l'air un peu hagard. Ils formèrent rapidement un vaste cercle autour des combattants.

— Sachez aussi, poursuivit Swarlyz, que ce pauvre Smietz Bwoten, qui vous cherche dans tous les recoins de son territoire, suivra ce combat ! Mon pouvoir est sans limites et les portes de son cerveau me sont grandes ouvertes !

Les évadés du Zoo des Génocides furent frappés par cette révélation. Fallait-il voir dans ce fait l'explication du comportement étrange du Régent, de ses humeurs changeantes ? Les intrusions mentales du Mage avaient-elles quelque incidence sur l'équilibre psychologique de leur ancien geôlier ?

— À quoi servira-t-il de participer à sa jouissance ? maugréa soudain Kento à l'intention de Blade. Nous sommes de toute façon condamnés d'avance. Le combat est inégal !

D'un signe de la tête, Malèn et Kiezitsa indiquèrent qu'elles partageaient la vision de leur compagnon.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir dit-on dans mon pays, fit Blade. Je ne puis me résoudre à ne pas tout tenter !

Il fixa Swarlyz et ses traits se durcirent. Au-dessus de sa tête, un orage silencieux semblait déchirer le dôme. D'interminables éclairs zébraient le ciel, répandant leur odeur âcre sur la plaine.

La première attaque du Mage faillit prendre Blade au dépourvu. Il l'esquiva au dernier moment, prenant conscience combien étaient longs les bras de son adversaire.

— Tu es plus rapide que les autres ! commenta Swarlyz admiratif. Je te...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Blade revenu de sa surprise avait porté deux coups aussi prompts que précis. Le Mage para de justesse et riposta aussitôt. Son regard trahissait tout à la fois un grand étonnement et une vive satisfaction.

Les deux adversaires enchaînèrent des passes d'armes plus

violentes les unes que les autres, et plusieurs fois Swarlyz fut acculé à la défensive malgré l'avantage que lui procurait la très grande longueur de ses bras. Un léger mouvement au sein de la troupe des Gwopys révéla que l'événement était à ce point unique qu'il provoquait un désarroi chez les serviteurs du Mage. Les évadés du Zoo des Génocides se mirent à espérer.

Swarlyz dut reconnaître la redoutable dextérité martiale de cet étranger qui lui tenait la dragée haute et risquait de profiter de sa moindre défaillance. Il décida de ne pas laisser cette misérable créature l'humilier plus longtemps.

Blade ne distingua pas le subtil scintillement du Tore sur le front du Mage, mais les coups portés par Swarlyz devinrent plus délicats à esquiver, à parer. Blade frappait de toutes ses forces, mais son épée semblait être freinée, comme si l'air se fût densifié.

Des soupirs de soulagement montèrent du cercle des Gwopys. Leur maître demeurerait toujours le plus puissant et la vie du Prawnik ne tenait plus qu'à un fil.

L'inquiétude au contraire gagnait le petit groupe des évadés. Kiezitsa se mordait la main ; Malèn, les poings serrés sur les pommeaux de ses épées, mourait d'envie de s'élancer au combat, mais des Gwopys ne la quittaient pas des yeux, elle et ses compagnons ; Kento sombrait dans le désespoir le plus noir ; Karwo Waty abandonnait de fines larmes qui ruisselaient jusque dans sa barbichette : son ami Blade allait mourir à cause de lui ! Quelle idée de l'avoir mené ici !

Le Sylune, quant à lui, demeurait concentré sur les deux combattants. Il avait perçu le brusque changement engendré par le Tore. Sa vision lui révélait clairement la modification subie par l'atmosphère. Les atomes d'air s'étaient resserrés, et le phénomène lui apparut d'autant plus dangereux que seuls les gestes de Blade en étaient ralentis. Swarlyz, lui, ne souffrait pas de ce nouvel état de la matière.

Blade esquiva le dernier coup du Mage grâce à un rapide roulé-boulé qui l'entraîna aux pieds de ses amis. Le Sylune en profita aussitôt pour lui révéler en deux mots les raisons de ses récents déboires.

Blade décida alors de jouer le tout pour le tout et lâcha son arme avant de s'adresser au Mage d'un ton plein de défi.

— Tue-moi, puisque tel est ton désir ! Comme tu l'as dit, grâce à moi tu as une unique chance de te distraire, mais puisque tu uses des pouvoirs du Tore, je ne te donnerai pas ce plaisir plus longtemps.

Swarlyz hésita entre la colère ou l'amusement. Cet étranger en

prenait trop à son aise. Depuis des temps si lointains qu'ils lui paraissaient légendaires, personne ne lui avait parlé avec si peu de respect. Mais ce Blade représentait effectivement le seul événement un peu nouveau de son existence actuelle.

Alaël comprit le plan de Blade et décela l'hésitation du Mage. Il décida de surenchérir.

— Swarlyz a peur de perdre ! déclama-t-il de façon que tous l'entendent.

— Je le crois aussi ! s'écria Blade, espérant que leur insistance allait attaquer le mental orgueilleux du Mage.

Swarlyz refréna la sourde colère qui montait en lui. D'un simple éclat du Tore il pouvait réduire en cendres ces misérables détracteurs. Mais il s'estimait bien au-delà de leurs provocations. Leurs propos n'étaient que les ultimes soubresauts de frayeur de condamnés à mort. Puisqu'ils le prenaient sur ce ton, ils périraient tous dans des souffrances atroces. À commencer par ce faux Prawnik fanfaron. Il voulait davantage d'amusement : il serait servi !

— Ton impertinence est grande, étranger ! tonna-t-il. Mais je te sais gré de prolonger ainsi mon plaisir. Regarde, j'enlève le Tore et le fixe à ma ceinture. Mais ne te méprends pas, cela ne changera rien au cours des événements : tu vas mourir !

Une attaque éclair vint conclure ses paroles. Les fantastiques réflexes de Richard Blade le sauvèrent d'une fin immédiate. L'épée du Mage l'avait atteint au-dessus de l'oreille gauche, lui arrachant un morceau de scalp. Peau et chevelure volèrent à trois mètres. La blessure, quoique superficielle, se mit à saigner abondamment. Jamais peut-être la mort ne l'avait frôlé d'aussi près. La sensation d'un danger imminent le stimula et il lança deux attaques consécutives. La facilité avec laquelle le Mage les para le déconcerta. Swarlyz avait ôté le Tore mais point annulé l'effet de ses précédentes interventions : pour Richard Blade l'air possédait toujours une plus pesante densité.

Un sourire cruel s'épanouit sur le visage blanchâtre de Swarlyz.

— Que croyais-tu donc, imbécile, que j'allais oublier mes prérogatives ? Jette donc ton épée si tu l'oses, mais sache à présent que tu rejoindras l'au-delà sur-le-champ !

Le Mage abattit sur Blade un déluge de coups plus violents et rapides les uns que les autres. Toute la vigilance, l'adresse et les prouesses physiques de Richard Blade furent impliquées dans le combat. Parades et esquives se succédèrent à un rythme endiablé. Pourtant, dans ce tourbillon où chaque seconde promettait l'instant fatal, Blade mit au point une stratégie folle : laisser croire au Mage qu'il commençait à faiblir. De toute façon il allait s'épuiser tôt ou tard.

Blade en avançait simplement le moment. Cette tactique comportait des risques énormes : il fallait laisser l'arme de Swarlyz se rapprocher toujours davantage !

La résistance accrue de l'air était un élément à intégrer dans l'affrontement, et les efforts qu'il devait fournir pour demeurer indemne lui rappelèrent son dernier entraînement, le jour de son départ pour une nouvelle mission : le combat dans l'eau de la piscine ! Là aussi les coups étaient amortis, là encore il fallait trouver l'instant, le geste parfait, l'angle adéquat pour que même la consistance de l'environnement ne soit plus un obstacle.

Swarlyz s'apprêtait visiblement à trancher le cou de son adversaire qui titubait sous ses assauts. Son épée fendit l'air à hauteur d'épaule. Elle ne rencontra que le vide. Blade s'était effondré sur ses talons, laissant l'arme siffler au-dessus de sa tête. Dans le même mouvement, son bras, traversant l'épaisseur de l'air d'un coup droit, dirigea la lame dans le ventre du Mage.

Un vagissement inhumain jaillit de la gorge de Swarlyz tandis qu'un flot translucide, d'apparence visqueuse, s'échappait de son abdomen. Il chercha de sa main gauche à s'emparer du Tore pendu à sa ceinture mais, plus vif que le serpent, Karwo Waty, le frêle Marmouset, avait bondi à ses côtés et d'un geste prompt avait arraché le bandeau d'argent.

Blade dégagea son arme, ce qui provoqua un nouvel assaut de douleur dans le corps du Mage. Ses yeux incrédules montraient qu'il n'avait pas encore pris la mesure de ce qui venait de se produire. Sa main glissa sur son ventre et tenta de remettre en place le boyau qui s'enfuyait de ses entrailles.

Une houle d'angoisse parcourut les rangs des Gwopys. D'abord totalement médusés par la défaite de leur Maître, ils hésitèrent quelques secondes puis s'élancèrent finalement vers Blade et ses amis mus par on se sait quel désir de vengeance.

Le fragile espoir, qui venait tout juste de renaître dans les cœurs des évadés du Zoo des Génocides à la vue de Swarlyz agonisant, sombra aussitôt dans le découragement le plus noir. Ainsi, après avoir vaincu le tout-puissant Swarlyz, ils allaient être massacrés par de vulgaires Gwopys dont la seule supériorité viendrait de leur surnombre !

Ils se regroupèrent autour de Blade qui, éprouvé par son combat avec Swarlyz, se relevait lentement, prêt à en découdre à nouveau. Résignés mais fermement décidés à vendre chèrement leur peau, les évadés du Zoo des Génocides firent face aux trognes hirsutes de leurs adversaires. Le Sylune lui-même, s'appropriant la longue épée de Swarlyz qui râlait derrière eux, ne possédait plus les traits angéliques

de son peuple, mais ceux d'un guerrier empli de détermination.

Étrangement, l'élan des Gwopys fut stoppé net. Blade se demanda un court instant si sa récente victoire sur le Mage ou si la farouche détermination de ses compagnons avaient provoqué un regain de méfiance chez ces êtres à l'aspect primitif. Il s'aperçut bien vite que leur regard portait au-delà du groupe. Il se retourna, imité par ses amis.

Debout à côté du Mage, Karwo Waty tenait élevé au-dessus de sa tête le mystérieux Tore. Le pauvre petit homme tremblait comme une feuille, mais son regard de fou semblait comme possédé par l'attrait de l'objet argenté qui lançait de furtifs éclats orangés dans sa direction. Des sentiments contradictoires se reflétaient sur son visage, et son insurmontable envie de coiffer le Tore n'avait d'égale que son angoissante répulsion. Ces émotions intenses, lisibles sur sa face livide, se livraient une guerre impitoyable. Qui de la peur ou de l'attraction allait l'emporter ? Le désir trouva une voie de traverse : ne fallait-il pas aider Blade et ses anciens compagnons de captivité ? Les Gwopys attendaient la suite des événements pour fondre sur eux. Lui seul pouvait les sauver d'une mort certaine.

— Gwopys, s'exclama-t-il d'une voix qui trouva son assurance au fur et à mesure qu'il s'exprimait, je vais coiffer le Tore et vous enfermer dans des Dramens !

Lorsqu'ils le virent joindre le geste à la parole, les Gwopys s'égaillèrent dans la plaine, n'hésitant pas à se renverser les uns les autres pour s'éloigner au plus vite de la malédiction annoncée par le nouveau Maître du Tore.

Un « hourra » tonitruant s'éleva de la gorge de l'Aourouss Kento.

— Ce diable de Marmouset nous a sauvé la vie ! ajouta-t-il avant de déchanter aussi vite.

Karwo Waty, horriblement figé dans une expression de vide absolu, offrait un visage mort aux yeux révulsés.

— Ôtons-lui le Tore, vite ! s'exclama le Sylune.

Blade dégagea le bandeau d'argent qui résista un peu comme si, douée de raison, la chose souhaitait demeurer là, sur le front du petit être, fixée comme un coquillage à son rocher. Le Tore enlevé, Karwo Waty ne retrouva pas pour autant sa conscience.

— On ne joue pas impunément avec le Tore ! murmura alors une voix mourante.

Swarlyz, aux ultimes limites de la vie, venait encore les narguer.

— La folie est le lot des fous ! ajouta-t-il. L'univers du Tore appartient à moi seul... à moi seul... à...

La hache de l'Aourouss Kento le réduisit au silence. La tête du Mage Swarlyz se détacha du tronc et roula sur des dizaines de mètres. Lorsqu'elle s'immobilisa enfin, la terre se mit à trembler. Puis une espèce de tourbillon immobile affecta la structure même de l'environnement. Les couleurs disparurent, plongeant la plaine dans une grisaille inquiétante. Le gigantesque dôme lui-même se fendillait sur toute sa surface. Il explosa peu après, libérant une myriade de particules de poussière qui furent aspirées par le haut. À sa place apparut un magnifique ciel étoilé qui arracha des soupirs de joie et de soulagement à tous les compagnons de Blade. Ils avaient reconnu le firmament de la Terre des Vivants.

De nouveaux tremblements de terre mirent brutalement fin à leur contemplation de la voûte céleste. La terre, comme poussée par un fantastique système hydraulique, s'éleva à une allure vertigineuse et, en quelques secondes, ils se retrouvèrent au niveau du dôme disparu.

Avec la fin des secousses s'acheva la dissolution du Domaine de Swarlyz. Le Mage avait été englouti et avec lui les Gwopys.

Les évadés du Zoo des Génocides se retrouvaient à présent complètement abasourdis sur le sommet d'une colline. À leurs pieds s'étendait une vaste plaine plantée d'étranges sépultures qui, sous la clarté d'une lune qui naissait à l'horizon, révélaient par endroits de curieuses plaques laiteuses.

Blade identifia immédiatement cet endroit : il se retrouvait sur le lieu même de son apparition en cette dimension et les formes monolithiques, tout en bas, étaient les Dramens qu'il avait pris au premier jour pour des pierres levées.

Les Dramens ! La mort de Swarlyz n'avait pas suffi à les détruire et, de par la Terre des Vivants, des milliers de Prawniks, de Babzés, d'Aourouss, de Sylunes, de Marmousets et de Worms demeuraient encore prisonniers de ses créatures indestructibles...

CHAPITRE XIII

Au lever du soleil, Blade ouvrit les yeux. Ses compagnons dormaient encore allongés à même le sol sur l'herbe drue de la colline. Le sommeil, la nuit passée, les avait surpris là, alors qu'ils reposaient leurs corps perclus. Kiezitsa s'était assoupie la première, bientôt imitée par les autres.

Blade avait tout d'abord résisté à la fatigue. Malgré sa victoire contre Swarlyz, son esprit n'avait pu trouver la paix.

Karwo Waty avait totalement perdu la raison. Il semblait déconnecté de la réalité, comme absent de ce monde.

Puis il y avait les Dramens toujours debout et ces milliers d'âmes captives. Il avait espéré que la mort du Mage aurait suffi à les libérer, mais il n'en était rien. Pour renverser Smietz Bwoten le Régent du territoire Prawnik, il lui fallait une armée et il avait compté sur le réveil de ces hommes morts, figés dans les Dramens.

Blade s'était laissé aller au sommeil sans avoir trouvé de solution. Les multiples combats de ces derniers jours avaient épuisé ses forces qu'il fallait à présent reconstituer. Mais un pressentiment lui disait qu'il n'aurait guère de temps pour le repos. Ce sentiment d'un danger imminent l'avait sans doute réveillé avant les autres.

Il s'assit et scruta la plaine et les collines devant lui. Une brume légère tardait au-dessus du sol et tout paraissait calme. Les hautes herbes ondulaient dans le vent et les arbustes dans le lointain agitaient leurs courtes branches. Blade regardait le ciel d'un bleu azur d'une pureté remarquable où trônait un doux soleil. Une belle journée...

Mais d'où venait alors cet état d'alerte qui, malgré lui, l'empêchait de s'allonger à nouveau et de goûter encore au repos. Une image du jour de son arrivée lui revint en mémoire : celle de cette même plaine, identique à ce qu'il contemplait aujourd'hui. Identique, à un détail près : les arbustes n'y étaient pas !

Il se leva d'un bond et protégea son regard des rayons du soleil. Il observa avec attention ces arbustes agités par le vent et comprit sa méprise : toutes ces formes qui bougeaient dans la brume de chaleur qui montait du sol étaient les silhouettes d'une multitude de cavaliers. L'armée se dirigeait vers lui.

Blade réveilla ses compagnons.

— Notre victoire sur Swarlyz n'aura servi à rien ! gronda Kento.

— C'est l'armée de Smietz Bwoten au grand complet, commenta le Sylune après avoir projeté son esprit à l'horizon. Le Régent en personne mène ses troupes.

— Mais que vient-il faire ici ? s'étonna Kiezitsa.

Les évadés du Zoo des Génocides se regardèrent les uns les autres.

— Il a assisté en direct à la défaite de Swarlyz, expliqua Blade. Le Mage a déclaré qu'il pouvait s'introduire dans son cerveau à distance et lui livrer les images du combat. Smietz Bwoten a dû penser que les Dramens libéreraient les Prawniks et il est venu leur régler leur sort.

— Qu'allons-nous faire ? souffla Malèn, passant sa longue main dans sa chevelure hirsute.

Au loin, l'armée progressait rapidement. Les montures lancées au galop atteindraient en moins d'une heure les premiers Dramens.

— Il nous faut des alliés ! déclara Blade.

— Des alliés ? s'écria Kento. Mais tu divagues complètement ! Comment veux-tu que nous...

— Le Tore ! affirma Blade en s'emparant du bandeau d'argent posé depuis la veille sur un petit rocher. Suivez-moi.

Blade dévala la colline et gagna le centre des alignements de Dramens. Ses compagnons le rejoignirent bientôt. Karwo Waty, guidé par Kiezitsa, offrait toujours son expression pathétique de décérébré.

— C'est trop dangereux, Blade, murmura la princesse Prawnik. Regarde le Marmouset...

Blade caressa le visage parfait de la jeune femme.

— Avons-nous le choix ?

La jeune femme baissa les yeux.

Blade éleva le Tore au-dessus de sa tête et s'en coiffa. Ses amis, la plaine, les Dramens, tout disparut dans la seconde, remplacé par un tourbillon d'images, de lumières, de sons étranges. Comme emporté dans le néant à une vitesse vertigineuse, Blade comprit pourquoi les digues de la raison du Marmouset s'étaient rompues. La pression psychique exercée sur l'esprit était très forte, et conserver sa conscience intacte demandait une résistance peu commune. Les sensations qu'il éprouvait à cet instant lui rappelaient le transfert entre les dimensions, mais aux terribles déchirements physiques relativement semblables s'ajoutait une impression de subir le viol même de son âme ! L'espace intérieur, intime, de l'être était brutalement attaqué, comme corrodé, menacé de dislocation.

Il fallait un esprit de Sylune pour retrouver ses repères, pour s'orienter dans cette réalité virtuelle. Karwo Waty y avait échoué.

Swarlyz, lui, en était sorti vainqueur, par chance, peut-être parce qu'il possédait, comme Blade, une aptitude à la survie profondément enracinée dans ses gènes.

Blade parvint à ralentir le tourbillon d'images. Sa pensée se disloquait moins. Il stabilisa les formes, diminua l'intensité des sons, apaisa les lumières, mais il ne retrouva pas la plaine des Dramens ni ses compagnons. Il était ailleurs, dans un univers que son esprit générait mais qui ressemblait étrangement à celui créé par Swarlyz sous son dôme orangé. Blade se demanda si le Tore ne permettait pas d'autres environnements que ces rochers aux formes mouvantes, cette herbe et ces lueurs orange ou si son esprit était influencé par ce que Swarlyz avait engendré.

Il prit soudain conscience de sa nudité, de la présence du Tore sur sa tête. Il perçut un mouvement dans son dos, se retourna brusquement et comprit pour quelle raison le paysage ressemblait tant à celui dans lequel il avait combattu le Mage : Swarlyz était là, vivant !

— L'univers du Tore est à moi, s'exclama Swarlyz en écartant les bras, je l'ai domestiqué à un point jamais égalé. J'ai perdu mon corps physique ou plutôt je l'ai abandonné. À quoi bon conserver cette vieille enveloppe alors que je vais pouvoir m'approprier la tienne ? J'ai découvert d'où tu venais : d'une autre dimension ! Lorsque j'aurai détruit ton image présente, je prendrai possession de ton corps puis je gagnerai ton monde et je l'asservirai comme je l'ai fait pour la Terre des Vivants !

Blade imagina l'intrusion d'une telle entité dans sa propre dimension et les ravages qu'elle occasionnerait. Il imagina les Dramens emprisonnant les hommes, les peuples de la Terre entière.

— Prépare-toi à mourir, étranger !

Un fouet d'argent apparut dans la main du Mage. D'un geste sec celui-ci le fit claquer. Une traînée de feu, en suspension dans l'air, marqua le passage du fouet. Devant la surprise de Blade, Swarlyz partit d'un grand rire, puis lança ses attaques.

À chaque volée, le fouet abandonnait son filet de feu crépitant. Blade évitait les assauts, plongeant d'un côté, roulant de l'autre. Swarlyz frappait sans énervement. Ses gestes réguliers s'enchaînaient calmement et son bras toujours ferme ne trahissait aucune lassitude, pas le moindre signe de faiblesse. Swarlyz était à présent au-delà de la fatigue, au-delà de l'effort, et ses attaques dureraient aussi longtemps qu'il le faudrait, mille ans si nécessaire !

Blade décida de riposter. Il ignorait quelles pouvaient en être les conséquences, mais l'avenir était de toute manière sombre. Sa main

saisit la lanière qui le frôlait, mais à peine l'eut-il touchée qu'une violente secousse le projeta en arrière. Il se sentit vidé comme après une longue et pénible course. Une grande part de son énergie s'était évanouie. Il remarqua que la brillance du fouet s'était accrue. L'arme buvait son énergie et la transmettait à Swarlyz. À aucun prix il ne fallait être touché.

Blade chercha autour de lui de quoi se défendre. Il ramassa une pierre et la lança de toutes ses forces sur le Mage. La pierre se dématérialisa avant d'atteindre sa cible.

— Inutile de gesticuler, ricana Swarlyz, je suis omnipotent en cet univers. Je suis le Tore, je suis tout ce que tu vois, je suis l'air que tu respirez, le sol que tu foules et je vais me nourrir de toi !

Un court instant, Blade crut que sa dernière heure était arrivée. Mais les ultimes paroles du Mage lui avaient donné une idée à laquelle il décida de se raccrocher. Si Swarlyz était le Tore, il était inutile et absurde de le combattre, lui. La seule chose à faire était la destruction du Tore !

Il porta alors ses mains à son front et empoigna le cercle d'argent. L'expression inquiète qui se peignit sur le visage gris du Mage indiqua que peut-être cette idée possédait quelques fondements.

L'objet, dur et pesant dans le monde réel, révélait à présent une tout autre consistance : il était un peu mou, comme malléable.

— Ne le touche pas ! s'écria Swarlyz en se précipitant.

Blade enfonça ses doigts dans le bandeau d'argent. Au même instant, la face terrifiée du Mage se déforma, comme si une poussée invisible lui écrasait les pommettes. Blade intensifia sa pression sur le Tore. Swarlyz hurlait de douleur et son cri inhumain faisait vibrer le sol. Son crâne s'entrouvrit soudain, libérant une cervelle grise, gélatineuse et palpitante. Blade, impassible, poursuivit la destruction minutieuse du Tore qu'il émiettait. Le corps du Mage se disloquait à chaque morceau arraché.

Swarlyz mourait pour la seconde fois. Mais son âme torturée et perverse ne trouverait pas cette fois un abri sur la Terre des Vivants, car le Tore n'existait plus. Il n'était plus qu'une poussière entre les mains de Blade qui achevait de s'éparpiller sur le sol.

*

* *

Sur la Plaine des Dramens la consternation se lisait sur les visages des évadés du Zoo des Génocides. Non seulement l'armée de Smietz Bwoten se tenait à trois cent mètres d'eux, mais Richard Blade s'était brutalement effondré et son cœur s'était arrêté de battre. Le Tore avait

complètement disparu.

Kiezitsa s'était agenouillée auprès du corps de son amant. Elle sanglotait. Karwo Waty regardait le ciel d'un air toujours hagard. Alaël, le front barré d'une ride soucieuse, sondait le corps de son ami à la recherche d'une imperceptible étincelle de vie.

— Tout est fini ! souffla Malèn avant de relever la tête. Blade est mort en combattant. Nous devons suivre son exemple... Kento, ça te dirait de mourir à côté d'une Babzé déchaînée ?

Un peu à l'écart du groupe, l'Aourouss cachait sa peine. L'interpellation de la femme-singe le fit sourire. Il se tourna vers elle.

— Je ne tiens pas à manquer cela ! rugit-il.

Ils gagnèrent l'orée de la forêt des Dramens et se plantèrent là, bravant l'armée de Bwoten qui avait fait halte. Le Régent avança de trois pas.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de résister ? prononça Smietz Bwoten d'un ton mièvre. Je suis prêt à vous pardonner, à tous !

— Tu perds ton temps, vieux Nanyk ! lança Malèn. Nous préférons embrasser la mort plutôt que regarder un jour de plus ta face baveuse de crapaud !

Kento accompagna les paroles de la Babzé d'un puissant éclat de rire. Smietz Bwoten jeta un œil cruel à ses hommes les plus proches qui firent bien attention à n'afficher aucun signe d'amusement.

— J'ai été trop patient avec vous ! vociféra alors Smietz Bwoten hors de lui. Vous ne méritez pas mon pardon ! Vous allez...

Ses mots moururent entre ses lèvres. Un terrible coup de tonnerre affola sa monture et celles des soldats. L'armée entière de Smietz Bwoten fut renversée au sol. Un vent puissant balaya la plaine dans la seconde suivante, soulevant poussière et herbes sèches.

— Que se passe-t-il ? hurla Kento.

— Les Dramens ! Regarde ! s'exclama Malèn ahurie.

L'Aourouss n'en crut pas ses yeux. Les Dramens avaient disparu, libérant des milliers de Prawniks. Encore assourdis par l'intensité du bruit et leur soudaine libération les Prawniks échangeaient des regards ébahis, hésitant à croire en la disparition de leurs répugnantes prisons. Puis des rires, des éclats de joie éclatèrent dans leurs rangs.

Les embrassades furent de courte durée. Smietz Bwoten, lui aussi remis de sa surprise, ordonna à son armée d'attaquer avant que les Prawniks aient totalement recouvré leurs esprits. Mais les anciens maîtres de ce territoire réagirent sans tarder, leurs bras, si longtemps immobilisés, brandirent haut leurs épées, leurs haches, leurs piques et ils s'élancèrent au-devant de ceux qui avaient usurpé leur place.

Kento et Malèn furent dépassés par ces hommes qui, joyeux, vindicatifs, s'en allaient au combat.

— Mais, dit Malèn avec stupeur, si les Dramens ont disparu, cela signifie que Blade a réussi...

— Tu veux dire qu'il...

Ils coururent aussitôt à la recherche de leurs amis, recevant les félicitations des Prawniks qu'ils croisaient, comprenant que même enfermés dans le ventre des Dramens ils avaient toujours été conscients de ce qui se passait autour d'eux.

Ils aperçurent bientôt Kiezitsa entourée de plusieurs Prawniks dont un grand homme aux cheveux longs qui la serrait dans ses bras. Mais ils remarquèrent plus encore cette haute stature qui assistait à la scène l'air satisfait : Blade ! Blade était vivant !

Malèn se précipita et le souleva de terre avant que Kento ne l'étouffe à moitié dans ses bras puissants.

— Du calme tous les deux ! grogna Blade faussement mécontent.

— On te croyait mort ! rit Kento. Mais un être comme toi, c'est indestructible !

— Le cours des événements a bien failli te faire mentir, répliqua Blade en songeant au monde du Tore. Mais je n'aime pas laisser un travail inachevé.

Il accompagna ses paroles d'un signe de tête en direction du combat qui faisait rage entre Nanyks et Prawniks.

— Allons régler son compte à Smietz Bwoten, voulez-vous ? proposa Blade.

— Plutôt deux fois qu'une ! dirent de conserve l'Aourouss et la Babzé.

— Nous vous suivons, intervint l'homme aux longs cheveux qui embrassait Kiezitsa. Il est temps que l'épée de Thorpe le Grand venge ces années d'humiliation et de cruauté !

CHAPITRE XIV

— Vous me croirez si vous le voulez J, mais je retrouve toujours avec joie l'odeur de la Tamise.

— Pourtant, cher Richard, vous évoluez dans des mondes infiniment moins pollués que notre vieux fleuve.

— Il n'empêche...

Les deux hommes poursuivirent leur paisible marche qui les éloignait de la Tour de Londres où Leighton et J avaient écouté le rapport de leur aventurier des dimensions parallèles.

— Pouvons-nous aller jusqu'au London Bridge ? sollicita Blade. Je l'aime à la tombée de la nuit.

— Avec plaisir, agréa J. Mais j'aimerais que vous me reparliez de ce petit homme à barbiche...

— Karwo Waty ? Le Marmouset ?

— Exactement. Un être bien singulier, n'est-ce pas ? Vous pensez que son esprit retrouvera un jour la raison ?

Blade souleva les épaules.

— Je n'y crois guère, souffla-t-il. Le jour de mon départ, il n'était toujours pas sorti de sa torpeur. Mais je sais qu'il vivra des jours tranquilles. Kiezitsa l'a recueilli à Dvorka, dans son palais. Elle et son père, Thorpe le Grand, sont pleins de sollicitude à son égard.

— À propos de Thorpe le Grand, comment le Seigneur des Prawniks a-t-il vécu les retrouvailles avec sa fille ? Il avait quitté une enfant d'une dizaine d'années et retrouvait une femme !

— Et bien, en fait, il n'a eu guère de mal à la reconnaître. Si ses yeux parfois hésitaient, son cœur n'avait aucun doute. Et puis, je crois, elle ressemblait beaucoup à sa mère.

J s'arrêta un instant pour regarder un petit canot qui remontait le fleuve.

— Mais dites-moi, Richard, d'après vous, la disparition des Dramens a-t-elle eu lieu sur l'ensemble de ce monde ?

— Vous voulez savoir si les Aourouss, les Babzés, les Worms, les Marmousets ont été aussi libérés ? Malheureusement, les ordinateurs de Lord Leighton m'ont rappelé à la Tour de Londres avant d'en avoir la confirmation. Mais j'en donnerais ma tête à couper.

— Comme ce diable de Régent ? plaisanta J. Comment s'appelait-il, au fait ?

— Smietz Bwoten ! Mais vous le savez bien, il n'a pas eu la tête tranchée.

— Son sort a peut-être été bien plus cruel, non ?

Blade demeura pensif un instant.

— Si je n'avais pas assisté à la scène de mes yeux, je pense que je ne l'aurais peut-être pas cru. Il était là, sur la grand-place de Dvorka, la tête sur le billot. Le bourreau venait de s'emparer de sa hache, lorsqu'une ombre jaillit soudain d'un renforcement de la roche, juste au-dessus du dais où se tenait le siège de Thorpe le Grand. L'ombre gigantesque a fondu sur Smietz Bwoten, les serres se sont plantées dans son dos, et il fut emporté dans les airs par ce rapace géant qui commença à le dévorer en vol.

— Le Chywots !

— Oui, le Chywots ! L'animal avait été relâché la veille mais, au grand étonnement de tous, il s'était refusé à quitter la capitale.

J hésita à aborder la question, car elle touchait à un point sensible.

— Richard, à cet instant, avez-vous songé à ce que votre ami Karwo Waty vous racontait au sujet des morts qui n'avaient pas reçu les rites funéraires ?...

— Vous songez aux Gwopys qui se vengeaient de moi à travers le corps des grôles qui les avaient mangés ?

— Oui, mais je pense aussi à Milna, la Worms...

Blade détourna le regard. Les derniers instants de la femme-ver avaient été si terribles. Être donnée en pâture à un aigle !

— Vous savez J, Smietz Bwoten était à ce point cruel et vil que le Chywots a pu se saisir pour son propre compte d'une occasion de se venger. Les animaux aussi ont une mémoire, parfois plus fidèle que la nôtre.

— Certes, admit J, mais peut-être que...

— Peut-être J, peut-être...

*Achevé d'imprimer en avril 1996
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

VAUGIRARD – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS CEDEX 13
Tél. : 44-16-05-00

– N° d'imp. 738 –
Dépôt légal : avril 1996

Imprimé en France